OCT 4 1934

41e Année. N° 18.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

15 SEPTEMBRE 1934

		Pages.
cques Chardonne. . .	*Pauline.* — I.	241
★ ★.	*Les Relations franco-polonaises* . . .	278
rquise de Montcalm.	*Journal inédit.* — II.	305
arl Buck	*En Chine*	328
arles Breon	*Le Franc belge est-il menacé?* . . .	351
niel-Rops.	*Les Plaies intérieures.* — III. . . .	361
urice d'Ocagne. . . .	*Un coin de la France intellectuelle.*	391
lly Coppens	*De Santos-Dumont à Blériot*	411
n Cassou	*Gloires littéraires en Espagne.* . . .	430
dré Colliez	*Le Transfert des Halles.*	441
ançois Porché	*Le Théâtre*	456
Albert-Petit	*L'Histoire*	469

Copyright 1934 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La REVUE DE PARIS *publiera prochainement* :

Portraits nouveaux de Charles Dickens

par ANDRÉ MAUROIS

Lettres de Turquie

par PAUL CAMBON

Révélation inattendue d'un Métier

par STEFAN ZWEIG

Luther

par FRANTZ FUNCK-BRENTANO

Une Française à la Cour de Guillaume I

par LANZAC DE LABORIE

Madame de la Briche

(d'après ses Mémoires inédits)

par le COMTE PIERRE DE ZURICH

LES DESTINÉES SENTIMENTALES

PAULINE[1]

En arrivant à Paris, Pauline se fit conduire à une pension de famille, boulevard Montparnasse.

Un homme qui avait suivi le fiacre en courant prit la malle sur ses épaules et monta l'escalier mal éclairé, ses pieds chaussés d'espadrilles, pesant et butant sur les marches.

— Vous serez bien ici, — dit une dame toute grise des cheveux à la robe. — Votre chambre donne sur le boulevard. Vous avez un balcon... Nous allons dîner...

Pauline vit le lit préparé pour la nuit, le reflet d'une glace, et répéta en elle-même : « Vous serez bien ici », sans rien regarder, les yeux fixés sur sa malle, seul objet connu, avec ses

1. Le roman dont nous commençons aujourd'hui la publication est la suite des *Destinées sentimentales*, le roman de M. Chardonne dont nos lecteurs, au début même de cette année, ont pu apprécier l'exquise qualité (livraisons du 15 décembre 1933, des 1er et 15 janvier, 1er et 15 février 1934). Nous croyons cependant devoir en rappeler ici les données principales, afin de faciliter l'intelligence de ce nouveau livre.

Jean Barnery, qui devait succéder au fondateur de la fabrique de porcelaine B. et Co, de Limoges, a préféré être pasteur à Barbezac. Il a épousé la jolie Nathalie. A Barbezac, on remarque la coquetterie de Nathalie. Jean est facilement persuadé par M. Pommerel qu'il doit se séparer de sa femme. Elle retourne à Limoges, où elle vit seule, cinq ans, avec sa fille Aline. Mais Jean Barnery, à mesure qu'il prend conscience de son amour pour Pauline, nièce de M. Pommerel, s'aperçoit de ses torts envers Nathalie et la rappelle à Barbezac. Après cette reprise de vie commune il sent l'impossibilité de supporter sa femme; il demande le divorce, lui donne toute sa fortune, renonce au pastorat. Sans le savoir, Pauline aime Jean Barnery et on a suivi la progression de ce sentiment secret dans ses rapports avec sa cousine Marcelle, qui est éprise de Peter Deed. Lorsque Nathalie est revenue, Pauline a quitté brusquement Barbezac. Elle est allée à Paris où elle veut travailler.

initiales repeintes, les étiquettes vives des gares anglaises. Elle hésitait à l'ouvrir, à ôter son chapeau, son manteau, intimidée soudain devant ce geste décisif, cherchant inconsciemment à retenir sur elle les choses familières et chaudes à son corps, qui la protégeaient encore.

Dans la salle à manger, autour de la table, présidée par la dame en gris, des Russes exaltés discutaient; deux étudiants bavarois causaient gravement; une jeune fille triste, assise auprès de Pauline, lui parlait en phrases courtes et bien articulées :

— Vous êtes Française? Seule ici alors. Moi Roumaine. Artiste. Je vais dans les ateliers. Et vous?

Pauline n'osait regarder les visages, les gestes tendus par l'excitation ou la fatigue.

— Toujours leur révolution, — dit la Roumaine à voix basse. — Ils l'attendent. Ils l'auront bientôt. Je sais.

Avec des accents différents, on parlait en français de Bergson et de Durkheim. Pauline se sentait troublée par cette fièvre des esprits, mais refrénait sa curiosité comme si elle devait se défendre même contre des idées et ne pouvait plus vivre que contractée, refusant jusqu'aux mots qu'elle entendait.

Elle suivit les cours d'une école de dactylographie. Devant des pupitres d'école, des filles de tout âge chuchotaient, tandis qu'une femme assise à une table surélevée lisait à voix haute, d'abord lentement, puis de plus en plus vite. Pauline s'appliquait à reproduire des signes identiques, révoltée contre la servitude de ses membres et de son esprit, les doigts crispés, le poignet endolori par ce travail machinal qui réduisait ses mouvements naturels.

Mais elle ne se permettait pas de délassement. Elle avait peur d'entendre de la musique, elle redoutait le théâtre, même la lecture. Elle tenta de suivre des cours publics à la Sorbonne et au Collège de France : Bergson, Durkheim dont on parlait sans cesse à la pension; les causeries elliptiques et sautillantes de Faguet auquelles l'auditeur croyait prendre part; les subtilités physico-psychologiques, où Georges Dumas entraînait une salle oppressée : des femmes respiraient de l'éther puis disparaissaient prêtes à s'évanouir.

Mais il fallait stationner, lutter pour avoir une place, et le temps lui manquait. Dans la rue, elle craignait de rencontrer des visages connus, apitoyés ou réprobateurs. Elle ne voulait pas s'expliquer, ni se livrer à personne, faible devant l'affection, irritée dès qu'elle soupçonnait la critique. Elle essaya d'aller entendre les sermons du pasteur Wagner. « Entrez dans la maison, vous tous, les bénis de l'Éternel. » Ces bras ouverts, le timbre de cette voix chargée de tendresse, ces paroles d'espérance et d'amour réveillaient en elle une émotion qui la laissait ensuite plus amollie et abandonnée. Isolée dans l'assistance, elle reconnut des parents, des amis d'autrefois, le profil finement accentué de tante Cécile sous une capote de fleurs pourprées, le front pâle d'Anna. Elle s'interdit la douceur et le tourment de ces matinées du dimanche.

En rentrant de son école, elle s'enfermait dans sa chambre, s'acharnait sur son travail. Les Russes discutaient dans une pièce voisine, fumaient, ouvraient des boîtes de conserves. Pauline prenait un châle et sortait sur le balcon. Les branches sèches des vernis du Japon s'effaçaient dans la brume ou luisaient sous la pluie. Des hommes coiffés de larges chapeaux, enveloppés de capes, sortaient d'un café à peine éclairé; puis le bourdonnement des tramways vides cessait; on éteignait des becs de gaz; des filles en cheveux longeaient les maisons, s'accrochant aux derniers passants. Plus tard, s'avançaient des hommes nonchalants, les mains dans les poches. Pauline fermait la fenêtre et les rideaux. Longtemps, la voix rauque des hommes, les cris des femmes, les hurlements des chiens la tenaient éveillée sous ses couvertures. Le lendemain, elle revenait avec plaisir parmi les élèves de son cours, les doigts de plus en plus souples, l'esprit docile, libéré pour quelques heures.

A la fin de l'année, on lui offrit une place chez Brochard, à Grenelle, et elle chercha une chambre meublée où elle pourrait lire, coudre, se retrouver avec ses sentiments secrets, sa peine et ses révoltes, et composer un personnage nouveau sans espoir et sans faiblesse. Elle passa des journées à monter par des escaliers de service où elle croisait des domestiques dépouillés d'apparat, visitait des mansardes dont la lucarne dessinait au plafond un rectangle du ciel d'hiver, pénétrait

dans des logements encombrés de meubles de rebut, se heurtait dans les couloirs à des êtres informes, surpris dans un instant de naturel, entre leur personnage de la ville et celui de la famille.

Elle se décida pour une pièce étroite, pauvrement meublée, dans un ancien hôtel de la rue des Saints-Pères. Elle aima les lambris, les lamelles disjointes du parquet en bon bois, la cheminée de marbre gris, l'encadrement simple de la glace, la dignité de cette richesse attaquée et que plus rien ne pouvait réduire.

Noël approchait; des sapins déracinés bordaient les quais; on offrait du houx, des touffes de gui sur de longues gaules. A Barbazac, se préparaient les réunions de famille. Autour d'une table, Marcelle, Anna et leurs amies fabriquaient des chaînes en papier d'argent, doraient les noix et les pommes de pin, faisaient chanter les enfants auprès de l'harmonium.

M. Pommerel écrivit à Pauline pour lui demander de passer les jours de fêtes en famille. Elle pesa chaque mot de cette lettre et n'y vit que calcul pour la détourner de la voie où elle s'était engagée contre tous.

L'été dernier, à Barbazac, elle s'était sentie si nonchalante que souvent le soir elle attendait que sa charrette anglaise fût devant la porte pour se décider à mettre son costume d'alpaga blanc. Alors, un danger la menaçait, le même qui s'abattit sur Marcelle, dont elle revoyait, comme dans une hallucination, la tête balancée sur le coude replié, toute écrasée contre la table, et puis la silhouette léthargique au bout de la charmille. Les vendanges allaient finir, elle mordait dans des grappes sucrées, respirant les premières fraîcheurs de l'automne, quand elle découvrit son amour impossible et coupable.

***

Jean Barnery logeait à Paris, dans un petit hôtel fréquenté par des étudiants et des prêtres, et où il avait passé jadis un an, après son service militaire. Il eut quelque peine à le retrouver, car il avait perdu le souvenir de la rue, mais il se rappelait très bien un arbre emprisonné dans une cour sablée, et dont la vue lui suffirait. Il choisit une chambre minuscule, sous les

toits, mais qui donnait sur la cour, et, tout de suite, il fit repeindre la pièce. Un papier neuf, une peinture fraîche, l'isolaient de la misère environnante.

Lorsqu'il allait voir son avocat, ou écrivait à Fayet pour activer la procédure du divorce, il semblait obéir à une volonté étrangère, se conformer à un devoir pénible mais pressant, ou plutôt, il cherchait à précipiter les événements, accumulant les obstacles qui interdisent la retraite.

L'impossibilité pour lui de vivre auprès de Nathalie, l'effroi de son voisinage, la bassesse et l'inutilité de cette gêne, cette révolte de l'instinct qu'il avait éprouvée avec tant de force à Barbazac, semblaient amortis avec l'éloignement. Il oubliait les impressions les plus vives, et, au contraire, des sentiments moins aigus se réveillaient en lui : l'idée de sa responsabilité envers un être dont il avait lié la vie à son destin par le mariage, l'image de sa fille attachée à son cou, le jour où elle était revenue de Limoges.

Ce divorce imposé avec tant d'énergie le blessait, parce qu'il se considérait comme un homme sensé et bien pourvu qui emploie sa force à expulser des infirmes. Et la femme qu'il rejetait, il la voyait comme s'il l'avait créée, tout entière connue sous des perspectives différentes, à la fois odieuse, innocente, fautive et noble, à jamais présente, vivante, insurgée.

Cette longue habitation dans un autre être avait modelé la sensibilité de Jean, marqué ses mouvements les plus inconscients. Il éprouvait un serrement de cœur, quand il apercevait un enfant dans la rue, une femme seule à une table d'hôtel. Pour lui, les mots solitude et injustice évoquaient exclusivement l'iniquité originelle, l'échec, la démence de la vie, que manifestent les rapports de l'homme et de la femme.

De cette Nathalie si obsédante, il avait déjà oublié le visage, la véritable présence. Il ne retenait que l'idée de sa souffrance. Cette vue intérieure de son être si divers, cette sensation douloureuse, il ne pourrait s'en défaire en l'écartant de sa vie.

Cependant la date du divorce était fixée et il avait obtenu l'assentiment de Nathalie. Il chercha pour elle un appartemant qu'il voulut meubler afin de lui donner l'impression qu'elle serait toujours conseillée, aidée, entourée.

Il choisit, avenue de Messine, trois grandes pièces qui ouvraient sur un balcon par de hautes portes-fenêtres. Il savait quelle importance Nathalie attachait aux apparences et il avait considéré avec soin le quartier luxueux, la façade austère, l'entrée ornée de tapis, de glaces et de plantes vertes. Devant la maison, les coupés, les automobiles privées passaient sans bruit; sur les trottoirs, des nurses à voiles bleus roulaient dans des voitures vernies des bébés en dentelles, ou accompagnaient des enfants gantés qui tenaient leurs cerceaux à la main. Seul l'omnibus Panthéon-Courcelles, au pas de deux chevaux fatigués, rompait de son brimbalement populaire l'ordonnance paisible de l'avenue.

Il consulta des artistes décorateurs, visita des ateliers, et enfin se confia à Waring et Gillow. Le salon fut garni de meubles Empire; le boudoir, de meubles modernes en bois clair moucheté et incrusté de nacre. Des rideaux de voile de soie teintés s'irisaient doucement et atténuaient d'un jour tamisé les fleurs vives du tapis ovale, les reliures de maroquin mauve, une coupe en pâte de verre sur la table basse. Dans la chambre de Nathalie, tendue de velours gris pâle, des rideaux de soie vert émeraude animaient l'ensemble un peu grave. Sur la coiffeuse, l'écaille blonde des brosses chiffrées d'or, le cristal des flacons à bouchons de vermeil, jetaient un éclat discret. La chambre d'Aline était gaie, la salle à manger sévère : table rectangulaire, desserte en palissandre cerné d'ivoire, chaises de cuir bleu pastel. Sur la cheminée, dans une coupe, des fruits de cristal s'éclairaient de l'intérieur par des ampoules électriques et se coloraient le soir.

Jean savait que les capitaux dont il disposait, chez B. et C°, étaient beaucoup moindres qu'il ne l'avait supposé, mais, dès qu'il s'agissait de Nathalie, tous les prélèvements lui paraissaient nécessaires, les comptes ne signifiaient rien, la prudence, la raison n'existaient plus.

Si le divorce, imposé par Jean, lui apparaissait encore comme insupportable, ce n'était pas seulement parce qu'il frappait un être faible et incorporé à son être : Jean souffrait de poursuivre un but évidemment égoïste et qui ne se justifiait que par la sauvegarde de sa propre personne. Jadis, il n'avait pas craint de heurter le sentiment de ses proches et leurs

opinions sur la bonne conduite et les idées justes, quand il avait refusé son poste chez B. et C°. Alors, scandaleux pour sa famille, il trouva des gens prêts à l'approuver et à l'encadrer dans une société spirituelle qui a ses références, ses héros, ses archives très anciennes; ils étaient, contre le monde, les gardiens du bien et de la vérité. Mais, aujourd'hui, personne ne pouvait comprendre sa détermination; elle relevait de sa volonté et visait un intérêt tout privé; elle le retranchait dans une solitude desséchée.

Pourtant, dans sa chambre d'hôtel, l'étude et le recueillement lui étaient permis. Jusqu'ici, il avait considéré l'énergie spirituelle, la méditation, comme un mouvement libre de la pensée, indépendant des choses terrestres. Il s'aperçut que cette élévation suppose des points d'appui, des repères, certaines formes acquises et stables, qu'il définissait mal, mais dont il sentait la rupture. Dans sa chute la respiration de l'âme lui manquait.

Jadis, lorsqu'il condamnait un monde corrompu, c'était avec innocence; la terre demeurait pour lui un refuge mystérieux, qui pouvait contenter des téméraires peu exigeants. Aujourd'hui, par des perceptions directes, une sorte d'expérience instantanée et universelle, il a tout sondé, tout épuisé; il sait le néant des choses humaines, et aussi le vide de ce monde spirituel, qu'il a cru d'essence si différente.

Le papier neuf, la peinture fraîche de sa petite chambre, destinés à l'isoler, ne le défendent pas contre le bruit des voisins. Sans parler à personne, il connaît tout le monde, par des informations magiques. Les gens qu'il aperçoit dans la salle à manger, dans la nuit d'un palier où s'ouvrent les portes des chambres dont on retire toujours un petit tas de détritus, jeunes ou vieux, plutôt sans âge, évoquent pour lui, invariablement, l'image d'une vie triste. Mais il se retient de penser et baisse les yeux. Il a honte de son amertume. Elle provient d'un malaise organique. C'est le chagrin qui altère le sang, change l'âme comme une mauvaise ivresse, commande au cerveau, inspire des idées, des répugnances plus futiles que le rire excité d'une femme.

Toute distraction le fatigue par avance. Le théâtre, les musées les églises sont faits pour des gens bien portants qui peuvent

encore s'intéresser à eux-mêmes. Il est venu à Paris pour voir Pauline. De peur d'égarer son adresse, il l'a inscrite au crayon sur la grande feuille rose d'un papier buvard qui recouvre sa table; elle habite dans un quartier très proche.

Mais il ne désire plus la voir. Une conversation avec elle exigerait trop d'effort. Son cœur lui paraît froid.

Pour la première fois de sa vie, il est touché par le printemps: un carré de bleu brumeux au-dessus d'un arbre, découpé entre les toits qui bordent la cour; un rayon de soleil sur le parquet. Mais cette lumière, cette promesse, restent comme suspendues très haut dans un cadre étroit et s'effacent dès qu'il descend parmi les poussières de l'escalier.

Maintenant, il sort souvent. La rue est comme une espérance, une rive étrangère où tout est surprise, engourdissement au milieu de la foule qui vous jette aux yeux ses visages si divers, si distincts, qu'elle résorbe aussitôt. Là commence l'énigme de l'univers.

C'est la foule qui fait les religions, les villes, la campagne, l'histoire, tout ce qui nous enveloppe et nous régit, cachant sa genèse et son aboutissement. Jean se représente assez bien M. Fayet, M. Pommerel, Robert Barnery, mais il ne voit pas comment les personnes se rattachent aux puissances abstraites, à l'œuvre confuse des multitudes : l'État, la concurrence, la politique, l'hérédité, la mode, dont l'individu n'est pourtant que le flexible instrument.

« J'ignore le milieu où je suis plongé et qui me façonne et me dirige, se disait-il. Je ne sais rien de ce qui se passe autour de moi. Peu de mots ont un sens intelligible. Pour comprendre seulement le mécanisme de la monnaie, je n'aurais pas assez du reste de mes jours. La foule de mes semblables, qui constitue toute la réalité, est plus distante de moi que le ciel étoilé. »

Traversant des rues où il s'est promené jeune homme, il cherche à se souvenir d'une époque encore très proche. Il y a quinze ans, quels courants parcouraient le monde? A quoi pensait la jeunesse? Quels événements, quels désirs, quels regrets, agitaient cette procession de passants, parsemée de grêles fiacres dodelinants? Il était sans doute bien distrait en ce temps-là : il ne se rappelle rien que par un grand effort de la mémoire. Le passé est vide. Des adolescents soucieux,

disaient : « Il n'y a plus de places pour nous, tout est encombré et stagnant », ou bien ils parlaient de l'Allemagne et de ses savants. Il y avait des guerres lointaines, mais dans quels pays? On rencontrait des gens qui voulaient répandre la justice et tout détruire, et d'autres qui déploraient la perte de choses excellentes. Des images détachées, sans date, lui reviennent à l'esprit : un matin les avenues sont désertes, comme balayées par un vent d'orage, et, au loin, on distingue un petit amas de foule noire et menaçante. Dans un landau, passe le Tzar chamarré, très pâle, fluet aux côtés de Félix Faure. Le gros président Krüger salue le peuple, sur le plus haut balcon de l'hôtel Scribe...

Le passé collectif, qui se dépose dans les livres, et auquel il a pris part, presque sans conscience, lui échappe autant que l'avenir, et s'il retrouve la notion des années disparues, c'est en suivant, comme à l'écart, la trace de ses pas, un chemin presque effacé, tout personnel, soudain éclairé, sur un petit espace, par le souvenir d'une sensation, la lueur d'un sentiment, rares indices qui révèlent une certaine suite dans son être. Son individualité, son existence même, le passé ne lui apparaissent que sur le fond sensible de l'être, d'où sont dérivés sans doute, ses actes et ses pensées. Aujourd'hui, cette base affective est bouleversée par un brusque déracinement et, du coup, ont fléchi son activité intellectuelle, des croyances très fermes, des buts et presque toutes les créations de son esprit.

***

Très tôt le matin, Pauline prenait au carrefour de la Croix-Rouge un tramway traîné par un seul cheval. La population correcte des employés du Bon Marché se déversait vers les manutentions et se pressait aux portes réservées, laissant soudain les rues vides. Après la rue de Sèvres, on apercevait, un instant, les échafaudages des bâtisses blanches du quartier de la Place Breteuil et de vastes avenues peu habitées. Sous les colonnes de fer du Viaduc, la vibration du Métropolitain atteignait à une intensité assourdissante, qui diminuait et s'enflait régulièrement avec un grondement énervant d'orage.

Pauline suivait à pied la longue rue Lourmel. Sa démarche sans souplesse l'étonnait, quand elle voyait passer dans les vitrines sa forme transparente, traversée d'objets confus, ou, lorsque brusquement apparaissait à la glace des panneaux sa robe de drap sombre garnie d'un haut col et de manchettes de batiste blanche, les épaules ramenées un peu en avant, ses coudes contre la taille, réprimant instinctivement sa poitrine et ses hanches étroitement serrées. Elle avait changé sa coiffure, dégarni ses tempes des bouclettes de Barbazac, relevé, sur sa nuque des tresses lisses. Tout ce qui vivait en elle brûlait sourdement sous une attitude d'indifférence. Elle croyait puiser son énergie dans cette allure fermée, qui s'opposait à toute approche.

Elle pénétrait chez Brochard, *fers et aciers*, par un petit couloir, entre des rangées de manteaux et de chapeaux pendus au mur, puis s'installait devant le téléphone, dans une cage de verre, sous un hangar. Elle avait appris un vocabulaire spécial, connaissait le nom, le poids, le diamètre des aciers, savait saisir au téléphone l'adresse des clients et répondre aussitôt en consultant des fiches, rompue enfin à une besogne simple, qui ne demande rien à l'intelligence, mais n'autorise aucune erreur. Auprès d'elle, par à-coups, deux jeunes filles se penchent l'une vers l'autre pour demander un renseignement, ébaucher une confidence, et se redressent vite, reprenant le picotement de leur machine. Dans une salle voisine, par un guichet, elle voit des hommes pâles et osseux, dont le cou laisse saillir hors du col bas des tendons durcis; ils sont accrochés à des travaux continus et se délassent par des tics, jetant sur le papier des majuscules fleuries, des boucles envolées, des fioritures étranges; d'autres, plus jeunes, semblent obsédés par leur personne, regardent leurs ongles, touchent leur cravate, caressent leur barbe.

Elle déjeunait dans une crémerie, errait un moment et retournait dans son réduit malodorant mais chauffé. Quand elle rentrait chez elle, la rue était noire, les magasins fermés, la maison silencieuse. Elle tirait les rideaux, allumait du feu dans la grille, préparait un repas d'oiseau, vite absorbé; puis elle revêtait un déshabillé souple, posait sur le guéridon une lampe, des livres, sa corbeille à ouvrage, poussait près de la

cheminée le vieux fauteuil à capitons et à torsades où elle s'abandonnait, la tête renversée, les épaules détendues. Elle restait sans bouger, délivrée des occupations extérieures, mais retrouvait soudain intacte la sensation irrépressible de son amour, un débat épuisant. Elle prenait un livre qui tombait sur ses genoux et se mettait à remmailler des bas, peu à peu calmée au va-et-vient de l'aiguille.

Tout près d'elle, séparée par une cloison très mince, une femme, toujours seule dans sa chambre, cousait sur des cartes des boutons échantillonnés. Pauline entendait le tintement de la nacre dans des boîtes, le glissement de la corne; des boutons roulaient sur le parquet. Parfois, la femme parlait seule d'une voix plaintive. Le soir, elle ouvrait et fermait des cartons, coupait du papier d'emballage, déchirait, repliait des journaux, empaquetait son travail qu'elle livrait le matin à un magasin. Ce bruit sournois, ce grattement de cosson qui pénétrait chez elle, exaspérait Pauline. Mais le dimanche, tard dans la nuit, elle percevait des froissements légers de papier de soie, des touchers de feuilles fragiles : la voisine retirait ses trésors d'un coffret, retournant vers quelque moment miraculeux du passé.

***

Le matin, lorsque Pauline quitte sa chambre, l'oiselier du rez-de-chaussée commence à transporter ses cages sur le trottoir. Un peu plus loin, une entreprise d'emballage est déjà active : des fibres de bois débordent des paquets éventrés, les caisses ouvertes attendent les verreries posées à terre dans la paille parmi des armoires démontées, des commodes sans tiroirs. Aux devantures des magasins d'antiquités, s'entassent des objets venus d'Asie ou dispersés dans les débâcles familiales. Une force de destruction semble s'acharner sans relâche sur toute tentative d'harmonie ou de stabilité, rouler des débris, salir les maisons, bousculer les êtres qui vont s'user au travail.

Dans sa tâche, Pauline a trouvé un équilibre qui pourrait suffire à son besoin de donner et de comprendre. Maintenant, elle sait parler aux employés et aux ouvriers et elle admire ces

gens dont la vie n'est que privations, qui passent sur terre sans goûter à rien, cependant détachés des nécessités particulières et qui avant tout aiment leur travail. Elle trouve une force dans cet orgueil collectif; elle se sent intégrée dans un organisme auquel ne peut suffire un labeur simplement machinal, et qui exige de chacun du zèle et un peu de son âme.

Brochard avait engagé Pauline à regret. « Une femme du monde, qui ne saura pas rester assise, et fera mille erreurs avec beaucoup de façons. » Mais, deux mois plus tard, il lui offrait une chaise dans son bureau et le poste de secrétaire. Il avait enfin découvert une femme qui avait de la mémoire et qui pourrait écrire ses lettres.

C'était un homme de cinquante ans, d'aspect jeune, élégant dans ses habits de deuil, mais toujours excédé, rabrouant et criant, la face rouge, l'œil étincelant. On sortait accablé de son bureau et l'écho de sa voix aux environs transperçait les cœurs. Il dormait peu, ne buvait que de l'eau, ne mangeait que du riz, et semblait ravagé par tous les excès. On tremblait autour de lui dans sa famille, dans ses bureaux, et, seule, Pauline restait paisiblement assise, un crayon dans les doigts, auprès de cet ascète coquet et fulminant, dont elle avait vite appris à traduire les idées qui s'embrouillaient un peu dès qu'il cessait de tonner. Même, elle osait intervenir en faveur des employés, reprochait au maître sa dureté, et devenait ironique. Ce langage hardi déconcerta Brochard. Il avait accueilli dans l'intimité de son travail un être d'une essence nouvelle; il en subit l'ascendant. Pauline attribuait aux origines de Brochard sa dureté, ou plutôt son absence d'humanité. Fils d'ouvrier, il s'était élevé seul, par chance, et elle se dit que le contact avec la misère, dans son jeune âge, avait comme tari son imagination; et cette parfaite insensibilité, cet aveuglement à l'égard d'autrui, ce fond sourd avec des nerfs irritables, apitoyaient Pauline. Devenu riche et chef de maison en vingt ans, Brochard ne ressentait que l'insécurité d'un succès si surprenant : « Je pourrais glisser », disait-il.

C'était là, toute sa pensée, la raison de son labeur, de son âpreté au gain, de ses colères; et il savait jusqu'où l'on peut glisser, dans ce quartier, parmi des bâtisses sordides et des gens de son espèce.

Il invita Pauline à venir chez lui. Elle reconnut dans madame Brochard la compagne des premières années difficiles, servante aimable et méprisée auprès de l'homme transfiguré, qui achetait ses cravates chez Charvet. Madame Brochard ne vivait que pour ses enfants, dont au moins, comme par vengeance, elle voulait être aimée. Elle cachait leurs fautes au père, leur donnait de l'argent en secret, complice épouvantée de leurs méfaits, s'apercevant trop tard qu'elle avait causé leur perte.

Pauline s'accoutuma si bien à sa chambre que là seulement elle était sans contrainte et s'abandonnait à ses caprices. Elle supprima les objets qui gênaient son regard, répandit des coussins, des soies, groupa des livres. Le dimanche matin, elle se consacrait à un nettoyage minutieux, faisait briller des cuivres, frottait le bois où se réveillaient des reflets, arrangeait dans la jardinière de faïence écaillée des bouquets de soucis ou d'anémones. Elle se reposait par la lenteur des gestes. Mais vers le soir, après le thé, une mélancolie la prenait, elle ouvrait des tiroirs, regardait des photographies de Barbazac, des lettres indifférentes.

Le lendemain matin, dans le tramway, aux mêmes endroits, les mêmes personnes attendaient et cherchaient leur place avec anxiété. Les hommes déployaient un journal, les femmes qui se rendaient au marché de Grenelle serraient contre leurs jambes des cabas et des paniers vides. Rue de Sèvres, montait une jeune fille blonde, qui, par tous les temps, et même transie de froid, restait sur la plate-forme. Elle paraissait inquiète, se penchait vers le trottoir et soudain s'adossait à la paroi, la tête baissée. Un jeune homme montait et se plaçait à ses côtés. Elle évitait de le regarder, mais sa joue s'arrondissait, à peine soulevée par un sourire. Quand le jeune homme descendait, elle rentrait s'asseoir, tranquillisée, les yeux vagues, les lèvres fraîches, le visage couleur de perle.

Bientôt, il y eut des tiédeurs dans l'air. Des hommes traînaient par les rues, offrant des bouquets de jonquilles, des branches d'aulnes avec leurs chatons gris. Les femmes se dégageaient des fourrures et à leur cou apparaissaient des enroulements de tulle. Sur la plate-forme, la jeune fille lais-

sait presser furtivement sa main nue, acceptait des brins de muguet.

Pauline redoutait ses heures de liberté. Elle allait dans des jardins, tentait des excursions autour de Paris, grisée par le départ, la fuite des bicyclettes, le sifflement des trains, les premiers feuillages qui cachent des villas; attristée par les bois, la solitude, le retour poussiéreux, les bouquets flétris aux bras des femmes, l'attente des promeneurs parqués aux abords des tramways.

Elle s'arrêtait aux devantures printanières, plongeait les mains parmi des mousselines, faisait bouffer des plumes, essayait des chapeaux. Le soir, dans les allées écartées du Luxembourg, des couples se resserraient; elle entendait des bruits de baisers; on lui parlait à voix basse. Elle retournait dans sa chambre, s'asseyait devant la fenêtre ouverte, restait longtemps immobile, comme en hypnose.

***

De son doigt de fer, le garçon frappa un coup fort à la porte de la chambre de Jean.

— C'est une dame qui demande monsieur Barnery.

— Une dame? — dit Jean, l'air angoissé en se redressant dans son lit.

— Elle s'appelle mademoiselle Pauline Pommerel et elle demande si elle peut monter.

— Ah!... Bien!... — fit Jean, comme soulagé. — Attendez... Enlevez ce verre... Enlevez sur la chaise... Approchez la chaise du lit...

— Pauline!... Vous êtes venue... Si vite... Merci, — fit-il d'une voix faible et enrouée en l'apercevant, ses mains maigres tendues vers elle et qui restaient ouvertes, appuyées sur le drap.

Elle s'arrêta, interdite devant l'inconnu de ses yeux brillants retirés dans un visage anguleux.

— Asseyez-vous... Vous voyez, je viens d'être très malade.

Des mèches molles retombaient sur le front humide, qui se renversa doucement contre l'oreiller.

— Qui vous soigne, Jean?

— Une garde... quelque temps... J'ai été dans une clinique... Je ne sais pas ce qu'ils ont fait... Voyez-vous, je crois surtout que j'ai voulu mourir... L'homme est destiné à être anéanti. Rien ne mérite de vivre en lui... aucune pensée... aucun sentiment... Tout est duperie... atroce duperie... J'ai senti cela trop durement... à un moment où j'étais désemparé. Alors, il m'est venu sous la peau une petite boule, comme une noisette... Ils ont appelé cela de la tuberculose... Mais ce n'est pas sûr... Je vais mieux...

— Pourquoi ne m'avez-vous pas appelée plus tôt... Je serais venue...

— Longtemps, je n'ai pu voir personne... Je savais que je vous écrirais, un jour... Et puis, quand je suis tombé malade, des médecins m'ont examiné avec beaucoup d'attention, comme s'ils m'aimaient... Lorsqu'un homme est terrassé dans cette grande ville, on accourt autour de lui, on le transporte dans une voiture bien suspendue... Des gens, qui ont longtemps réfléchi sur sa maladie, l'attendent au milieu d'instruments très perfectionnés... Alors, quand je suis revenu ici, j'ai eu envie de vous voir, pour remercier l'humanité qui a été bonne pour moi... J'ai eu honte de ma solitude... Pourquoi avez-vous quitté Barbazac? Si vous étiez restée, vous m'auriez donné un conseil... On a besoin de conseils... On a besoin de tout le monde... de quelqu'un. Pourquoi êtes-vous partie?... Vos cousines n'ont pas pu comprendre...

— Je devais gagner ma vie...

— Cette raison n'était pas admissible pour eux. Vous froissiez une susceptibilité familiale... Tous est considéré là-bas sous l'aspect de la respectabilité... C'est un point de vue.

— Étroit.

— Étroit, mais qui a son prix. Il leur donne cette réserve, cette tenue... Les femmes ont leur place... les jeunes filles attendent...

— Vous me blâmez aussi?...

Elle remarqua le regard soucieux de Jean et dit en souriant :

— Vous voulez me faire la morale, comme Marcelle.

Il dit lentement :

— Je sais pourquoi vous êtes partie.

Elle avait relevé sa voilette, ôté ses gants, entr'ouvert

sa veste de toile mauve. Soudain, elle se leva, comme troublée par la demi-obscurité de la pièce.

— Il fait chaud dans cette chambre!

Elle s'approcha de la fenêtre, poussa un contrevent, mais recula devant l'éblouissement de la cour.

— Il n'y aura pas d'orage...

— Non, il n'y aura pas d'orage... Revenez ici, écoutez-moi...

Elle s'arrêta devant la cheminée, posa sur le marbre ses mains qui cherchaient la fraîcheur; puis elle s'assit, se tenant droite, comme en défense.

— Moi, je me suis souvenu d'un jour d'hiver... Dans votre petite voiture, vous m'avez dit : « Tout ce que l'on raconte sur mon père est faux; si on vous parle de lui, n'écoutez pas. » Dès lors était née comme une entente entre nous, et, par avance, c'était un appel à l'indépendance de mon jugement sur vos actes possibles... Cela aurait suffi... Mais, autre chose...

Il parlait bas, et Pauline détournait les yeux, suivant du bout de son soulier les dessins du tapis.

— Il y avait alors en moi un conflit terrible... Vous en connaissiez le résultat visible... Un jour, je vous dirai... Sachez, seulement, qu'il a été rendu plus cruel à cause de vous...

Pauline sentait trembler ses genoux; elle nouait et dénouait la cordelière de son sac autour de ses doigts, qu'elle ne parvint plus à dégager; elle jeta vers Jean un regard désespéré.

On frappa. Pauline rajusta sa veste et abaissa sa voilette. Une bonne apportait un plateau :

— Il n'y a pas de lait, — dit-elle. — Il a tourné. J'ai mis à boire frais et des biscuits.

Pauline s'approcha de la table de chevet, coupa et pressa le citron, vérifia la propreté du verre, versa le sucre en poudre, le jus acide, comme rassurée par ces soins qui la ramenaient à un rôle précis.

— Je vais demander du thé pour vous, — dit Jean en se redressant contre l'oreiller.

— Non, merci. Il vous faudrait une nourriture plus fortifiante. Mangez-vous bien? — dit-elle, toute rétractée par la

pudeur, craignant que le sentiment enfoui, jamais exprimé, ne répandît autour d'eux son tumulte.

— Je ne sais pas. Rien n'est plus décourageant que de se soigner soi-même.

Il regarda ses doigts décharnés, et reprit, la voix grave :

— La maladie nous met hors de tout. L'imagination s'égare. Elle construit...

— Comme la solitude...

— On rêve... Toutes mes consolations venaient de vous...

Son regard adouci sembla retrouver une vision sereine. Pauline accoudée sur le bras du fauteuil laissa tomber son front dans sa main. Elle sentit tout son corps se détendre.

— On a aussi des lucidités effrayantes... Elles détruisent tout... Je n'ai pas vingt ans... Il faut être fou pour entraîner un être dans sa destinée... pour s'introduire dans celle d'une autre...

— Elles se mêlent sans qu'on le veuille, — dit Pauline, très bas.

— Elles se croisent peut-être, ce qui est dangereux.

— Il faut guérir, Jean. Vous ne guérirez pas dans cet hôtel. Il est misérable. Vous habitez sous les toits. J'étouffais en montant l'escalier.

— Je suis très pauvre...

— Toujours cette manie...

— Je suis vraiment pauvre. Je croyais qu'il me restait beaucoup d'argent à Limoges. J'ai été prodigue... J'avais le souvenir de très gros dividendes... Je n'ai pas regardé les comptes... Depuis cinq ans, les dividendes de B. et C° sont très modestes...

— Vous avez tout donné à Nathalie?

— Je lui ai donné toutes mes actions et presque tout le reste.

— Comme vous êtes attaché à cette pauvre femme!

— Ah! non!... Pas du tout!... Vous m'avez effrayé en arrivant, ou plutôt, le domestique qui m'a annoncé une dame. J'ai cru que c'était Nathalie. Elle est à Paris... J'ai la terreur... Je veux guérir pour m'en aller. Il faut que je quitte Paris.

— De quoi vivez-vous?

— J'avais prêté heureusement trois cent mille francs à

l'oncle Pommerel... J'aurais voulu renoncer aux intérêts... surtout à présent... Ses affaires sont difficiles... Il me blâme... Mais c'est aux riches seulement qu'il est permis d'être tout à fait élégant....

— Vous vous croyez pauvre comme les gens très riches dès qu'ils ont moins d'argent... Ils ne connaissent pas la pauyreté... Ça leur donne une inquiétude perpétuelle... Je vous assure que vous pouvez habiter un hôtel plus sain... Il faut aller en Suisse... Il y a un village charmant, Rens, sur le mont Pélerin, près du lac de Genève... La fille de Brochard, mon patron, m'en a parlé. Elle connaît un très bon hôtel. Je vous donnerai l'adresse. Ce n'est pas cher, sûrement... Voulez-vous m'écouter? Faire tout ce que je dirai?...

— Comme vous avez de l'énergie!... Vous donneriez du goût à la vie...

— Je vous parle comme autrefois... Je ne me reconnais pas ici... Je suis bien différente chez moi, ou dans mon bureau... Une femme dure, froide, renfrognée... qui fait les gestes du travail... qui attend... si vieille! car la vieillesse c'est cela, j'en suis sûre : des gestes, sans penser... en attendant... toujours attendre...

— Vous avez souffert?

— Cela se voit?... Oui... Il m'a fallu surmonter d'abord... Mais de cela je vous parlerai plus tard... Et puis j'ai cru que le travail.. Mais les hommes ont abîmé le travail.. Ils sont trop durs... Je suis mêlée à de petits employés qui n'aiment que leur travail... C'est inimaginable... Brochard ne voit pas dans quelle sainteté, quelle beauté il pourrait vivre, parmi des gens si généreux... Il est dur... Il a peur... Ce qui gâte la vie, c'est la peur... Vous aussi Jean, vous avez peur... Vous n'avez pas assez confiance dans la vie... dans le cœur... Vous manquez d'abandon... Vous refusez... Je ne sais pas très bien ce que je veux dire. Pardon. Je n'ai parlé à personne depuis si longtemps... Cela m'étourdit. Je vous fatigue peut-être. Vous m'avez rendu de l'entrain, de la jeunesse... Il me semble que je saurai donner de bons conseils... Voulez-vous que je vous dirige?... D'abord, il faut aller à Rens... Voulez-vous que je vous accompagne?... Ne me répondez pas maintenant. Je veux que vous le désiriez vraiment. Vous saurez me le

dire, plus tard... Mais ne vous trompez pas... Ne me faites pas de mal, une seconde fois... Je vous préviens que, moi, je suis pauvre... Il faudra me nourrir...

Il baissa les yeux et, d'un air timide, il dit :

— Donnez-moi votre main, Pauline. Laissez-moi la garder un moment... Autrefois, j'ai eu souvent cette tentation. Aujourd'hui, je suis un homme libre... Je peux me permettre tous les gestes et accepter leurs conséquences.

— Un homme vraiment libre? — dit-elle en touchant la main sèche et brûlante.

— Absolument libre.

Pauline reprit d'une voix étranglée :

— Je connais votre vie... Je voudrais que vous la recommenciez, si vous pouvez l'oublier, par un autre côté plus humble. Je ne suis plus une petite fille... Je sais sur quoi repose l'humain, l'amour... C'est d'abord un être... Maintenant, je vous quitte; vous aurez la fièvre.

— Vous reviendrez?

— Oui, dimanche.

— C'est cela... le dimanche. Et nous parlerons de Rens. Je crois que je pourrai partir à l'automne.

Pauline se retrouva dans la rue sur l'asphalte amollie, comme après un temps indéterminable. Une stupeur appesantissait l'étincelante réverbération. Le long des stores tendus et des volets fermés, quelques passants marchaient lentement, le panama abaissé sur des lorgnons noirs. A l'angle de la rue de Sèvres, Pauline aperçut la jeune fille du tramway que son amoureux tenait par le bras. Elle portait une robe de mousseline, un chapeau garni d'épis de seigle, un bouquet de roses mousseuses au corsage, et allait, la démarche légère, sur de hauts talons. Pauline remarqua l'assurance de toute sa personne; elle entendit son rire, et elle aima cette femme heureuse.

***

Brochard répéta :

— Je ne comprends pas...

Il se leva brusquement, puis s'assit et, posant ses bras sur

la table, il avança la tête vers Pauline cherchant à voir ses yeux.

— Je suis obligée de partir, — dit-elle.

— Vous ne gagnez pas assez peut-être. Je vous donnerai ce que vous voulez.

— Je ne veux pas gagner davantage. Je vous l'ai dit, il faut que je parte le mois prochain.

— Il y a une raison...

— Vous trouverez facilement une jeune fille...

— Non, je ne trouverai personne!... Il ne s'agit pas seulement de la correspondance!... Je ne sais pas... Avec vous, tout était facile...

— Il faut que je parte. Je dois quitter la France. Je vais en Suisse.

— En Suisse?... Non, vous ne pouvez pas aller en Suisse, vous ne pouvez pas quitter votre mère. Elle est très malade, elle a besoin de vous.

— Vous connaissez ma mère?

— Je sais qu'elle habite Triel. Vous n'allez pas la voir souvent. Elle est très malade. On craint un cancer. Je vous l'aurais dit, si vous étiez plus... Vous êtes si renfermée... Je pourrais quelquefois vous donner un avis... J'ai beaucoup d'affection pour vous...

— D'où tenez-vous ces renseignements?

— C'est une amie...

Il allait dire : « C'est une amie de ma femme » mais il ne voulait pas rappeler l'existence de madame Brochard.

— C'est une amie qui habite Triel. Votre mère ne vous a pas écrit... Les parents ont des pudeurs!... Il ne faut pas s'y fier. Elle a besoin de vous. Allez à Triel, vous verrez. Je vous propose ceci : « Vous habiterez Triel, vous soignerez votre mère, vous recevrez les mêmes appointements, et vous viendrez ici deux fois par semaine. »

Pauline tenait son front dans la main et restait immobile, la tête baissée.

— N'est-ce pas, ce que je vous propose est très bien?... Vous le comprendrez mieux, quand vous aurez vu votre mère. Il faut la voir tout de suite... Les trains ne sont pas commodes pour Triel... Voulez-vous que je vous y conduise?... Je vais faire venir mon auto...

Il parlait avec un air d'entrain, presque joyeux :

— Je vais téléphoner... Nous passerons d'abord chez vous; il faut emporter votre valise.

— Ce n'est pas la peine, — dit Pauline, comme sortant d'un songe, — j'irai demain.

***

Par la portière du wagon, Pauline regardait des labours et de petits bois couleur de terre; dans une dépression bleuâtre de la plaine, un instant, le fleuve apparut.

Sortant de la gare, elle suivit une large avenue droite, bordée d'arbres et de villas, puis tourna dans une rue. Elle traversa une cour, et, se perdant, se retrouvant parmi des recoins, des escaliers délabrés, des murs sans fenêtres, des couloirs sans air, de plus en plus sombres, elle s'arrêta sur un palier complètement obscur, et se retourna en entendant une voix qui disait derrière elle :

— Vous faites bien de venir. Elle ne va pas fort. Quand vous redescendrez, il faudra que je vous parle. J'ai beaucoup de mal avec elle. Vous savez, elle n'est pas toujours commode. Je ne puis pas continuer aux mêmes conditions. J'ai un mari, des enfants, ma maison.

— Je comprends, — dit Pauline, — nous verrons.

Elle essuya longuement ses souliers sur le paillasson boueux, hésita, puis ouvrit la porte. Sa mère était étendue sur une chaise longue de jardin, soutenue par des coussins d'andrinople et enveloppée de lainages gris. Pauline s'avança doucement, les yeux fixés sur le visage altéré, les cheveux déteints sous une mantille blanche, sans reconnaître la voix faible :

— C'est toi Pauline... Je me demandais quand tu viendrais.

— Je ne savais pas que tu étais malade, maman. Pourquoi ne m'as-tu pas écrit?

— Oh! Je suis si fatiguée!... Et puis, est-ce que je peux compter sur toi!...

— Comment peux-tu croire... maman...

— Ce n'est pas ce que je veux dire... Maintenant je pense

beaucoup à des choses d'autrefois... Tu as été attirée dans ta famille... J'ai fait ma vie ailleurs, comme j'ai pu.

— Maman, il ne faut plus songer à tout cela... Tu es malade. Je viendrai souvent... tous les jours.

Pauline avait pris dans les siennes les mains jaunies et à tout instant répétait *maman*, comme pour retrouver au-delà de sa jeunesse des sentiments d'enfant.

Le vent repoussait les rideaux, et Pauline regarda le plancher poussiéreux, deux briquettes dans la cheminée recouvertes de cendre, le lit sous des couvertures pesantes.

— Tu vois... Ce n'est pas beau ici... Il fait froid. Quand j'irai mieux, je changerai... Tu m'aideras.

— Oui, maman, il faut te soigner d'abord. Souffres-tu?

— Très peu; par moments. J'ai des nausées, des malaises. Le docteur dit que c'est une maladie d'estomac... Ce n'est pas grave, puisqu'il me permet de manger tout ce que je veux, mais je n'ai pas faim. J'ai le dégoût de la viande, et, en cette saison, les légumes et les fruits sont chers.

— Je t'en apporterai... Et cette femme qui s'occupe de toi?

— Elle me donne l'indispensable. Mais ce n'est pas un service, tu comprends. Il lui faut toujours de l'argent. Je n'en ai pas. Je n'ose rien lui demander.

Pauline connaissait la détresse de la solitude; elle voulut consacrer à sa mère les semaines qui peut-être lui restaient à vivre. Elle rentrait à Paris le soir, pour retrouver au moins sa chambre, passait quelques heures le matin chez Brochard, arrivait chez sa mère à trois heures, nettoyait la pièce, ranimait le feu, préparait des compotes, entourait de bouillotes chaudes la malade qui maigrissait et devenait exigeante :

— Emmène-moi, chez toi. J'y serais mieux. Plus tard, nous vivrons ensemble, n'est-ce pas? Tu n'as personne?

Parfois, Pauline trouvait sa mère vêtue de défroques élégantes, parée de faux bijoux :

— Tu vois, j'ai mis ce peignoir de broché; il est usé... Je n'ai pas toujours été pauvre. Ah!... Si je n'avais eu que la pension que me faisait ton oncle!

— Tu aurais pu travailler?

— Travailler?... Toi, tu es une vraie Pommerel. Vertueuse. Pas comme ton père.

— Ah! maman, je t'en prie!...

— Après la vie misérable que j'ai eue avec Lucien et l'accueil de sa famille, j'avais besoin de revanche. J'étais jolie... J'ai eu de beaux appartements... Tiens! rue de Lisbonne, nous avions une vie mondaine délicieuse. Pas longtemps, mais enfin c'était cela de pris.

— Il ne s'agit plus de ce temps, maman. Nous sommes toutes deux. Ne pense pas à ces choses. Je vais te faire la lecture.

— Oui, mais donne-moi du champagne, à la place de ta limonade. Cela me rendra toujours gaie.

— Je t'en apporterai.

Elle avait des coquetteries gênantes.

— Coiffe-moi, le docteur vient ce soir.

Réprimant des crispations, Pauline démêlait les cheveux décolorés, d'un blond verdâtre aux extrémités, et enfin présentait le miroir attendu :

— Je n'ai pas bonne mine. Il faudrait me farder un peu. Plus tard... Je suis fatiguée... On me remarquait, il n'y a pas si longtemps. Tiens! Il y a quelques années, Dalhias était fou de moi. Tu n'as pas connu Dalhias, à Barbazac?... Un bel homme!... On m'a dit depuis qu'il a été l'amant de la femme du pasteur Barnery...

— Je ne sais pas.

Pauline rejetait de son esprit les images, les mots que lui livrait sa mère, pour ignorer encore cette existence passée, dont elle s'était toujours écartée d'instinct et qui avait troublé sa jeunesse. Les derniers jours, qu'elle arrachait à Jean ne pouvaient-ils être détachés d'autrefois et ramener entre elles, au seuil de la mort, une sorte d'harmonie? Cette répulsion qui subsistait malgré ses efforts et des soins toujours plus attentifs, peut-être venait-elle aussi de l'irritation que lui causait l'obstacle à son départ. Jean avait besoin d'elle. Dans ses lettres discrètes, qu'il écrivait de Rens, elle sentait une impatience cachée.

Sa mère, moins prudente, moins timide, confessait des souvenirs embrouillés; elle avait des rancunes, des colères où jaillissaient des noms inconnus, des tendresses secrètes. Pauline aurait voulu fuir cette voix rauque, chercher une protection auprès de Jean.

Elle prit une chambre dans un hôtel de Triel. Sa mère ne se levait plus. Les traits bridés, sillonnés de contractions douloureuses, par moment inertes, les yeux enfoncés sous le front moite, le corps raidi, soulevé par une respiration difficile, elle disait en gémissant :

— Si tu avais toujours été là... Personne... Des passants... On ne peut pas rester seule... Ne me quitte pas...

Assise auprès du lit, avec une pitié, une gravité nouvelle, oubliant ses résistances, ses griefs, Pauline rassurait doucement sa mère, tâchant de lui donner la sensation constante de sa présence.

***

Jean écrivait peu à Pauline. Il répondait seulement à ses lettres, après un intervalle de quelques jours, craignant de l'écarter trop tôt du chevet de sa mère où elle devait demeurer. D'ailleurs, il redoutait toute pression de sa part, qui influerait sur le destin de Pauline et l'inclinerait vers lui. Il restait timide devant la jeune fille de Barbazac, qu'il avait aimée en secret, sans qu'un mot, un regard révélât son sentiment. Aujourd'hui, il pouvait accepter qu'elle vînt à lui, mais il s'interdisait de l'appeler. Son âge, le divorce, son expérience, le scandale que serait dans la famille et pour les amies de Pauline son mariage avec Jean, lui défendaient toute sollicitation.

Aussi, ses lettres étaient courtes. Il se bornait à décrire le paysage, le soleil et les belles clartés de la nuit sur la neige, le lac sombre dans sa cuvette de montagnes poudrées de blanc. Pauline devinait le sens de ces peintures un peu appliquées : la pudeur, le scrupule, l'amour. Ces tableaux voulaient dire : « Voilà le pays où nous serons bientôt ensemble et que j'aime à regarder parce que déjà je vous y vois. » Cette réserve plaisait à Pauline. Longtemps son amour avait vécu en elle, comme distinct de son objet, sans rapports matériels avec un être précis, inaccessible aux événements; elle n'aurait pu entendre encore une voix trop personnelle.

***

Jean pénètre dans la gare sonore, aérée, toute blanche, sans comprendre que tout à coup il apercevra Pauline, quand la pendule marquera dix heures. Le cœur étreint par une angoisse physique, mais l'esprit vide, il se dit : « J'attends Pauline » et il contemple une affiche. Il ne va pas la reconnaître. Elle sera en noir... Il ne voit plus son visage. Elle n'est pas jolie... Elle a une large bouche, des dents qui brillent... Est-elle grande?... Est-elle petite?...

Le train arrive sans bruit. Déjà, voici une foule, des valises, des paniers. C'est elle, avec un chapeau rond, un petit voile de crêpe, un manteau noir. Une valise posée à terre, elle cherche dans son sac...

— Ah!... Jean!...

Dans le visage fatigué, les beaux yeux clairs sourient et illuminent la femme unique, ravissante, pathétique.

— Cet homme va prendre votre malle, sur sa charrette... Nous allons le suivre. Nous pouvons marcher jusqu'au funiculaire... Par là, c'est le lac, mais ne regardez pas encore... Vous voyez le mont Pélerin... Là-haut, parmi les vignes, cette ligne de toits, c'est le village où je vous conduis. Il est à trois cents mètres au-dessus de Vevey. Nous y serons en dix minutes par le funiculaire...

Elle ne dit rien. Elle avait pensé à un malade qu'elle soignerait. Elle n'avait pas compris tout l'intervalle; elle n'attendait pas cet homme grand et fort, qui lui parle avec tendresse, ni cette émotion qui l'étourdit, ni tant de vie après la mort. Il y a eu entre eux trop d'attente, trop d'amour inconscient et puis repoussé, d'obstacles, d'interdictions, de remises... Soudain, descendant d'un train, les voilà côte à côte, marchant le long des rails d'un tramway, seuls, libres, abandonnés à eux-mêmes... Elle n'a pas regardé un homme, pendant des années, sentant que tout était futile, vide et ennuyeux, hormis celui pour qui elle a voulu demeurer ardente et fraîche, n'ayant rien détourné, rien permis, tout réservé pour un but impossible.

A présent, l'homme qui lui a fermé le monde est assis en

face d'elle, dans une cage de bois qui monte entre des vignes, et elle a si longtemps concentré son cœur qu'elle n'ose pas le regarder.

— Vous tournez le dos au lac et à la vue, mais vous êtes mieux sur cette banquette... Il n'y a que des vignes jusqu'à Rens. Il fait chaud, n'est-ce pas? C'était l'hiver... Tout à coup, on a chaud et c'est l'été... Voilà, nous sommes arrivés... Vous allez me suivre. Laissez tous vos bagages. Un garçon viendra les prendre. L'hôtel est dans ce bouquet d'arbres. Je voudrais tout de suite vous montrer la vue, près du cimetière, et puis, vous irez vous reposer... C'est à deux pas... Là, vous voyez le lac, la vallée du Rhône... On aperçoit la Dent du Midi : cette cime blanche... Le lac s'étend vers Genève... Le soir, de ce côté, vous verrez la chaîne du Jura.

Elle regardait avec une expression intense, et pourtant l'air distrait et comme hagard.

— Nous sommes au-dessus de Vevey... Vevey sous les verts pommiers, comme dit Musset. On peut y descendre à pied en vingt minutes, par un sentier, quand on connaît le chemin.

— Où est ce sentier?

— Dans les vignes... Un petit sentier caillouteux... Vous ne pouvez pas le voir. Les voitures prennent la route qui a de beaux lacets. Nous allons rentrer. Je vais vous montrer votre chambre. Vous avez besoin de vous reposer.

— Non je ne veux pas me reposer, — dit-elle la voix haletante et un peu étouffée, s'avançant sur la route, comme pour s'écarter de l'hôtel. — Où est le Jura?

— On ne le voit pas; il y a de la brume. Ce soir, au coucher du soleil. Je vous assure, il vaut mieux rentrer et vous asseoir. Je suis sûr que vous n'avez pas dormi... Je vous préviens que votre chambre est petite... Toutes les chambres de l'hôtel sont très étroites, mais longues... un peu obscures... Mais vous n'avez pas de voisins, vous n'entendrez pas de bruits. C'est la meilleure chambre, la plus tranquille. On me l'a gardée depuis un mois...

Elle suivit Jean d'un pas retenu; elle semblait craindre d'approcher de l'hôtel, puis, d'un mouvement déterminé, baissant la tête, sans parler, elle monta l'escalier.

— Quand on vient du dehors, ces chambres sont noires, — dit Jean.

Elle s'avança vivement vers la fenêtre comme pour respirer et resta immobile les yeux fixés sur le jardin.

— Je ferme la porte, à cause du courant d'air, — dit Jean.

Il s'approcha de Pauline, qui était toujours debout devant la fenêtre, et dit d'une voix changée, hésitante :

— On ne voit pas le lac et à peine les montagnes, à cause des arbres... Mais on les devine... Ici, les montagnes ne sont que vapeurs... Nous sommes très haut... Et pourtant, il y a une grande douceur dans l'air... La douceur de la mer, n'est-ce pas?... Une mer sans vague.

Il montrait le paysage et posa une main sur l'épaule de Pauline. Elle ne bougeait pas, regardant dehors comme si elle ne s'apercevait pas de cette caresse. Puis elle fit un pas trébuchant entre les bras de Jean, et, tout à coup, blottie contre lui, exténuée, s'assit au bord du lit.

***

Il y eut entre eux un silence, un peu de gêne; ils voulaient repousser une émotion trop forte, reprendre haleine, revenir pour un moment à des gestes familiers et libres, parler de choses sans conséquence, tandis que s'achevait en eux, comme à l'écart, une rapide évolution enchantée, la soumission à l'avenir qui avait déjà disposé de leurs personnes.

Il décrit l'hôtel, comme si elle ne pouvait pas le voir. C'est un hôtel très vieux; on dirait un ancien manoir. Des meubles rustiques partout; des gravures curieuses sur les murs. Le patron, M. Bonnabel n'est pas là aujourd'hui; c'est étrange. Il a une grande barbe, comme son frère qui est missionnaire au Congo. D'ordinaire, il va et vient d'un pas majestueux, prêt à converser avec ses hôtes et à vanter, d'une voix chantante, la nourriture qui est simple mais parfaite, le climat incomparable, la vue qui est la plus belle du monde. Il ne fait rien que discourir ou se distraire par quelques menus travaux : porter un panier de fraises, accompagner la charrette de foin, un râteau sur l'épaule, sa chemise entr'ouverte dégageant sa belle tête apostolique. C'est un ancien valet

de chambre. On peut le deviner à ses nobles attitudes. Sa femme est toujours fuyante, ou affairée et méditative dans la lingerie et la cuisine. Voici le salon où l'on étouffe dans un amas de vieux meubles et de rideaux. Ce grand portrait est celui de la première femme de M. Bonnabel. Elle est jolie. On se demande si la seconde madame Bonnabel ne travaille pas avec tant d'excitation pour fuir dans les retraites ménagères cette femme obstinée dans son cadre, sereine, oisive, et qui ne vieillit pas. Il y a eu beaucoup de monde à Pâques et on ne mangeait rien. Cette très vieille demoiselle habillée de voiles clairs, c'est miss Rose. Elle est venue ici, en passant, il y a trente ans; elle est restée. Le personnage le plus intéressant de l'hôtel est le pianiste Milkov. Il a été célèbre. Une névrose l'empêche de jouer; ses doigts se glacent quand il touche un clavier. Aujourd'hui, il est pauvre et inconnu. On l'a recueilli dans une école de Genève où il enseigne le solfège. Les arbres sont si touffus dans le jardin qu'il faut en sortir pour voir la vue. Dans le village, on a oublié le lac et les montagnes. Cette ombre bleue, parmi les cyprès et les saules du cimetière, est-ce le ciel ou le lac? En face, la maison du pasteur Grisar. Une belle maison en pierre, mais très sombre. Après le village, les vignes recommencent et la route s'en va vers Lausanne. Ce grand édifice isolé, sur une plate-forme au milieu des vignes, c'est l'école.

Il toucha le bras de Pauline.

— Voulez-vous vivre ici?

***

A travers la cloison de sa chambre, Jean entendait Milkov se lever, s'habiller en un instant et rejoindre dehors son élève, une Arménienne qui était sans doute sa maîtresse. Comment une jolie Arménienne peut-elle être la maîtresse de ce petit vieillard trapu, à la barbiche teinte et qui ne se lave pas? Quelle misère, quel désarroi les ont rapprochés, formant entre eux une des combinaisons innombrables de l'amour? Selon les êtres, l'amour est différent dans son essence se disait Jean, tandis qu'il marchait sur la terrasse de l'hôtel, l'air

préoccupé, jetant les yeux vers la fenêtre de Pauline, dans son cadre de vigne vierge et de clématites.

Elle ouvrit sa fenêtre et, reculant dans le fond sombre de la chambre, leva un bras nu, les cheveux éparpillés sur ses épaules découvertes :

— Un quart d'heure...

— Il fait beau! — dit Jean, montrant d'un geste le ciel, les arbres et le vague espace du lac.

Une maigre Autrichienne en blanc, très poudrée, avec un lorgnon d'or, s'assit au piano; elle retira ses bagues, dont elle fit un petit tas sur le rebord d'ébène, et, d'un mouvement balancé, joua une ballade de Chopin. Le voisinage d'un pianiste fameux lui donnait une sorte d'excitation musicale, mais dès que Milkov l'entendait, il allait se promener.

Au bout du jardin, devant une cabane, à la fois abri et belvédère, d'où l'on découvrait le lac, trois hommes et une femme assis en cercle, causaient à voix haute, avec cette liberté des gens qui se croient seuls parce qu'ils parlent entre eux. Jean glissa un regard à travers les feuillages et reconnut, parmi les causeurs, un voisin de l'hôtel, en pantalon court, que l'on appelait *l'écrivain*; puis il s'assit sur un banc et tira de sa poche une lettre de M. Pommerel, à qui il avait annoncé, la semaine dernière, son prochain mariage avec Pauline et son intention de se fixer à Rens.

Naguère, M. Pommerel avait désapprouvé le divorce de Jean. Maintenant, il le félicitait de son mariage, par bienveillance pour des membres de sa famille qu'il ne voulait pas juger. Lettre brève et sans chaleur. « Il ne peut pas me comprendre! Je sais ce que je fais », se dit Jean.

Il dédaignait l'opinion d'un homme mal renseigné. Cependant, l'idée d'avoir choqué M. Pommerel le gênait. Un instant, il souhaita sa mort.

Relisant la lettre de M. Pommerel, Jean écoutait les sons lointains du piano. Soudain, il cessa de l'entendre, bien que l'Autrichienne continuât de jouer. On eût dit que son oreille se déplaçant venait de plonger à travers les arbustes, au milieu du groupe des causeurs, et captait chaque mot qu'il percevait distinctement :

— Il ne pouvait souffrir sa première femme. Lorsqu'il don-

nait un concert, elle venait se placer au premier rang des auditeurs. Alors, il s'arrêtait de jouer. C'est ainsi qu'il a contracté cette paralysie des doigts... Quand on le regarde, pendant qu'il joue, ses doigts deviennent glacés et s'engourdissent... Il a un vertige... Avant son premier mariage, il était aussi célèbre que Paderewski. Il a été élève de Lizst.

— Il y a longtemps qu'il ne joue plus?

— Sa première interruption date de trente ans. Après son divorce, il a rencontré une femme qu'il a aimé... Il l'a rencontrée dans des circonstances extraordinaires.

— Les circonstances sont toujours extraordinaires, quand on s'aime. C'est l'amour qui est surprenant...

— Vous avez raison, c'est un miracle... Que deux êtres destinés à s'aimer se rencontrent, cela passe l'imagination.

— Le plus souvent l'amour suffit chez un seul; cela facilite les rencontres. Avec beaucoup d'assiduité un homme finit par se faire agréer; il peut imposer son amour. Souvent la femme se contente d'être aimée, ce qui est insupportable à l'homme, quand il n'aime pas.

— Il arrive aussi que l'amour soit partagé.

— Voilà le mystère.

— Le cas est si rare que l'on pourrait se dispenser d'en parler. Cependant, tout se passe dans la société, comme si l'exception était la règle, l'amour partagé et durable, ce que le mariage suppose... Tout est organisé en faveur de l'exception merveilleuse.

— Mais continuez l'histoire de Milkov. Vous disiez qu'il avait rencontré une femme. A-t-il été heureux?

— Cette personne, qui était fort belle, prétendait que l'espèce de paralysie de Milkov provenait d'un envoûtement de sa première femme, et elle décida de le rendre au public, par son amour... En effet, on a revu Milkov à Vienne, à Londres... C'est alors que je l'ai entendu. Il était guéri... Du moins, il le fut, tant qu'il a cru que cette femme l'aimait.

— Elle ne l'aimait pas?

— Je n'en sais rien. Il s'est mis en tête qu'elle était simplement une ambitieuse, qu'elle ne s'intéressait qu'à ses succès et aux profits. Elle mettait trop d'ardeur à organiser les concerts. Il a été repris par sa phobie... cette maladie des

doigts... la peur du public. Il est retombé dans l'état où vous le voyez. Depuis vingt ans, personne ne l'a entendu.

— N'a-t-il pas inventé cette déception?... Mais que signifie votre histoire? Elle avait si bien commencé que j'attendais un enseignement, au moins un symbole...

— Elle ne signifie rien, comme toutes les histoires. Je vous répète ce que l'on m'a raconté. Vous pouvez en déduire, peut être, que Milkov avait un mauvais caractère ou une maladie de foie. Pour en savoir davantage, il faudrait oublier l'anecdote, entrer dans les êtres, devenir eux-mêmes... Alors, tout s'embrouille... Cependant, si je vous avais dit : « Ils s'aimèrent et ils furent heureux », mon récit vous aurait plu. C'est en effet la seule histoire qui ait un sens universellement vrai et que chacun admet.

— Nous sommes tous heureux?

— Nous pourrions l'être.

— Ce qui me frappe quand j'entends parler d'amour (peut-être venez-vous d'expliquer pourquoi on en parle si volontiers) c'est le mot amour. Voilà un sentiment qui exalte avant tout l'égoïsme, l'être particulier que chacun représente, avec son tempérament, ses caractères propres... Deux êtres parviennent à s'unir dans un paroxysme de dissonances... Songez qu'il s'agit d'abord d'un homme et d'une femme. Et de quelle femme? Voilà toute la question, si l'on est un homme. Est-elle jeune, ou sur le point de regretter sa jeunesse? A-t-elle des sens et combien met-elle de cœur dans ses sens? Est-elle belle ou non, de grande taille ou petite? de quel pays? Est-elle mère, ou bien toute vanité? Suivant les cas, il s'agit d'une femme qui est absolument différente d'une autre, qui a une âme, des sensations particulières et que l'homme ne saura voir, car il lui prête ses propres traits avec une imagination trop noire ou trop pure. Comment deux êtres très complexes, qui accumulent entre eux, par leurs rapprochements, les oppositions de nature, les erreurs d'interprétation, les fausses clartés, arrivent à former un couple qui se promène d'un pas harmonieux, et traverse la vie tendrement uni, cela ne s'explique pas. Il faut recourir à la métaphysique.

— En tout cas, il faut renoncer aux notions logiques. Nous n'avons pas de vocabulaire pour parler d'amour. Le mot

égoïsme que vous avez prononcé ne s'applique à rien en amour. Et prétendre aimer un être pour lui-même, non pour soi, n'a pas de sens. Jadis, j'ai aimé une femme... Quand on atteint l'âge de raison on s'aperçoit que dans sa vie, même si on a évité le mariage, on a aimé très peu de femmes... Je croyais aimer cette femme pour elle-même... On a étudié la jalousie, qui est un sentiment très primitif... Il existe un sentiment contraire, plus intéressant et peut-être assez répandu... J'aurais été heureux que cette femme fût aimée par un autre et qu'elle l'aimât... Je ne me sentais pas dépossédé en rêvant à cette rencontre... J'imaginais son ivresse et j'en étais comblé. Cette générosité sublime, cette bonté, cet effacement du possesseur, confondu avec l'aimée au point de souhaiter pour elle des plaisirs dont il est absent, et qui s'y complaît par avance, n'est-ce pas le commencement d'un vice?

— Voilà une autre question : où commence le vice en amour?

— Très tôt, dans sa racine, dès le moment où l'on parle de l'amour. Les époux vertueux ne parlent jamais de leurs sentiments. Je croyais que cette sage réserve n'existait qu'en Angleterre. Mais, en fréquentant quelques couples dans ma famille, j'ai vu des gens vivant sous le même toit qui ne se disent rien. J'ai constaté que de simples faits, une nouvelle, par exemple, destinée à circuler et qui devrait tout naturellement passer de l'un à l'autre, n'était pas transmise, comme s'il n'y avait aucune communication entre des êtres si voisins. Ceci expliquerait la mystérieuse harmonie conjugale. A force de se taire on impose silence à ses griefs, on les oublie, on finit par être heureux. Bien entendu, cela exige une certaine vie mondaine, deux ou trois personnes à qui l'on parle.

— Si j'étais marié, je torturerais ma femme. Je ne cesserais de lui parler et de la questionner. Le mariage permet d'explorer un être vivant. Et on ne se connaît que par les autres... Je sais bien que le premier venu est prêt à se confesser, mais il ment. Une femme qui vous aime ne peut pas mentir.

— Quand on l'aime, on la travestit par avance. Quelle complication!

— Ces curiosités de psychologues faussent tout. Ainsi, si vous voulez tirer au clair une très jeune femme, qui est avant

tout jeune et vivante, vous risquez de vous tromper sans cesse et de la détraquer, car justement elle fait partie, pour deux ou trois ans, des choses de la nature, qui ne s'expliquent pas, qui sont tout à fait simples, essentiellement obscures... Voilà un sujet de roman pour vous, monsieur Ségur.

— Les beaux sujets de roman ne manquent pas. Mais c'est votre jeune femme que je verrais mal.

***

Ils visitèrent toutes les habitations disponibles dans le voisinage et Jean se décida pour un chalet qui appartenait à Bonnabel, situé à une petite distance du village. Mais la maison était encore occupée et ils attendirent novembre pour entrer chez eux.

— C'est très bien, — dit Pauline.

Les vieilles cloisons de sapin bruni, les quatre pièces presque nues, chauffées par un poêle de faïence, le grand lit qui remplissait une chambre lui suffisaient. Elle avait dit : « C'est très bien » tout de suite, sans regarder, heureuse de se sentir désormais indifférente au décor, détachée des choses qui jadis avaient tenu tant de place : l'arrangement des meubles et la couleur des soies, le cadre d'intimité qui ne contenait rien. Mais Jean examinait de près les recoins, admirait la vue, descendait dans le jardin, inspectait la cuisine, s'asseyait dans une chambre, puis dans une autre :

— Regarde, Pauline!

— Oui, c'est charmant.

Le bruit d'une fontaine l'inquiéta. « Vous ne l'entendrez plus dans quelques semaines », lui dit Bonnabel.

Rose, leur bonne, était fiancée à un gendarme. Très douce, timide, elle semblait trop fine pour travailler. C'est Jean qui déliait les fagots, coupait le bois, portait les seaux qu'il allait remplir à la fontaine. Le matin, Rose les réveillait en montant les marches de la cuisine; tous les soirs, avant le dîner, elle retournait chez ses parents.

Longtemps, la maison des parents de Rose fut un but de promenade. Des vignes en terrasses bien ratissées et soute-

nues par de petits murs descendaient jusqu'au lac, figé au fond d'un immense abîme. Suivant le jour et le vent, le lac ressemblait à une vitre ternie de buée ou à un marbre vert et noir, cependant libre, secrètement fluide et vivant, aux pieds des montagnes minérales.

— Je me demande si ces gens qui ont toujours vécu ici se doutent qu'ils logent en face d'un grand spectacle? — dit Jean.

— Ils le savent. Et même je suis sûre que Rose ne pourrait pas vivre ailleurs. Ce paysage ne lui paraît pas simplement joli. Cette vue est pour elle une sorte de nécessité physique de l'âme; elle en a besoin pour respirer.

— Ah! tant mieux! — dit Jean en souriant. — Cela me rassure. Bonnabel m'avait troublé. Si vraiment, un jour, je ne dois plus entendre le bruit de la fontaine, si l'habitude a un tel pouvoir sur nos sensations, on pourrait craindre que tout ne s'efface autour de soi.

Il parlait à Pauline d'un ton enjoué et avec une grande vivacité de mouvement. Il s'intéressait à la maison, au paysage, à des objets qu'il n'avait encore jamais regardés, et allait gaiement au village faire des commissions. Son humeur, ses contacts avec l'extérieur, on eût dit son épiderme, s'étaient modifiés. Il se sentait un enfant pour la première fois. Pauline avait calmé en lui une sensation de souffrance, la blessure de la vie. Elle lui permettait d'exister. Il revenait sans cesse auprès d'elle avec une sorte de soumission; il avait besoin de l'entendre, de l'approuver, de l'admirer toujours.

Son activité de manœuvre, les causeries sans aboutissement, la longue caresse du sommeil, ces vacances avaient une excuse : il était venu en Suisse pour se reposer. Parfois, il essayait de lire, mais cette habitude s'était perdue. Il découvrait la vague science de la paresse.

Pris de remords, deux fois dans l'hiver, il se rendit à Lausanne pour consulter le docteur Marmonteil. Il voulait s'assurer qu'il avait le droit de se considérer comme un convalescent.

— Vraiment, — dit Marmonteil, — si j'ignorais l'opinion de mon ami Landouzy, j'affirmerais que vous n'avez jamais été malade.

— Vous n'osez pas l'affirmer...

— Je vous recommande quelques ménagements, voilà tout. Vous avez bien fait de rester à Rens. C'est une bonne altitude. La ville ne vaut rien. Ne vous couchez pas tard. Dormez la fenêtre ouverte. Vous avez un jardin? Jardinez un peu, c'est excellent. Évitez les excès. Faites attention. Mangez lentement. Reposez-vous après le déjeuner.

— Si nous avions un enfant, est-ce que je risquerais de lui léguer...

— Ôtez-vous cette idée de l'esprit... Vous n'êtes pas malade. Mais, l'enfant peut encore attendre.

On eût facilement persuadé Jean qu'il était bien portant, car il se sentait plein de vigueur, mais ces mots douteux : « Faites attention » le rendaient craintif. On lui interdisait la pleine santé qui est insouciante et prodigue.

Comme pour le retenir dans l'oisiveté Pauline rappelait, sans le savoir, la phrase si gênante du médecin : « Fais attention! » Devant tout effort, il redoutait l'excès. Mais il se rassurait en mangeant de bon appétit.

Au printemps, le matin, à neuf heures, Pauline descendait dans le jardin en blouse à raies bleues et blanches, à petites manchettes, avec une cravate rouge, posait sur un guéridon de fer une jatte en verre pleine de miel, du pain noir coupé en tartines, et versait le café au lait avec une gravité de matrone. Dans le ciel brillant, l'air léger, parmi les branches du grand cerisier en fleurs et du vieux pommier rabougri dont les boutons commencent à rosir, il y a des pans d'ombres bleu sombre, comme des nuages lourds, un doux orage que feraient au loin les montagnes.

« Un peu de jardinage, c'est excellent »; cette parole du docteur donna à Jean l'idée de planter des fleurs dans leur petit enclos sauvage. On y distinguait d'ailleurs l'ébauche de plusieurs allées, la place des massifs, comme le squelette d'un ancien jardin abandonné, qui boursouflait encore le sol sous les herbes.

Suivant les conseils du pasteur Grisar, il bêcha profondément les massifs et y transporta du fumier; il étudiait les catalogues, descendait à Vevey pour voir des parcs à travers une grille, admirait des asters et des glaïeuls. Mais les plantes coûtaient

cher, et il se contenta de semis, qui donnèrent peu de résultat. Sans doute, la terre était défectueuse. Pour améliorer le sol il faut un grand savoir. Il comprit ses fautes et ressentit à peine l'échec de la première année. L'espoir subsistait jusque dans l'avortement.

Ce n'était pas une passion soudaine pour la culture des fleurs qui l'animait, mais le plaisir de bêcher, de produire de ses mains des choses que Pauline regarderait, de l'associer à ses projets, surpris de prendre tant de goût à des gestes simples, à une modeste attente, se répétant une phrase de sa grand-mère, qui lui semblait aujourd'hui si juste : « Enjoy deeply the very little. »

Mais, dans les pots, dans les petits carrés bien préparés pour les semis, abrités, arrosés, il ne venait guère qu'un mauvais gazon, alors qu'une graine perdue germait par miracle entre des cailloux. Les plants soigneusement mis en place à l'automne avaient disparu au printemps.

Des bêtes, qui, selon l'année, s'attaquent à la racine ou aux bourgeons, le froid, la pluie, le soleil, toute la nature semblait concentrer des maléfices sur ce coin de terre, vainement sarclé, tant choyé et qui demeurait stérile, tache noire parmi les prés en fleurs; car l'hiver le plus rude n'empêchait pas alentour le printemps d'éclore, quand la neige fondue avait découvert l'herbe pâle, les chemins boueux, les taillis de frênes et leur tapis de feuilles grises.

Par plaques vertes, l'herbe nouvelle s'étend sur les pentes mouillées, parsemée de fleurs à tige courte; puis, très vite, montent dans les prés, en nappes jaunes, roses ou bleues, les hautes fleurs foisonnant dans les herbes menues et légères. Un papillon se pose avec des ailes qui respirent. Soudain, la rumeur des grillons recommence. Tous les pommiers sont en fleur; et seul échappe à l'explosion de lumière, l'espace livide du lac, à l'ombre des brumeuses montagnes, dont la couleur de métal violacé a des craquelures de neige.

Lorsque Jean et Pauline sortaient ensemble, ils suivaient le sentier qu'ils avaient pris la veille et se dirigeaient vers le même site, but d'une promenade qui devait leur plaire toujours. Ils allèrent ainsi, chaque après-midi, jusqu'à la maison des parents de Rose, puis ils adoptèrent une autre route et

n'y retournèrent plus jamais. Ils montaient vers un bois d'où l'on aperçoit la plaine de la Gruyère. Un été, ils sortirent tous les soirs, après le dîner, suivant la route qui mène au village et ils s'arrêtaient devant le château des Pictet.

La route séparait le château d'un parc qui paraissait abandonné, la grille ouverte. On n'y voyait ni promeneur, ni jardinier; seulement des prairies traversées d'une seule allée, large, droite, bordée d'arbres géants. Le soir, cette voûte de feuillage à la fois altière et oppressante, plus vaste, plus noire que la nuit, ces troncs énormes, une odeur de miel, des éclaircies scintillantes, le grand vide du lac tout proche, imposaient le silence, une marche discrète, et, parfois, Pauline s'éloignait de Jean, s'avançait seule, recueillie, distraite, effacée dans la nuit de l'allée, qui ne semblait faite que pour des formes vagues, la solitude, un rêve d'amour.

JACQUES CHARDONNE

(*A suivre.*)

L'AVENIR

DES

RELATIONS FRANCO-POLONAISES

I

TROIS POLOGNES EN UNE

Bien qu'elle ait cessé pendant un siècle et demi d'exister comme état, la Pologne n'a jamais disparu du langage des peuples. Écrasés beaucoup plus tôt dans l'histoire, les Tchèques ou les Slaves du sud ont dû lentement reprendre conscience de leur individualité et de leurs anciennes traditions. C'est par la conscience et par l'histoire que vivent les peuples ou qu'ils renaissent de leurs cendres.

Tandis qu'à Paris, cependant, on plaignait toujours la Pologne martyre, il y avait en fait trois Polognes également souffrantes, également courageuses et fidèles à la mystique nationale, mais de plus en plus éloignées les unes des autres.

En Autriche-Hongrie, la Galicie avait une liberté relative de langue et de culture, mais elle se trouvait systématiquement privée des moyens financiers nécessaires à son expansion économique; — en Allemagne, la Posnanie était au contraire dotée plus largement des instruments du progrès matériel, mais elle était brutalement privée de toute liberté intellectuelle : là on tenait une nation dans la médiocrité, ici on faisait de la civilisation une machine de guerre contre le patriotisme; — enfin, en Russie on combinait les deux métho-

des; la Pologne, privée de toute ressource économique, était russifiée intellectuellement par la force; toute gare de chemin de fer était écartée systématiquement de plusieurs kilomètres du village qu'elle était censée desservir; point d'écoles sinon russes, et l'emploi, même privé, de la langue nationale pouvait, comme en Allemagne, entraîner les pires conséquences. Les Polonais d'aujourd'hui résument assez exactement la situation lorsqu'ils déclarent que les Russes par le knout, les Allemands par l'école et le bâton, les Autrichiens par la corruption, s'efforçaient également de les dépouiller de leur conscience nationale.

Ce qui frappe dans la Pologne d'aujourd'hui, c'est la facilité apparente avec laquelle les trois tronçons se sont aussitôt ressoudés. L'unification des terres polonaises s'est faite avec une rapidité surprenante; non seulement c'est chose acquise à l'heure actuelle, mais on peut dire que le rassemblement n'a rencontré à aucun moment d'obstacle sérieux. Situation paradoxale que celle de ce pays qui se survit et qui renaît par la seule force de l'idéal. Encore à l'heure actuelle la Pologne unifiée n'a pas achevé la rédaction définitive de son code civil; vivant depuis des générations sous des législations d'esprit aussi essentiellement opposé que le code Napoléon, le droit germanique et la coutume slave, elle se retrouve elle-même en dehors de toute règle écrite de droit; la communauté nationale résulte ici d'une sorte de contrat social implicite et d'une sorte d'intimité sentimentale, et non comme chez les Latins de la définition juridique des droits et surtout des devoirs de chacun.

Alors, d'autre part, qu'en Occident les frontières naturelles constituent les limites historiques et rationnelles des nations, ce pays offre le paradoxe apparent d'une résistance étonnante sans aucun appui visible sur le terrain. La nationalité polonaise s'est affirmée comme race et comme culture : slavisme contre germanisme à l'ouest, romanisme contre orthodoxie à l'est.

Ce n'est pas la moindre surprise d'un premier voyage en Pologne que de découvrir la frontière du côté de l'Allemagne. Ce que l'on pourrait être tenté de prendre pour une ligne conventionnelle tracée dans l'immense plaine désolée de l'Europe du Nord est la limite la plus précise qui se puisse au

contraire imaginer. Dans un pays soumis depuis cinq générations au moins à la Prusse, le slavisme, en dépit de toutes les pressions, n'a pas reculé d'un pouce, non seulement depuis un siècle, mais depuis les origines de l'histoire. Pour expliquer la frontière actuelle, politique, raciale, linguistique, il faut savoir que, refoulés très tôt de la ligne de l'Oder par les tribus germaniques, les Slaves s'accrochèrent au sol sur la ligne de la Warta — couvrant la haute vallée de la Vistule, au nord; sur le seuil d'Oswiecim, en avant de Cracovie, à la jonction Sudètes-Karpates au sud; le bombement intermédiaire de la frontière vers Berlin témoigne ainsi du double effort de débordement auquel les tribus polonaises surent résister il y a dix siècles et de l'unité historique du bassin de la Vistule et de ses affluents; il souligne d'autre part le rôle essentiel de protection joué jadis par les forêts, plus infranchissables que les rivières; la barrière naturelle a disparu, ou elle s'est éclaircie, les positions prises n'ont pu être changées.

Séparés aujourd'hui par quelques centaines de mètres, portant parfois le même nom avec une autre orthographe, villages polonais et bourgades allemandes s'opposent les uns aux autres de façon saisissante. Type des habitants, religion, mœurs, langue, tout demeure irréductible. Dans ces contrées où hier encore l'Allemand régnait en maître autoritaire, il devient déjà presque impossible de faire passer des films parlants allemands. De même dans l'ancienne Pologne russe, tous les moins de trente ans ignorent les éléments mêmes de l'ancienne langue officielle, et les parents qui la parlaient mal en ont perdu l'habitude.

Pour en revenir à la Posnanie, un exemple analogue de frontière raciale et linguistique peut être recherché en France : c'est la ligne de partage du flamand et du français dans le Nord et en Belgique. Là aussi depuis des siècles une ligne idéale sépare des villages rapprochés; à la frontière polono-allemande ce n'est pas la langue seule qui diffère, mais, comme nous l'avons dit, toutes les coutumes, depuis le vêtement jusqu'au type des maisons.

Nous n'esquissons pas ici une défense des théories raciales de l'Allemagne d'aujourd'hui; reconnaissons seulement qu'on s'explique mieux certains aspects de l'hitlérisme après un

voyage dans l'Europe orientale. La force d'assimilation du pays et de la race française est exceptionnelle; elle ne doit pas être tenue pour une norme universelle. La situation des Juifs en Pologne est un autre exemple typique du maintien, à l'intérieur d'un État, de plusieurs races, distinctes, pures, inassimilables. Autre chose d'ailleurs est de tirer d'une vérité de fait des théories barbares; ce qui est inadmissible ce n'est pas d'affirmer l'existence d'une différenciation irréductible des races, c'est l'affirmation d'une supériorité spécifique de certaines d'entre elles.

Opposé brutalement au Germain à l'ouest, le Polonais est en contact étroit, à l'est, avec une poussière de peuples, slaves aussi bien que lui-même, et de ce côté sa vocation n'est pas de défense mais de propagande. Demeurée étonnamment stable à l'ouest, la frontière n'a au contraire jamais cessé d'onduler vers l'Orient et dans d'assez notables proportions.

Le territoire historique des tribus polonaises primitives était limité au bassin même de la Vistule et de ses affluents. Pratiquant la politique d'arrêt d'un côté, les rois polonais poursuivirent au contraire longtemps une politique d'assimilation vers l'est. Peu à peu, du XIe au XIVe siècle, ils parvinrent à soumettre ou à rallier les tribus flottantes des bordures des Karpates jusqu'au bassin du Dniester inclusivement. A ce moment le polonisme se trouva fixé sensiblement sur la ligne Grodno-Halicz, limite de l'orthodoxie et du catholicisme, limite aussi, en ces temps reculés, de la civilisation.

Le grand fait historique qui intervient plus tard est, en 1387, l'union spontanée de la Lithuanie — restée païenne — avec la Pologne. Les Lithuaniens optent en fait à cette époque entre slavisme et germanisme comme entre catholicisme et orthodoxie. L'union personnelle des souverains s'affermit vite par la fusion étroite des aristocraties. Il est difficile de dire dans quelle mesure le peuple lithuanien conserva le sentiment de son originalité ethnique avec ses traditions ancestrales; il est seulement certain que ce n'est qu'au cours des premières années du XXe siècle que le nationalisme lithuanien s'est réveillé — comme tant d'autres — mais que ce nationalisme-là peut difficilement prétendre à renouer les liens d'une ancienne culture.

A travers les siècles la frontière de l'union polono-lithuanienne ne cessa de flotter de Wilno à Minsk et d'Odessa à Tarnopol; il est tout à fait vain de rechercher quelle part eurent dans ce mouvement les deux races polonaise et lithuanienne; on peut épiloguer sur quelques détails, il est au-dessus de toute discussion qu'une aristocratie mixte, polono-lithuanienne, étendit progressivement son autorité et s'assura la possession du sol jusqu'à la révolution russe à travers les vastes contrées de la Wolhynie et de la Podolie peuplées de paysans slaves très primitifs qui n'étaient ni polonais ni lithuaniens et que dans la communauté lithuano-polonaise c'étaient les Polonais qui avaient apporté les traditions.

Ainsi, au contraire de ce que l'on constate à l'ouest, il n'est pas de limite plus incertaine que celle du polonisme dans les confins de l'est. Le territoire historique des tribus polanes primitives ne dépassait pas, aux XIe-XIIe siècles, la région de Lublin-Sandomir; c'est encore aujourd'hui, de Poznan jusqu'à Lwow vite conquis, le cœur de la nation. Cependant toute l'histoire polonaise est celle de la vocation civilisatrice d'une race dont le prestige est affirmé par le geste d'union de la Lithuanie au XIVe siècle; c'est en poursuivant ce rôle de pionnier de la culture latine que la Pologne a rencontré son destin. N'oublions jamais que pendant trois siècles elle a été en face du Turc le boulevard de la civilisation : la seule Cracovie vit quatre-vingt-trois fois sous ses murs les Turcs et les Tartares, à une époque où en France les grandes invasions n'étaient plus qu'une tradition historique depuis des siècles.

Le nouveau régime social de la terre a chassé les propriétaires polonais de la plus grande partie de l'Ukraine, où ils étaient établis jusqu'à Kiew comme possesseurs du sol depuis des générations; de là subsistent bien des difficultés et des problèmes d'avenir, qui tiennent de très près au cœur de tous les Polonais, à quelque parti qu'ils appartiennent.

Pour le présent et dans les limites historiquement très raisonnables que lui ont donné les traités de Versailles et de Riga, la Pologne offre ce spectacle frappant d'unité renouvelée que nous avons souligné dès le début de cet exposé.

Elle y a été aidée par des circonstances favorables. En premier lieu par le degré de civilisation très inégal auquel

sont parvenues les différentes provinces et les différentes classes sociales. Si l'aristocratie a beaucoup perdu de son influence traditionnelle, la Pologne reste un pays de cultivateurs et non de citadins, phénomène rare à l'heure actuelle en Europe; d'autre part la répartition de la population résultant du degré de fertilité du sol est fort inégale. En fait le pouvoir appartient à quelques régions surpeuplées et même à quelques villes, voire à un petit groupe de personnes disposant de la force administrative. S'il y a eu des partis paysans en Pologne, ils n'ont pas réussi jusqu'ici à créer de mouvement profond d'opinion, de solidarité et d'intérêt éclairé pour la chose publique. On doit reconnaître à ce propos l'importance de la politique actuelle du gouvernement, qui s'efforce très loyalement de répandre l'instruction dans toutes les régions et dans toutes les classes de la société.

En attendant, l'unification du pays a été rendue rapidement effective par la réorganisation des voies ferrées et par la manifestation dans chaque bourgade de la force publique représentée tantôt par un tribunal, une caserne ou une école, tantôt simplement par une gare ou un poste de police.

On s'imagine mal de loin la situation d'un État presque aussi vaste que la France où la longueur des voies ferrées est seulement de 17 500 kilomètres contre 48 000, et où les routes font presque totalement défaut. Le réseau ferré d'avant-guerre, sur les deux tiers du territoire dévolu à la Russie, était surtout conçu en vue de nécessités stratégiques, extrêmement lâche et ne desservant vraiment que quelques grands centres. Au surplus il fut presque totalement détruit pendant la guerre. Ce furent les Allemands, occupants du pays pendant quatre années, qui commencèrent à le reconstituer; c'est désormais une œuvre achevée, mais des cités aussi importantes que Lwow ou Poznan et Varsovie ne sont encore reliées entre elles que par des lignes à voie unique.

En même temps les communications locales sont précaires. Ce qui est caractéristique surtout c'est, indépendamment de quelques grandes artères, l'absence de communications transversales; chaque domaine, chaque bien est rattaché à un village, voire par ce village à une gare ou à un marché d'importance moyenne, mais ils ne communiquent entre eux

que par des chemins de culture qui ne laissent passer que le cheval ou la charrette du laboureur. Au surplus la terre profondément gelée en hiver subit au retour du printemps un si grand travail que les travaux d'art les plus résistants sont soumis à une rude épreuve. Les communications en Pologne figurent comme des réseaux d'étoiles juxtaposés, parfois sans aucune interpénétration possible.

Ainsi s'explique que la Pologne, pays neuf, soit plus rigoureusement centralisée que la France, et il faut encore ajouter pour confirmer cette vérité importante qu'à part une dizaine de grandes villes il n'y a pas dans le pays de centres de culture secondaires. Le même phénomène qui rend compte de l'emprise du bolchévisme en Russie explique aussi — toutes proportions gardées — les progrès foudroyants de l'unification des trois Polognes en une seule : l'occupation de quelques centres vitaux suffit à maintenir l'ordre parmi des masses passives de tempérament et sans idéologie politique. On s'imagine difficilement enfin ce que représente dans ces pays le prestige de l'uniforme. Pour des peuples accoutumés à toujours obéir aux représentants rigoureux d'une autorité étrangère, il y a une sorte d'orgueil national et même parfois de joie à contempler dans le représentant de la force publique le symbole — autoritaire — de l'émancipation.

De la sorte l'armature administrative d'un état moderne a pu aisément se trouver jetée, comme un réseau à mailles assez lâches mais vigoureuses, sur l'ensemble du pays et suffire cependant à reconstituer l'unité extérieure d'une nation qui se sent elle-même non en vertu de règles fixes de droit ni par sa participation aux affaires publiques, mais uniquement par une force de résistance passive et séculaire et par son attachement traditionnel à une langue, à des coutumes et à une religion qui tranchent vivement sur celles des peuples voisins.

Cette unification administrative et politique de la Pologne s'est faite en moins de quinze années par le jeu des mêmes forces qui ont permis sa délivrance : l'activité d'une élite formée à la culture occidentale, la passivité naturelle des masses accentuée par un siècle de servitude. Elle assure à un groupe d'hommes une autorité indiscutable et sans

doute actuellement nécessaire; elle ne résoud pas les problèmes de l'avenir.

Dans les premières années qui ont suivi la guerre, la Pologne a trouvé des cadres tout prêts dans l'ancienne Pologne autrichienne; seule la Double Monarchie avait laissé à ses provinces la faculté de se gouverner avec une relative autonomie, sans parler de la place éminente qu'elle avait fait parfois dans ses services essentiels à des ralliés, comme il s'en trouvait d'ailleurs également quelques-uns en Russie ou en Prusse. Progressivement ces premiers cadres sont aujourd'hui remplacés par des représentants des jeunes générations d'après-guerre en qui réside l'inconnue de l'avenir.

La première tâche qui s'offrait à la Pologne reconstituée s'achève donc dans des conditions de rapidité et, il faut le reconnaître, de méthode remarquables. Une autre tâche s'impose et plus difficile encore parce que toujours jusqu'ici dans le passé elle a été l'écueil des civilisations slaves : associer la nation à la vie des élites, afin que jamais plus le drame d'autrefois — le drame russe aussi — ne puisse être de nouveau possible et que l'échec ou la disparition, d'une classe dirigeante, ne puisse plus entraîner encore l'asservissement de la nation.

II

LES PROBLÈMES SOCIAUX

La situation sociale de la Pologne n'a jamais eu en France d'équivalent. La France a été une société féodale, aristocratique et paysanne au moyen âge, mais aussi religieuse, tempérée tantôt par le facteur monastique et tantôt par le développement de la vie urbaine avec ses communes et ses corporations, d'où sortit, dès le début du XVIe siècle, une bourgeoisie assurant la prépondérance des villes, la mise en valeur du pays et la solidarité nationale. Seul l'empire de Charlemagne avec sa puissante armature de fonctionnaires, ses paysans et ses féodaux, et le XVIe siècle où existait encore dans les campagnes à côté des bourgeois une classe d'aristocratie moyenne, peuvent nous donner quelque idée de la situation sociale de la Pologne.

Lorsqu'elle perdit sa liberté, le pouvoir était aux mains de quelques grandes familles aristocratiques qui se partageaient le pouvoir; une classe nombreuse d'aristocratie terrienne, une plèbe nobiliaire guerroyante et de peu de culture, vivait sur le sol parmi le peuple, mais sans lien avec le paysan illettré ni avec le marchand juif des bourgs.

A son réveil, la Pologne trouva une situation à peine changée, mais désormais en voie d'évolution très rapide. La grande aristocratie existe encore; c'est incontestablement un des groupes sociaux les plus intacts des temps présents. Quelques familles fort nombreuses, liées entre elles par d'innombrables mariages, forment une caste fermée sauf aux alliances avec des familles étrangères de même noblesse; sa culture et ses habitudes raffinées ont un caractère international; sans aucun rapport avec le reste du pays elle constitue un milieu étroit et d'ailleurs sympathique, où la culture française a cause gagnée, mais qui est désormais sans aucune espèce d'influence dans le pays. Non seulement ces nobles partagent le sort commun de tous les faubourgs Saint-Germain de l'Europe, mais leur action est plus diminuée encore qu'ailleurs par l'effet des circonstances. Propriétaires terriens, la plupart d'entre eux ont dû dans le passé accepter des compromis avec les puissances occupantes, par intérêt et également par besoin de retrouver leur milieu naturel. On serait mal fondé assurément à parler de trahison, mais il n'en est pas moins évident que si l'ancienne classe dirigeante avait seule représenté la nation, le réveil ne serait jamais venu. N'ayant pas maintenu l'âme polonaise, son rôle est évidemment terminé dans l'état nouveau et moderne que nous étudions; elle ne représente même plus, comme en Hongrie, une caste anachronique de hobereaux, ses biens ayant été le plus souvent déjà morcelés dans le passé, souvent au profit des moyens propriétaires et des paysans, notamment dans l'ouest et le centre.

La petite propriété paysanne, élément de résistance remarquable contre le communisme, existe un peu partout en Pologne à côté des grands domaines en voie d'extinction et des « biens » de l'ancienne schlachta. Les descendants de l'ancienne aristocratie moyenne habitent encore leurs « dwors » au centre de leurs terres, ils montent à cheval, chassent, sur-

veillent leurs cultures, fréquentent quelques voisins rapprochés, pratiquent entre eux la large hospitalité traditionnelle. Vie simple, saine et digne, ailleurs oubliée et qui malheureusement là-bas aussi touche à son terme. Jadis dans ces demeures isolées, parmi les champs et les bois, il était aisé de former de jeunes hommes; aujourd'hui il est impossible d'élever entre l'institutrice française et le précepteur allemand, également disparus, les jeunes générations. D'une part les conditions de la culture moderne exigent la vie des villes, et d'autre part la mévente de leurs produits prive tous les agriculteurs du minimum d'argent indispensable pour introduire sur place les instruments de la culture supérieure. Ainsi les moyens propriétaires fonciers du pays connaissent encore parfois avec des ressources modestes des plaisirs depuis longtemps réservés dans d'autres pays aux millionnaires, mais ils se voient contraints de se séparer de leurs fils et de leurs filles à l'âge des études pour les envoyer dans les universités des grandes villes.

Nous ne voulons certes pas dire que la connaissance de quelques formules de physique, de quelques dates d'histoire ou de littérature, fasse le bonheur ni la supériorité humaine des hommes d'aujourd'hui; mais il est flagrant que, faute d'un minimum de participation à la vie moderne, une classe sociale est destinée à disparaître et cesserait immédiatement de compter, tout de même qu'un état moderne ne peut ne se développer en dehors des grands courants internationaux. Ainsi le problème de l'éducation est de tous le plus important à l'heure présente en Pologne, mais avant de l'aborder il convient de faire connaître encore l'existence de deux groupes sociaux; la classe paysanne et la petite bourgeoisie urbaine.

La Pologne reste un des pays les plus agricoles de l'Europe; le peuple immense des campagnes demeure le nombre — et l'avenir, — dans un État où la population des villes représente seulement 25 p. 100 du total de la population (51 p. 100 en en France, 65 p. 100 en Allemagne). En revanche il ne constitue pas, comme nous l'avons déjà dit, une force politique ni sociale. Maintenu, sur d'immenses territoires, dans une ignorance quasi totale, il faudra des générations pour l'instruire et pour l'organiser. L'extrême misère actuelle, la dispersion

des centres, l'absence de moyens de communications constituent autant d'obstacles à une transformation rapide, même dans l'ouest relativement favorisé sous ce triple point de vue par l'effort systématique des Allemands qui n'ont pourtant pu entamer même superficiellement le bloc compact des vieilles traditions.

Varsovie a 1 200 000 habitants, Lodz 600 000, Lwow 300 000, Poznan 250 000, Cracovie, 225 000, Wilno 200 000, Katowice, Czenstochowa, Bydgoszcz, Lublin, Sosnowice plus de 100 000. Ces chiffres impressionnent, mais ici encore les mots ne désignent par les mêmes choses. A Varsovie, on compte par exemple sur 1 200 000 habitants, 250 000 domestiques, 350 000 juifs, 100 000 employés et soldats, c'est-à-dire que la moitié de la population n'a pas de part active à la vie de la cité; en plein centre de la ville des masures en bois sans étage voisinent avec des immeubles modernes, la charrette paysanne remontant au lointain des âges croise la Buick du diplomate; la voirie est dans l'enfance — la rue principale de la ville n'avait pas de trottoirs en 1918 —, et le territoire même de l'agglomération urbaine compte encore des districts agricoles; Cracovie, Lwow, Wilno sont de grands marchés de campagne — et c'est leur charme —; seule Poznan a des allures de cité européenne. Dans l'est les villes de 50 000 habitants ne comportent ni rues pavées, ni trottoirs, sinon parfois en bois; beaucoup sont faites de maisons de bois posées à même le sol, d'autres plus misérables encore de masures de briques sans architecture, ornées de balcons de fonte second empire. Extraordinaire contraste de ces cités de la zone où vivent parmi 90 p. 100 de juifs quelques fonctionnaires polonais.

D'une façon générale on peut dire que les villes polonaises sont peuplées de trois groupes sociaux : la foule des domestiques et des petits employés; ce qu'on appelle « l'intelligence », fonctionnaires supérieurs, universitaires, médecins, etc...; les juifs, prolétaires ou commerçants de toutes catégories et de toute culture.

Loin de nous la pensée de vouloir traiter ici le problème juif en Pologne; il est indispensable cependant de donner sur ce sujet quelques indications sommaires. D'abord la question juive se pose non seulement du point de vue polonais mais

aussi du point de vue juif; il est absurde de vouloir l'éluder au nom du libéralisme; le mépris parfois choquant du Polonais pour le Juif n'est pas sans contre-partie. Malgré des siècles de voisinage l'assimilation des deux races n'a fait que peu de progrès et tandis que le Polonais conserve pour le Juif une antipathie traditionnelle, ce dernier, citoyen du monde, traite volontiers le Polonais de barbare. Dès qu'il a quelque culture il ne songe qu'à s'évader du ghetto natal et à gagner Berlin ou Vienne, plus tard Paris, Londres ou New-York. Aussi ce qui domine en Pologne ce n'est pas le type du juif cultivé, dont la culture déjà est une demi-assimilation, c'est une catégorie inconnue de l'Occident, celle du juif prolétaire et misérable entre les mains duquel se trouve d'ailleurs pourtant la quasi-totalité du commerce. Pour comprendre la situation il faut remonter au xve siècle. A cette époque petits propriétaires et paysans vivaient face à face sur le sol, l'économie du pays était exclusivement agricole et le commerce et les métiers dans l'enfance. Beaucoup plus primitive que dans l'ouest à la même époque, la société polonaise ne comptait pour ainsi dire ni ces artisans, ni ces corporations, ni ces cités, d'où sortit chez nous la classe de la bourgeoisie. Le roi Casimir, sentant la nécessité de faire de son pays un grand État, entreprit de résoudre ce problème des villes. Il se heurta au refus absolu du petit noble polonais d'abandonner son « dwor » et son cheval pour venir trafiquer dans les agglomérations. On a vite parlé d'orgueil naïf, mais alors en Europe aucun noble n'aurait accepté cette déchéance. Toujours est-il que le roi Casimir dut appeler d'Allemagne la population artisane et commerçante des cités : encore aujourd'hui les plus anciennes familles bourgeoises de Cracovie ou de Varsovie, d'ailleurs totalement assimilées, portent des noms germaniques, mais le nombre en est relativement très restreint, car l'immense majorité des villes fut peuplée par des Juifs alors précisément chassés d'Allemagne et pour qui des quartiers s'ouvrirent en Pologne comme de véritables lieux d'asile.

La situation est au surplus assez différente suivant les régions. Poznan, grande cité, ne compte qu'une infime minorité d'israélites même parmi ses commerçants, résultat de cent vingt-cinq ans de germanisation. Au contraire leur

nombre est énorme, de 60 à 90 p. 100, dans l'ancienne Galicie et plus encore dans les territoires relevant de la Russie d'avant-guerre. Les Russes en effet avaient fait de la Pologne une sorte de vaste camp de concentration pour israélites. Il ne faut d'ailleurs pas s'exagérer la portée actuelle de cette situation. Assurément la place tenue par les Juifs dans le pays n'est pas un élément de cohésion et de résistance, mais les deux races sont rivées l'une à l'autre par leurs défauts et par leurs qualités et il faudra des générations pour transformer cet état de choses.

A l'heure actuelle le principal obstacle vient, comme nous l'avons dit, de ce fait que les éléments les plus cultivés de la race israélite trouvent difficilement — l'exception confirme la règle — leur place dans les cadres de la nation. Également funeste est l'attitude des Juifs qui se dérobent au service du pays qui les a instruits et celle des Polonais qui ne s'inclinent pas devant le vrai mérite. Ici encore la politique du gouvernement actuel est tout à fait défendable. Ajoutons au surplus que les succès incontestables remportés par les Juifs dans les concours et les compétitions de caractère scientifique s'expliquent non par une supériorité de leur intelligence mais par ce fait qu'ils représentent la population des villes, c'est-à-dire des centres où l'instruction est aisément accessible à tous.

Ainsi on se trouve toujours ramené à ce problème essentiel de la vie polonaise contemporaine, celui de l'éducation et du recrutement des élites. Même dans ce domaine l'absence de moyenne est frappante. Entre le professeur d'université, dont la situation est honorable et relativement avantageuse, et le professeur de gymnase, aucun rapport, aucun passage possible; accablé d'heures de service, d'obligations, maintenu dans une sujétion intellectuelle accablante, ce dernier est un véritable paria intellectuel et il en va de même dans presque toutes les carrières entre les échelons supérieurs et les autres.

Le recrutement de cette élite, de « l'intelligence », est d'ailleurs extrêmement irrégulier. On compte parmi ses membres des grands seigneurs et des fils de paysans. Il faut souhaiter qu'il en soit toujours de même, mais immédiatement au-dessous de la véritable élite il y a sans doute place, ici comme ailleurs, pour une classe intermédiaire, cette classe moyenne

qui manque dans le domaine de la culture comme dans celui du commerce.

Les éléments de force et de faiblesse apparaissent bien visibles. Aristocratie séparée du reste du pays, classes supérieures et cultivées peu nombreuses et sans recrutement régulier dans une classe moyenne inexistante, problème juif, autant d'éléments de dissociation et de faiblesse. Élite artificielle mais remarquable à titre individuel, propriétaires fonciers attachés au sol, ayant gardé l'amour de la terre et les traditions domestiques, surtout immense réserve de forces paysannes encore endormies mais susceptibles peut-être à la longue d'un réveil, autant d'éléments de force réelle. Le tout est question de temps et de chefs; le caractère de la race exclut les violentes réactions populaires.

On conçoit dans ces conditions que le pouvoir appartienne à un petit groupe, celui des fonctionnaires et des hommes qui détiennent les leviers de commande : ce réseau relativement lâche, d'informations et de communications, grâce auquel, en quinze ans, s'est réaffirmée l'unité politique du pays.

Le régime de dictature officieuse qui s'exerce dans des conditions très exactement décrites au mois de mars dernier dans la *Revue de Paris* appartient à un groupe d'hommes parvenus à l'âge viril avant la guerre et unis dès lors par les liens du sentiment et du risque patriotique. Brusquement libérée la nation a cherché des cadres, elle les a trouvés tout prêts dans ces hommes liés entre eux par le souvenir de leurs conspirations et surtout par l'habitude, rare là-bas, de la discipline. Appuyés sur une armée qui, avant d'être peut-être un jour la sauvegarde de l'État, est à présent le signe extérieur de sa souveraineté, ils dirigent autoritairement le pays.

Quoi qu'on pense en théorie de ce régime, il est certain qu'il a accompli en beaucoup de domaines œuvre utile. Il a reconstitué l'armature de l'État et il est probable que lui seul pouvait le faire. Il a brisé par des moyens parfois brutaux mais aussi avec un grand sens politique toutes les oppositions, elles n'étaient d'ailleurs souvent que des compétitions. Il représente l'équipe improvisée d'une génération qui ne fut pas

élevée dans l'indépendance et qui n'en a peut-être pas pleinement le sentiment encore. Il convient enfin de mettre à son actif une politique financière draconienne mais sage et efficace, qui a évité à l'un des plus pauvres parmi les États de l'Europe, les malheurs de l'inflation; dans ce domaine au surplus il a rencontré l'appui complet et admirable de toute la nation.

Désormais les mêmes hommes sont aux prises avec un nouveau problème. Réussiront-ils à former leurs successeurs? On comprend à ce titre les efforts violents qui sont faits pour contrôler les universités d'une part, pour assurer d'autre part le recrutement aussi large que possible d'un corps de fonctionnaires loyalistes. Le danger évident c'est, en voulant brûler les étapes, de créer non une véritable classe moyenne — c'est-à-dire intellectuellement médiocre à tout prendre et par essence passive — mais un prolétariat intellectuel parmi lequel un choix plus ou moins arbitraire recrutera les cadres administratifs de demain. C'est en somme appliquer à tout le pays le régime autrichien d'avant-guerre, non plus en faveur d'une couronne étrangère, mais d'un clan qui s'abrite derrière une personnalité incontestablement glorieuse et de premier plan et qui jusqu'à présent n'a en somme rien compromis de l'avenir.

III

LES PROBLÈMES POLITIQUES

En fait le *statu quo* politique paraît assuré pour la Pologne durant un assez grand nombre d'années. Aucun groupe d'hommes parmi ceux qui sont en âge de tenir le pouvoir n'est à l'heure actuelle capable de balancer la force du régime. Ayant résolu le problème de la restauration des cadres de l'État, les dirigeants actuels sont désormais en face d'un double problème : celui de l'éducation et celui du prestige extérieur.

Depuis quinze ans, à Genève et ailleurs, la Pologne a eu fort à faire pour se faire d'abord reconnaître, les peuples comme les individus ont la mémoire courte. On l'avait plus ou moins oubliée et elle estime qu'à l'heure actuelle elle n'a pas encore

repris sa véritable place en Europe, celle que devraient lui assurer son passé et sa force présente.

Le récent changement survenu dans la politique extérieure polonaise mérite à cet égard d'être nettement souligné; il a surpris autant que déçu, inquiété bien plus que dépité, malgré certaines affirmations assez indiscrètes de la presse polonaise officieuse. Il est intéressant de fixer dans la mesure du possible sinon les desseins secrets des dirigeants, du moins le point de vue de la nation tout entière, qui n'est pas loin en effet d'être quasi unanime sur ce point dans ses sentiments.

Politique de prestige d'abord assurément; la Pologne pays neuf s'est contentée pendant quelque temps de renaître, au fur et à mesure que se développait sa force, que l'enseignement et le travail scientifique mettaient librement en valeur les mérites du passé, il est logique que son amour-propre et sa confiance se soient accrus. On serait mal venu de blâmer un phénomène qui est en un sens un signe favorable — à condition de se garder des excès — du point de vue de la vitalité nationale. Fatalement d'ailleurs avec le temps les difficultés et les désillusions viendront et engageront à la prudence des hommes que la facilité toute occasionnelle des premiers succès aurait grisés.

Politique aussi de résultats. La Pologne étouffe entre des voisins plus puissants et il faut bien assurer une raison d'activité à toute cette jeunesse qui se forme un peu fiévreusement aux tâches du monde moderne. Le travail de la terre qui exige de moins en moins de bras ne saurait d'ailleurs fournir au pays les ressources indispensables à l'équipement même des campagnes, où tout reste à faire, depuis les routes jusqu'aux villages. Fort heureusement le pays, à côté de ses richesses agricoles, a des ressources industrielles considérables; il s'agit de les exploiter et de les échanger, c'est-à-dire de prendre une place dans le monde.

Ceci dit, il est évident que nous assistons enfin à une tentative du gouvernement de Varsovie pour rompre l'intimité avec la politique française. On ne saurait nier au surplus les erreurs de celle-ci, elle a déçu l'opinion à peu près unanime. Les meilleurs amis de la France se bornent à lui faire confiance et à le proclamer sans la comprendre. La France a accepté, par faiblesse

vis-à-vis de l'Allemagne, tous les inconvénients d'amour-propre d'une politique d'influence, sans en avoir les profits; elle a fait figure de conseillère sans être protectrice; les uns lui ont reproché sa tutelle, les autres son indifférence. Locarno avait inquiété; le Pacte à Quatre a ruiné la confiance en sa fidélité. Dépit de la part de certains sans doute qui avaient rêvé à cette occasion d'être introduits dans le concert des grandes puissances, mais dans le public déception sincère. C'est un singulier paradoxe qui met à la base du rapprochement avec l'Allemagne un acte considéré par l'opinion polonaise comme attestant que la France ménageait imprudemment ce même pays.

Le point intéressant au surplus n'est pas de définir dans quelle mesure exacte le pacte a été une cause ou un prétexte, mais de rechercher quel peut être l'avenir des relations germano-polonaises. Que cherche Varsovie? Que peut-il céder comme monnaie d'échange?

Pas grand'chose assurément. On ne voit pas un gouvernement polonais abandonnant la Silésie, la Posnanie ou le couloir et se condamnant lui-même à l'encerclement. Or la politique allemande vis-à-vis de la Pologne n'a de sens que pour préparer des acquisitions territoriales, aujourd'hui comme à toutes les époques de l'histoire. On a fait courir le bruit à Paris que le désintéressement de la Pologne à l'ouest pourrait avoir comme contre-partie un appui de l'Allemagne pour poursuivre d'ambitieux desseins du côté de l'Ukraine; on a encore insinué que certains hommes d'État polonais avaient cherché appui pour l'avenir auprès d'un régime également autoritaire. Ces explications nous paraissent également dénuées de vraisemblance.

Pour qui connaît un peu l'état des esprits en Allemagne comme en Pologne, aucun accord durable n'est possible entre les deux pays. Du côté allemand il faut tenir compte des faits suivants : d'abord le mépris du Germain pour le Slave, considéré comme une race inférieure bien avant l'hitlérisme et qui n'a d'égal que le mépris trop répandu en Pologne du Slave pour le Juif; l'Allemand considérera toujours que l'abandon de Poznan ou de Katowice au Polonais est pour toute la nation une humiliation du même ordre que celle que les Français

ressentiraient à voir céder Marseille à quelque peuple de l'Afrique; à quelque milieu qu'ils appartiennent, les Allemands sont unanimes sur ce point. Il est tout à fait certain que la politique actuelle de détente des relations germano-polonaises a stupéfié l'opinion allemande; cette évolution n'y rencontre pas l'accueil fait jadis à la politique de rapprochement avec la France; elle met visiblement à l'épreuve les plus confiants parmi les hitlériens qui réfléchissent et elle laisse les masses surprises. Enfin si l'Allemagne a une politique ukrainienne, c'est pour elle-même et il n'est pas vraisemblable qu'on l'ignore à Varsovie. Du côté polonais de même la politique actuelle est peu populaire, elle ne s'explique à première vue que par cette arrière-pensée de pénétration vers l'est où l'Allemagne et la Pologne se trouvent au fond concurrentes et qui d'ailleurs fait bon marché des droits de la Russie et des populations ukrainiennes elles-mêmes. On ne peut admettre la transformation aussi radicale d'une orientation politique pour des rêveries aussi fumeuses après les leçons multiples, et récentes encore, de l'histoire.

Il n'est au surplus sans doute pas impossible de fixer plus ou moins les raisons profondes et réciproques de cet épisode trouble de la diplomatie d'après-guerre. Du côté allemand l'accord polono-germanique est intervenu, au moment précis de la grande poussée vers l'Autriche, comme une manœuvre visiblement destinée à gêner l'action de la Société des Nations, dont la présidence appartenait momentanément au représentant de la Pologne; si, comme on le raconte, un des rêves de Hitler fut d'entrer en triomphateur à la Hofburg, dans le palais des Empereurs, l'une des raisons de l'attitude germanique serait les ambitions personnelles du dictateur, concordant d'ailleurs avec les buts immédiats de la politique de revanche. Mais cela ne peut suffire à expliquer ce geste. Il est très probable que, fidèle à son principe traditionnel, la diplomatie allemande a vu dans le flirt avec la Pologne une excellente occasion pour brouiller les cartes et jeter le trouble dans les alliances de la Pologne en général. Inquiétudes françaises, ressentiment autrichien, aigreur des rapports polono-tchèques, incertitudes des États baltes, dans ce domaine la politique allemande est comblée. Elle a incontestablement fait

preuve de finesse, de plus de finesse que la politique polonaise, en rouvrant certaines vieilles querelles trop bien apaisées à son gré. Enfin l'Allemagne a cherché encore par des accords de presse et de publicité à développer sa campagne méthodique de déformation de la vérité, d'où peut seule sortir à la longue l'atmosphère favorable à ses desseins de conquête et d'expansion; les Polonais sont bien imprudents de s'interdire de poursuivre l'œuvre d'information des autres peuples sur leurs droits dans les provinces contestées; ils ont tort d'oublier que le polonisme de la Poméranie est une vérité de fait mais non d'évidence pour un Anglais ou un Américain.

Est-ce à dire que les Allemands aient été les seuls bénéficiaires de l'accord? On se plaît à souligner officieusement à Varsovie tous les avantages de la nouvelle politique. La Pologne a obtenu de l'Allemagne la confirmation spontanée du pacte Kellogg et la garantie du *statu quo* territorial pour dix ans, ce que ne lui avaient apporté ni Locarno ni le Pacte à Quatre; elle a obtenu la cessation des chicanes journalières sur les questions de frontière à Dantzig et ailleurs, chicanes dont la S. D. N. fut jadis lassée; elle a traité seule à seule et d'égale à égale avec sa plus redoutable ennemie; elle a obtenu l'ouverture de négociations commerciales dont la nécessité vitale ne saurait assurément être contestée.

Ainsi cet accord aurait laissé à chacun quelque chose de substantiel et pourrait passer pour le type même du bon contrat. Mais qui ne voit dès à présent par les faits que l'Allemagne reçoit plus qu'elle ne donne? Excepté son échec en Autriche, qui tient à des causes plus générales, elle a déjà recueilli ses profits; la Pologne qui a surtout tenu à se montrer capable d'une grande politique indépendante, qui est en proie à une fièvre de négociations avec l'Angleterre, l'Italie, sans oublier la Russie, n'a en mains qu'un papier, dont on sait la valeur, un modeste accord de trêve douanière et des espérances, mais elle a inquiété tous ceux qui avaient passé avec elles d'autres contrats ou qui sont ses voisins, et elle s'est interdit à elle-même, par un accord de presse qui ne joue qu'à son détriment, de maintenir hautement l'affirmation de ses droits historiques et politiques. Tout le monde est d'accord sur les bienfaits du désarmement moral, encore faut-il dans

ce domaine comme dans celui du désarmement matériel ne pas laisser par manque de franchise se développer dans l'ombre les pires équivoques.

Comme notre dessein n'est pas de tracer un tableau d'ensemble de la politique extérieure du gouvernement polonais, mais seulement de rechercher quel peut être l'avenir des relations franco-polonaises, nous n'insisterons ni sur la portée de l'accord avec la Russie, ni sur la politique balte de la Pologne, ni sur ses rapports avec ses voisines tchèques et roumaines, ni non plus sur ses relations avec l'Italie et l'Angleterre auxquelles il vient d'être fait allusion, procédant seulement à cette énumération pour montrer le caractère pour ainsi dire totalitaire de la politique étrangère du gouvernement de Varsovie. Politique de prestige évidemment, nous le répétons une fois de plus, mais aussi politique d'expériences et d'expansion. La Pologne procède à une sorte de révision générale de ses engagements. La susceptibilité naturelle à un peuple jeune explique assez qu'il ait le désir de choisir librement ses amitiés et de ne pas se croire dans une mesure quelconque asservi aux intérêts d'autrui. Il dépend de la France, de son tact et de sa générosité, que, lorsqu'elle aura fait son tour d'horizon, la Pologne se persuade qu'elle ne saurait avoir de relations d'avenir meilleures, plus utiles et plus efficaces qu'avec la nation qui a bien le droit de lui rappeler dès maintenant qu'elle fut seule à la soutenir et à la respecter aux jours périlleux de 1920.

Ceci dit, il est incontestable que l'amitié polono-française subit une crise et en Pologne et en France. L'objet de cet article est de faire mieux entendre aux Français l'attitude des Polonais, avec tout ce qu'elle comporte de logique et de passion; il est nécessaire pour cela de leur faire savoir très nettement les griefs qu'on s'imagine avoir contre eux en Pologne.

On leur reproche d'abord leur protection, et nous avons suffisamment montré plus haut combien la politique française passée avait été maladroite, surtout lors du fameux Pacte. On leur reproche en second lieu de ne pas s'informer suffisamment des choses de Pologne et de ne le faire trop habituellement qu'à travers des documents étrangers, généralement allemands; on se montre nommément jaloux sur ce point des

Tchèques mieux connus grâce à de grands savants. On leur reproche enfin certaines affaires d'ordre économique. Il est impossible de ne pas rapprocher du retournement de la politique polonaise la campagne déclenchée avec une extrême violence contre les entreprises industrielles françaises. Que certaines entreprises aient pu avoir des torts, admettons-le, mais il est choquant de voir des collectivités ou des groupements d'intérêt se dérober à l'exécution de telle sentence arbitrale internationale ou dénoncer la prétendue rapacité de capitalistes français, lorsqu'il y a quinze ans l'investissement des capitaux français représentait un geste tangible de confiance et d'amitié que seuls des Français ont fait et grâce à quoi l'essor a pu être donné aux premières grandes entreprises industrielles de la nouvelle Pologne. Enfin il est profondément regrettable de pouvoir lire dans l'officieuse *Gazeta Polska* des phrases comme celles-ci : « Ceux que ces accords (les accords germano-polonais) inquiètent peuvent être soupçonnés de considérer comme normal et désirable l'état anormal qui avait existé jusqu'ici entre Berlin et Varsovie. C'est pourquoi ils veulent transformer une chose claire en une chose suspecte. *Ceci ne nous étonne pas d'ailleurs, car il est tout naturel que celui qui a été déçu dans son désir de faire des affaires aux frais d'autrui pleure...* »

Que les coupables soient punis, si vraiment il y en a, mais qu'on ne prenne pas prétexte d'affaires privées pour exciter l'opinion publique déjà exceptionnellement susceptible et ombrageuse en Pologne.

Il y a des malentendus à dissiper. Le récent voyage du ministre des Affaires étrangères y a sans doute contribué — aucun homme d'État en Europe à l'heure actuelle n'aurait été accueilli comme il le fut. Toute cette étude aboutit d'ailleurs à démontrer une fois de plus le caractère précaire et même dangereux de tout accord politique qui n'est fondé que sur des combinaisons ingénieuses et sur le désir, par d'habiles marchandages, de concéder moins qu'on n'abandonne. Mais ce n'est pas de notre part à nous, Français, que de pareils calculs ont jamais existé. La France, pas plus que la Pologne, n'a envie d'une alliance qui comporte toujours d'un côté quelque idée de sujétion, mais — sans parler d'un accord

militaire qui est au-dessus de tout débat parce qu'il est la sauvegarde des deux parties — elle réclame pour ses nationaux un traitement honorable et le respect de toutes les décisions de justice lorsqu'elles sont régulièrement rendues.

L'intérêt évident des deux nations est de poursuivre une politique de collaboration confiante sur un grand nombre de points, la liberté de chacune restant entière pour le surplus, et l'avenir des relations franco-polonaises dépend essentiellement des efforts qui seront faits pour répandre une connaissance exacte de notre pays et de notre culture en Pologne et réciproquement.

IV

LA SOLIDARITÉ FRANCO-POLONAISE

Ceux qui ne font que traverser en courant la Pologne en rapportent souvent l'impression que la connaissance de notre langue française est en recul et la culture française en péril.

Il est tout à fait certain que d'une manière générale, les jeunes générations ont une connaissance beaucoup moins familière du français que leurs parents. Mais ceci n'est vrai que d'une certaine classe sociale et demande en outre à être expliqué. La place tenue par le français n'est plus et ne peut plus être la même que par le passé. Jusqu'à la guerre le français était pour ainsi dire une protestation et une évasion; l'interdiction absolue de parler la langue nationale invitait les classes cultivées à s'exprimer plus volontiers dans un idiome qui leur évitait l'usage de l'allemand ou du russe et qui traditionnellement en outre, dans les milieux très fermés et limités de l'intelligence et de l'aristocratie, était la langue de la politesse.

Il est naturel que la Pologne reconstituée tende à développer l'usage de sa langue maternelle, instrument de son unité et de sa survie dans une large mesure. D'autre part, ainsi que nous l'avons expliqué, l'influence tend à passer des mains d'une petite élite très internationalisée à celles d'un groupe social à la fois plus modeste et plus largement recruté. Il ne faudrait pas conclure, du fait que, dans la société,

l'usage du français est moins répandu, que la langue et la culture française sont condamnées. Il ne faut pas se dissimuler en revanche qu'un effort d'adaptation très délicat doit être entrepris dans ce domaine, précisément au moment où se réorganise l'enseignement à tous les degrés.

En premier lieu il faut fixer le but à atteindre. Il serait tout à fait vain de vouloir lutter en faveur du français mondain qui a fait son temps. La rivalité ne peut pas être entre la langue nationale et la langue française mais entre celle-ci et l'allemand. Il faut bien se rendre compte que, quels que soient les efforts faits par les Polonais pour développer l'usage de leur langue, un homme cultivé de chez eux ne peut se contenter du polonais pour s'instruire. La nécessité est absolue pour lui, comme pour le Tchèque, le Roumain ou le Suédois, de posséder des langues étrangères, à la fois pour atteindre dans son domaine spécial une documentation scientifique suffisante et, en second lieu, pour sortir de ses frontières. Au surplus l'enseignement secondaire en Pologne fait une place capitale à l'enseignement des langues vivantes et c'est là qu'est pour la France le véritable champ d'action. Il convient au surplus de bien préciser dans ce domaine dès l'abord qu'en Pologne le but de chacun, sans aucune pression officielle, et par suite de l'enseignement en général n'est pas seulement l'acquisition d'une langue étrangère mais de plusieurs, du plus grand nombre possible. Il serait tout à fait ridicule d'imaginer que le français doive occuper en Pologne une place exclusive; c'est une place de choix qu'il dépend de la France dans une large mesure de lui assurer.

Le français n'a rien à craindre de la comparaison faite avec les autres langues du point de vue de l'agrément et de la vaste carrière qu'il ouvre aux curiosités littéraires, mais il semble que, même en haut lieu, on ne se rende qu'imparfaitement compte du rôle qu'il peut jouer comme instrument d'information scientifique. C'est par là surtout — et nous prenons le mot science dans son sens le plus large — que notre langue peut se créer en Pologne et ailleurs de nouveaux titres de gloire.

Toute tentative faite pour assurer officiellement au français dans les programmes une place exceptionnelle serait vaine et maladroite. Trop souvent ceux qui sont chargés de

ces questions n'ont pas une appréciation suffisante des conditions du travail intellectuel; on ne lance pas le français par la réclame et la propagande comme une marque de parfumerie et il faut faire avant tout confiance à la qualité et à la valeur des savants français dans tous les domaines; c'est pour les lire seulement qu'on apprendra le français et c'est eux seuls qui peuvent assurer à la langue française une autorité et une influence accrues.

Étant admis toutefois que les Polonais apprendront plusieurs langues, il faut obtenir du moins qu'aucun avantage particulier ne soit accordé à l'une d'entre elles dont ne bénéficierait pas le français, car il faut que peu à peu le français retrouve sa place ancienne dans une société nouvelle.

Celui qui aura appris l'histoire ou la physique dans un livre allemand sera toute sa vie tenté de chercher le renouvellement de ses connaissances dans un ouvrage de même langue. Assurément ce n'est ni dans un livre allemand, ni dans un livre français que les petits Polonais s'instruiront, mais dans un manuel rédigé dans leur langue. D'accord, mais ces manuels écrits par des spécialistes seront l'écho des opinions régnantes dans les cercles universitaires dont l'importance en Pologne est encore plus considérable qu'ailleurs, ils seront le reflet de leurs lectures et plus encore de leur formation et de leur méthode. Si les milieux qui forment la jeunesse sont donc à même de bien connaître les choses de France, le reste suivra; si dans les universités les futurs maîtres de l'enseignement à tous les degrés prennent la conviction que le français n'est pas seulement une langue agréable, mais utile, ils le sauront bien et l'enseigneront volontiers. Que devenus adultes les Polonais des nouvelles générations apprennent l'italien, l'anglais, le russe, peu importe, au contraire, ils ne trouveront pas avant longtemps dans ces langues l'instrument de culture complète scientifique et littéraire que seuls le français et l'allemand représentent à l'heure actuelle. La question ne se poserait que si, dans un pays quelconque, nous assistions à une manière de renaissance, à l'essor soudain non seulement d'une économie mais d'une culture. C'est une erreur évidente de penser que les rapports de culture suivent les relations économiques, c'est le contraire qui est vrai. L'influence

allemande en Pologne n'est pas menaçante parce qu'on y vend des lames de rasoir, mais on y vend des machines parce que la lecture des ouvrages allemands de toute nature éveille des curiosités et des besoins d'un certain ordre. C'est ce que la France semble avoir compris depuis 1920, puisque chaque année quinze boursiers choisis par les universités polonaises viennent en France continuer leurs études à nos frais, qu'un Institut français a été créé à Varsovie, que des professeurs français enseignent à Poznan, à Cracovie et qu'un échange permanent de professeurs de l'enseignement supérieur se fait entre la France et la Pologne.

Qu'on ne s'y trompe pas, ce que la France joue en Pologne c'est son prestige et l'avenir de sa culture en Europe. Si par l'indifférence de l'opinion publique, la Pologne venait à se détacher profondément de la France, aucun doute n'est possible : avant une génération elle tomberait sous l'influence intellectuelle de l'Allemagne et de nouveau des mutilations territoriales seraient en vue. Nous n'avons pas la naïveté de penser que le bonheur suprême pour les autres peuples consiste dans le développement de la culture française, mais c'est une vérité d'évidence — dont les Polonais eux-mêmes sont très fiers, qu'ils reprochent souvent aux Français de trop ignorer — que de voir en eux les plus latinisés des peuples slaves : dès le début du xe siècle, en devenant catholiques, ils se sont fait une place à part dans l'orient de l'Europe, place d'honneur et de combat; pendant neuf siècles ils ont été le boulevard de la civilisation occidentale et leur mérite fut d'autant plus grand qu'ils étaient plus loin du bassin de la Méditerranée, isolés souvent parmi des peuples plus puissants mais moins raffinés. Leur grandes pages de gloire sont celles où s'inscrivent un progrès de la culture européenne et une garantie de la liberté de conscience : l'union avec la Lithuanie et la bataille de Vienne. Il est de toute évidence que le péril pour eux dans l'avenir est le péril germanique : s'ils se laissent séduire par une propagande insidieuse ils laisseront se répandre, avec la science allemande, l'histoire allemande et la vérité allemande, ils seront vaincus moralement avant d'avoir compris le danger et de nouveau ils se trouveront livrés, pieds et poings liés, aux entreprises les plus audacieuses.

Nous, Français, qui sommes loin et dont le désintéressement ne saurait être mis en cause nous avons cependant le droit de rappeler à la Pologne ces vérités premières. Nous avons le droit de parler comme les représentants de la culture occidentale la plus complète. Nous ne méconnaissons certes pas le grand rôle de l'Italie dont l'action en Pologne même fut peut-être dans le passé plus considérable que la nôtre, mais nous pouvons nous enorgueillir également de nos savants et de nos artistes et de nos littérateurs; quels que soient les secrets de l'avenir, et nous n'avons pas de motifs d'avoir moins de confiance en nous que les autres, c'est nous qui, à l'heure actuelle, représentons la force intellectuelle et la tradition la plus homogène et c'est parce que nous avons conscience de ne pouvoir conserver notre place dans le monde qu'en défendant ce patrimoine intellectuel que nous avons le devoir absolu de tout faire pour le préserver.

Beaucoup de Français se demandent dans quelle mesure il y a intérêt à développer nos relations avec la Pologne, c'est une vue simpliste et grossière que de voir en elle seulement une force d'appoint en cas de conflit armé. Évidemment il n'est pas indifférent pour nous de savoir que, le cas échéant, nous aurions comme appui sur les bords de la Vistule la seconde armée du continent, mais c'est un point de vue égoïste — malheureusement trop répandu même parmi les Français résidant parfois en Pologne et qui heurte à juste titre les Polonais. Il ne répond d'ailleurs pas à la réalité des choses.

L'intérêt le plus urgent des deux nations réclame le développement confiant des relations franco-polonaises, parce que leur avenir et sans doute leur indépendance le réclament également pour chacune d'elles. Si les Polonais ne restent pas les plus latinisés des peuples slaves, ils seront avant un siècle les ilotes du germanisme ou les parias de l'immense Russie. Si les Français ne s'efforcent pas de mieux connaître, de mieux comprendre et de mieux aider la Pologne, ils laisseront le champ libre vers l'est au germanisme, et ils seraient bien naïfs ou bien orgueilleux s'ils s'imaginaient encore à présent que la vérité a en elle-même assez de force d'évidence pour se passer de toute propagande et de tout appui. Plus qu'un

barrage à la poussée guerrière du germanisme, la Pologne peut être une associée dans la défense des points de vue de la civilisation véritable. Les Allemands qui se plaisent parfois à dénoncer l'impérialisme français et qui, lorsqu'ils renoncent à parler de nos visées militaires, entretiennent volontiers le monde de notre prétention à détenir le monopole de la vraie civilisation, feraient bien de se souvenir en ce cas de la parabole de la paille et de la poutre. Qui donc vise en ce moment à imposer au monde des vérités officielles? Qui donc se présente comme le dépositaire du grand secret des divinités de la montagne et de la forêt teutoniques? Puissent nos amis polonais se bien pénétrer de cette idée que nous ne recherchons vis-à-vis d'eux aucune hégémonie injurieuse, mais que nous croyons au contraire que, sans leur collaboration, il nous sera plus difficile de défendre notre idéal.

★ ★ ★

JOURNAL INÉDIT[1]

(EXTRAITS)

1er août 1816. — ... On me racontait hier un mot assez plaisant du duc de Wellington. Mme de D... qui a de l'esprit et encore plus de prétention, qui croit tout savoir et se permet de parler et de trancher sur tout, avait entrepris une grande conversation politique avec le duc, et, dissertant sur les causes et les effets de ses opérations militaires en Espagne, elle finit par lui demander ce qui avait causé les lenteurs qui retardèrent le passage de l'Adour. Le duc prenant alors un air bien naïf, lui répondit : Madame, c'est qu'il y avait de l'eau dans cette rivière (les inondations en avaient en effet rendu pendant longtemps le passage impraticable); cette réponse rappelle celle qu'un général d'armée fait à un petit monsieur bien capable qui lui demandait par quel hasard il avait livré une bataille qu'il avait perdue : c'est, lui dit-il, que je croyais la gagner.

1er août 1816. — ... Je ris encore de pitié pour moi-même en songeant que j'espérais quelque bon effet d'une lettre anonyme que j'adressai à M. de Chateaubriand qui comme cela devait être est restée sans réponse et sans résultat[2], la voici :

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er septembre.

2. C'est la seule fois de ma vie que je me suis permis cette manière d'écrire qui ne me paraît excusable que lorsqu'elle est fondée sur un bon motif. J'ai reçu plusieurs lettres anonymes fort injurieuses pour mon frère, et le mépris qu'elles m'ont inspiré m'a empêchée de les lui communiquer (il est d'ailleurs accablé de pareils écrits). (Note de l'auteur.)

Mars 1816.

Laissez-moi vous exprimer à quel point je plains votre sort. Entraîné par l'humeur d'un désir non satisfait dans une ligne que votre honneur ne blâmerait pas si votre esprit ne la désavouait, vous marchez sombre et incertain dans un sentier que d'autres vous ont frayé. Après avoir pensé et répété mille fois, que l'atmosphère qui entoure les maîtres que nous servons est si épaisse qu'un rayon de lumière ne peut y pénétrer[1], *vous vous êtes enfoncé dans cette atmosphère sans parvenir à l'éclairer ni à en recevoir de l'éclat. En suivant à Paris et à Gand une ligne de modération qui aurait pu cesser de mériter ce nom tant elle étendait ses limites, vous étiez bien souvent censuré par ceux que vous courtisez ou qui vous courtisent aujourd'hui[2]. Fidèle à cette marche pendant le ministère de M. de Talleyrand, vous l'abandonnez lorsqu'un homme honnête et loyal en est devenu le chef. Et quel est le moment où vous vous montrez inconstant à vos propres idées? C'est celui où le rêve qu'avaient créé pour vous les ennemis de votre repos n'a pas été réalisé. Appelé par vos talents, par vos goûts, et par votre caractère à la vie simple et retirée, vous avez cessé d'être heureux le jour où de dangereux amis ont introduit dans votre âme une ambition étrangère au genre de gloire auquel vous pouviez si justement et si honorablement prétendre. Avant d'avoir cédé à leur influence vous répétiez souvent que vingt-cinq mille livres de rentes et le titre de pair servaient de limites à vos désirs. Vous avez obtenu davantage et vous êtes aujourd'hui mécontent. Vous abandonnez ceux qui toujours se sont montrés vos amis pour adopter des opinions très éloignées de celles que vous aviez professées depuis le retour du roy. Il est indigne de vous, indigne du noble caractère dont vous avez donné des preuves d'avoir fait cadrer ce changement avec l'époque du renversement des espérances[3] qui vous auraient rendu le plus malheureux des hommes si elles eussent été réalisées[4]. L'indépen-*

1. Expression dont s'est souvent servi M. de Chateaubriand. (Note de l'auteur.)

2. Les exagérés de Gand m'ont dit en revenant qu'il fallait commencer par exiler M. de Chateaubriand si l'on voulait que le roy régnât. (Note de l'auteur.)

3. La perte du Ministère que son imagination avait créé pour lui. (Note de l'auteur.)

4. En effet rien n'est plus opposé au caractère de M. de Chateaubriand que les fonctions d'un ministre et l'on a détruit son bonheur en le rendant ambitieux. (Note de l'auteur.)

dance de vos idées, de votre âme, de vos opinions, a cédé au mécontentement personnel; depuis ce moment le repos a disparu pour vous. Placé par ma position d'une classe trop obscure pour être remarqué j'observe et réfléchis dans l'ombre sur la vicissitude des caractères encore plus que sur celle des événements; trop âgé pour être enthousiaste, mais assez vif encore pour sentir chaudement, je m'étais plu à attacher des idées de préférence, je dirai même d'exaltation, sur un petit nombre d'individus que j'étudiais en silence et qui reposaient mon âme des amertumes que tant d'autres me faisaient éprouver. J'ai découvert avec chagrin que si aucun âge ne peut se croire exempt d'illusions, aucun être créé n'est appelé à les réaliser. Au milieu de ceux qui vous flattent et qui se servent de votre nom pour cacher leur active nullité, une voix secrète que rien ne saurait écarter vous reproche un changement de conduite que votre conscience ne saurait approuver. Je n'ai pas besoin d'établir ici en quoi diffèrent les principes qui divisent les esprits et qui seraient plutôt des nuances que des oppositions si l'aigreur et les froissements d'amour-propre en étaient écartés. Mon projet n'est pas d'écrire une lettre de politique, mais de vous témoigner les regrets que m'inspirent le renversement de mes espérances à votre égard. Je ne veux pas les croire détruites sans retour. Celui qui pendant beaucoup d'années a montré tant de courage et tant de caractère ne fera pas naître en moi le soupçon que l'amour de la célébrité était le principal motif de ses actions. Enivré par un encens dans lequel on avait mêlé du poison, il a pu pendant quelque temps laisser pénétrer l'amertume dans son âme. — Mais le temps, la réflexion, l'habitude de bien penser, de bien agir reprendront leurs droits. — En se retrouvant lui-même il reviendra à des occupations et à des travaux qui lui ont procuré trop de gloire et trop de jouissance pour qu'il n'y ait pas d'ingratitude à les abandonner, et le jour où il se consacrera à eux de nouveau il se dira, j'en suis certain, qu'il eût été bien plus heureux s'il ne les eût pas négligés. — Excusez mon bavardage, l'amitié est prolixe, et sans vous connaître j'éprouve pour vous l'affection qui attache à un rêve auquel nous devons du bonheur. — Si vous agréez mes avis, indiquez-le-moi dans le Journal des Débats. *Vous avez bien assez d'esprit pour inventer une phrase dont tous ses abonnés ne découvriront pas le sens, et je tâcherai d'en avoir assez pour la comprendre.*

4 septembre 1816. — ... Comme Sully, mon frère voudrait observer une égale balance entre tous les genres d'exagération, et sans jamais favoriser un parti marcher pour ainsi dire entre chacun d'eux, se montrant toujours contraire à celui qui paraîtrait vouloir dominer. Ce système qui est fondé sur la raison, le prive de clientèle et l'isole peut-être un peu trop au milieu de la France, mais il le met aussi à l'abri des haines et lui donne la possibilité de rapprocher du roy tous les gens de mérite sans se montrer jamais inconséquent à la marche qu'il a adoptée. Je regrette seulement de ne pas voir autour de lui quelques personnes éclairées qui, sans aucun projet d'influence, discutent avec lui sur toutes les opérations importantes du gouvernement et qui, dévouées à sa personne puissent lui offrir un appui et des consolations, quand l'amertume de son âme le livre à la tristesse et au découragement...

10 septembre 1816. — ... Les preuves les moins équivoques avaient convaincu le gouvernement que loin d'avoir la majorité de la Chambre si elle revenait intacte, il serait bientôt dénoncé par elle et verrait se reproduire avec plus de force que jamais ce système d'opposition si malheureusement placé parmi les royalistes. Les députés commençaient à se réunir, parlaient ouvertement de leurs projets hostiles envers le ministère et plusieurs pensaient à mettre M. de Talleyrand à la tête du gouvernement. On m'a assuré que M. de Villèle mandait alors : « Je m'arrangerais encore de MM. Decazes et de Talleyrand, mais jamais de M. de Richelieu et de Lainé. Ils sont trop cassants, et tiennent trop à leurs idées. » La question ayant donc été discutée dans le conseil des Ministres il fut décidé que M. Decazes sonderait les dispositions du roy et lui écrirait une lettre dont la rédaction fut approuvée par ses collègues dans laquelle il lui ferait sentir la nécessité de dissoudre la Chambre; le désir de rentrer dans la charte faisait encore apprécier le parti et, en diminuant le nombre des députés, en mettant leur nomination à quarante ans, on se soumettait aux lois imposées par la charte dont on s'était depuis quelque temps écarté. Le roi demanda du temps pour réfléchir, mon frère parla le mercredi au Conseil avec force et modération; le chancelier fut le seul ministre qui s'opposât à la dissolution,

le roy ne voulut pas encore se prononcer et exigea seulement un secret absolu.

Pendant l'intervalle il s'éleva une discussion dans l'intérieur du Ministère. M. Decazes et M. Lainé (je ne répondrais pas du second et je crois même m'être trompée à son égard) pensaient que la mesure serait insuffisante (dans le cas même où elle serait adoptée par le roy) si les collèges electoraux n'éprouvaient pas de changement. Mon frère qui toujours est éloigné des extrêmes craignait que l'on ouvrît une porte aux jacobins si l'on adoptait ce projet, il s'y opposa vivement et ne céda jamais sur ce point. Le roy après y avoir réfléchi longtemps adopta cette mesure malgré le mécontentement de la famille royale et de presque tous ses entours. M. Decazes montra beaucoup de finesse et d'adresse dans la conduite de cette affaire, et mon frère, que l'on croit gouverné par lui et qui est fort éloigné de toute influence, a conservé son caractère et marche entre tous les extrêmes. Bien loin de redouter M. Decazes, je le crois nécessaire au Ministère. Son genre d'esprit et de talent étant absolument opposé à celui de mon frère, il se charge de la portion des affaires qui serait incompatible avec ses dispositions naturelles; l'attrait qu'il inspire au roy ne peut être dangereux tant qu'il conservera l'attitude secondaire dont il ne s'est pas écarté vis-à-vis du chef du Ministère, et, jusqu'à ce moment, il n'a été près du roy que l'organe des décisions arrêtées entre tous. Je ne suis cependant pas sans crainte sur l'effet que peuvent produire sur lui les preuves de mépris, les soupçons de trahison dont on s'efforce de l'entourer; comment être assuré que l'irritation ne s'introduira pas dans une âme que l'on abreuve d'amertume et d'opprobre? Il faut avoir bien bonne opinion de l'homme que l'on croit dangereux pour ne pas craindre de lui témoigner des soupçons. Les préventions qu'on lui suppose contre les royalistes exagérés doivent nécessairement s'accroître encore par de semblables moyens. La disposition du caractère de M. Decazes l'aurait rendu ultra si les grands seigneurs dont il appréciait à l'excès les politesses avaient consenti à les lu adresser; ils l'ont au lieu de cela poussé parmi les libéraux à coup d'injures et d'injustices.

Le secret des négociations du ministère fut parfaitement

bien gardé, et, au moment où les ultras étaient plus assurés de la force et de l'influence de leur majorité, l'ordonnance qui dissout la Chambre fut proclamée ainsi que la liste des présidents des collèges. La stupeur fut d'abord générale, mais bientôt la colère succéda à l'étonnement et l'on ne peut se former une idée de la manière indécente dont furent traités, non seulement le ministre, mais le roy lui-même qui en effet après y avoir réfléchi quinze jours s'était déterminé pour cette mesure. On a souvent demandé depuis si cette mesure était nécessaire; j'ignore si avec des ministres et des Chambres moins neufs dans la tactique du gouvernement représentatif on n'eût pas pu se conduire réciproquement avec plus d'adresse; mais, au point où les choses en étaient arrivées, je crois que la mesure était devenue indispensable. Le seul tort que l'on eut depuis a été de ne pas assez s'occuper de mettre des entraves au triomphe que les libéraux croyaient avoir remportés alors. Mais il est toujours facile de juger après l'événement.

Voilà la copie d'une lettre que j'écrivis à ce sujet à un de mes amis :

La bombe a éclaté, mon cher A., et le coup de théâtre a été complet. Toutes les craintes qui troublaient les esprits pendant votre séjour ici s'étaient dissipées, il était disait-on certain que la Chambre reviendrait telle qu'elle était partie... Mon frère vint chez moi hier matin et resta dans la ligne de discrétion qu'il s'était prescrite. Peu de moments après son départ, arrive D. essoufflé, effrayé, en me disant : « Eh bien, la Chambre est dissoute, quel événement! mon Dieu! quel en sera le résultat? — Mais, lui dis-je, croyez-vous que le Ministre eût pu rester avec l'ancienne Chambre? — Non, assurément, reprit-il, tout était préparé pour dénoncer et charger les ministres! — Auriez-vous trouvé cette mesure utile? — Oh ce malheur eût été encore plus grand que l'autre. — Vous approuvez donc le parti adopté par le roy? — Oh mon Dieu! je ne dis pas cela, c'est un très grand malheur. — Mais je ne vous trouve pas conséquent. » Et, en effet, il n'était qu'effrayé, mais l'était à tel point qu'il finit par me communiquer son effroi, moins sur le résultat de la mesure en général que sur l'effet qu'elle produirait dans la société, ce qui, comme vous le savez, a une funeste influence sur mes nerfs. Je me représentais A. me faisant la

grimace, C. me pinçant jusqu'au sang, madame de C. me soufflétant, et moi tombant sous les coups de chacun. Quel fut donc mon étonnement quand je vis le soir ma chambre se remplir de tout ce que Paris renferme aujourd'hui. On venait, je pense bien, regarder nos figures. Plusieurs ne savaient rien encore. Ca. autre ultra de bonne humeur qui n'a jamais été hostile, riant comme un fou, va apprendre tout bas la nouvelle à ceux qui l'ignoraient et qui à cause de nous contraignirent un peu leur surprise et leur affliction. Ce ménagement malheureusement n'a pas duré. Enfin arrive madame de C. étayée de madame de... La première si vive et si emportée d'ordinaire avait le maintien le plus posé, le plus modeste, son teint n'était pas rouge, sa voix était flûtée, son attitude tenait de la victime, on parla de choses insignifiantes, tout se passa avec la plus grande modération. J'avais toutes les peines du monde à empêcher C. de mettre la conversation sur le sujet qui lui paraissait si bouffon et pour lequel il lui eût paru gai de nous mettre aux prises avec toute la Chambre. Après une visite convenable, madame de C. me dit avec un accent étouffé adieu jusqu'à l'hiver, et nous restâmes ensuite avec P., M. de Saint-Ch., etc., à rabâcher sur tout ce qui s'était fait, se faisait, se ferait et à nous féliciter d'en être quittes à si bon marché.

Pozzo se ressent de l'irritation qu'excite l'ordonnance du 5 septembre on l'accuse d'y avoir coopéré et en effet il n'a pas été dépourvu d'influence en cette occasion.

25 septembre 1816. — Au milieu des agitations de salons que l'ordonnance du 5 septembre a produite, au milieu des prédictions les plus sinistres que les courtisans se plaisent à répéter, un événement qui m'a fort affectée est venu donner de la vraisemblance à ces prédictions. M. de Chateaubriand annonçait depuis longtemps un ouvrage politique[1] qui, disait-il, renfermait de fortes révélations et devant lequel celui de Fiévée[2] serait écrit avec du miel. Le roy ayant eu connaissance d'une portion de cet ouvrage lui fit demander par le chancelier de ne pas le publier. Je sais que le roy avait assuré que si l'ouvrage paraissait il rayerait l'auteur de la liste des ministres

1. *La Monarchie selon la Charte.*
2. *Histoire de la Session de 1815,* pamphlet ultra-royaliste de près de 500 pages.

d'État et lui ôterait les vingt-cinq mille francs attachés à cette place. Oubliant alors les procédés de M. de Chateaubriand pour ne me rappeler que les relations que j'avais eues avec lui, je me décidai à commettre une indiscrétion pour essayer de lui éviter un malheur, je fis venir chez moi une de ses amies intimes et lui fis part de la résolution du roy. Tout fut inutile et l'ouvrage parut[1]. Une loi[2] exige (sous peine de saisie) qu'un exemplaire de tout livre quelconque soit déposé la veille de sa publication à la librairie, à la police et chez le chancelier. Cette formalité n'ayant pas été remplie, la police se transporta chez le libraire et posa les scellés sur l'ouvrage dont un assez grand nombre d'exemplaires avaient déjà été enlevés. M. de Chateaubriand, instruit de cette démarche, se transporta chez le libraire, fit un esclandre, assembla tous les garçons aux cris de *Vive le roy quand même*, déchira les scellés, emporta des exemplaires qu'il fit porter chez lui et déclara que la force armée pourrait seule l'empêcher de continuer; les gendarmes furent obligés d'accourir pour mettre fin à ce scandale. L'amende à laquelle le libraire est soumis lorsqu'il n'a pas rempli les formalités exigées par la loi ayant été payée, l'ouvrage fut livré au public et l'ordonnance du roy qui rayait M. de Chateaubriand de la liste des ministres d'État parut en même temps. Mon frère obtint avec peine que sa pension de pair lui serait conservée. Plus de trois mille exemplaires de l'ouvrage furent enlevés dans la matinée et, peu d'heures après, le procureur du roy en arrêta encore la publication comme libelle, ce qui commence nécessairement un procès. J'avoue que cette dernière mesure (dont le résultat est au moins incertain) me paraît tout à fait maladroite en ce qu'elle donnait à la conduite du gouvernement le cachet de la persécution et à M. de Chateaubriand l'intérêt de la victime. Elle ne nuisait pas d'ailleurs à l'effet de l'ouvrage qui était déjà répandu dans toute la France. Mon frère qui avait été passer quelques jours chez sa femme partagea mon opinion à cet égard...

12 octobre 1816. — On m'a apporté il y a quelques jours un passage d'une lettre que Pozzo écrivait en Angleterre il

1. Le 17 septembre.
2. La loi du 21 octobre 1814.

y a deux ans à un de ses amis et que lui-même avait oublié; il est relatif à madame de Staël et m'a paru remarquable.

Je m'attendais que madame de Staël exciterait une grande curiosité à Londres; elle n'appartient ni au sexe qu'on aime, ni à celui que l'on estime; elle parle et écrit comme un homme et a agi toute sa vie comme une femme, ce qui est une preuve d'égoïsme bien entendu. Comme elle est extrême en tout, ceux qui se plaisent avec elle doivent en être enchantés; d'autres au contraire la prendront en horreur, crainte d'en retrouver une pareille à la maison. Les qualités, les défauts, les faiblesses, l'esprit et les talents de madame de Staël subdivisés et distribués par doses auraient formé une population de femmes aimables, tout cela réuni dans une seule a produit en quelque manière un monstre, si on la considère tout entière. *Elle confond l'imagination la plus forte et en impose aux plus aguerris; mais en la surprenant dans les moments où elle ne paraît que du côté où elle brille, elle est vraiment charmante. L'avez-vous vue, vous a-t-elle parlé de moi? Elle m'a toujours traité avec amitié; ne m'accusez pas de la trahir lorsque je vous en parle avec tant d'impartialité. C'est qu'on la juge plus qu'on ne l'aime, malgré qu'elle ait désiré le contraire toute sa vie.*

8 novembre 1816. — Les Chambres sont assemblées depuis quelques jours et M. de Chateaubriand après avoir affligé et offensé le roy par ses différents écrits a obtenu plus de 50 voix à la Chambre des pairs, ce qui (si le nombre eût été suffisant) l'aurait mis dans des rapports fréquents et obligés avec Sa Majesté. Ces 50 voix étaient toutes composées des personnes qui occupent les premières places de la cour et auprès desquelles le roy s'était expliqué sur ce point de la manière la plus positive. En recevant les secrétaires nommés, il exprima sa satisfaction sur les choix qui avaient été faits et ajouta qu'il avait été sensiblement affecté de voir que 50 pairs eussent donné leurs voix à un homme qui avait suscité sa juste indignation. Malgré toute l'opposition de la cour, la majorité des Chambres paraît déclarée pour le gouvernement, mais mon frère n'en éprouve pas moins de tristesse de voir en hostilité positive ceux que leur naissance, leurs habitudes et leurs sentiments devraient réunir autour de lui...

8 novembre 1816. — ... MM. de Pol[ignac], de La B[ourdonnais], de Vio[mesnil][1], et l'archevêque de Reims qui n'avaient pas siégé l'année dernière à la Chambre des pairs parce qu'ils avaient refusé de prêter le serment à la charte à cause de l'article qui salarie le culte protestant se sont *ravisés* cette année et ont accepté les conditions qui leur étaient prescrites. On ne comprend pas bien en quoi une année peut apporter du changement dans une affaire de conscience à laquelle on avait dû beaucoup réfléchir avant de se mettre en opposition avec le roi, les princes, les pairs et les députés, mais la perte des avantages attachés à la pairie et l'oubli qui aurait bientôt été le partage de cette démarche peut servir à expliquer un changement qu'une conscience plus éclairée a pu aussi provoquer...

8 novembre 1816. — ... Madame de Staël me sachant sœur de ministre et supposant que cette qualité devait me procurer une sorte de célébrité, m'avait fait dire plusieurs fois qu'elle désirait venir chez moi ce qui m'effarouchait infiniment; elle saisit l'occasion du mariage de sa fille pour me la présenter il y a deux jours. Madame de Staël dont la supériorité réunit tous les contrastes attachait beaucoup de prix (malgré ses idées libérales et romanesques) à ce que sa fille fût duchesse, il est vrai qu'elle a trouvé dans le duc de Broglie un grand seigneur républicain ce qui dans ce siècle n'était pas facile à rencontrer. Trop de gens ont connu et peint madame de Staël pour que je fasse ici son portrait. L'embarras que me causait sa visite et qui était peut-être communicatif la rendit assez froide; les ducs de Rohan et de Duras étaient chez moi lorsqu'elle y arriva. Elle persifla un peu le dernier qui eut le bon goût de ne pas lui répondre longuement, parla d'un projet de voyage en Grèce et en Palestine et ajouta qu'elle voudrait que l'Angleterre lui fournît une frégate pour elle seule dont le capitaine fût spirituel, poète et libéral. Elle regrettait fort que l'exaltation des idées religieuses en Espagne l'empêchât d'oser visiter ce pays; je voulus lui persuader qu'après avoir eu l'honneur d'être exilée et persécutée par Bonaparte, celui d'être brûlée par l'Inquisition compléterait sa célébrité, elle

1. Oncle de celui que ma sœur et moi regardons comme un ami véritable. (Note de l'auteur.)

me parut se refuser à y mettre ce dernier sceau. Madame de Broglie ne parla pas; quoique nouvellement mariée, elle était vêtue d'une robe de toile très commune et avait un chapeau de paille très avancé qui malheureusement cachait en grande partie un très joli visage. Madame de Staël m'a annoncé en partant qu'elle reviendrait bientôt chez moi, et a professé une grande admiration pour mon frère. Je doute qu'une fois sa curiosité satisfaite elle trouve ma société digne d'elle. Au surplus nous verrons. Elle reprochait l'autre jour à un de ses amis d'être ultra, il répondait en assurant qu'il était pour la charte et dans la charte. Oui, lui dit-elle, vous êtes dans la charte comme les Grecs dans le cheval de bois pour incendier la ville...

24 novembre 1816.— Une séance très orageuse dans laquelle on a dénoncé M. Decazes comme ayant abusé de son pouvoir en faisant arrêter un nommé Robert a donné le spectacle d'une émeute populaire; chacun s'échauffait, s'animait et était au moment de se battre. On parvint avec peine à ajourner la séance au lendemain. Mon frère y assista — tout rentra dans l'ordre et se termina à l'avantage des ministres qui la veille avaient été au moment de perdre la majorité. M. Benoit qui, après avoir été averti par mon frère, continua à parler contre le ministère a perdu sa place de conseiller d'État et a été remplacé par M. Camille Jordan...

20 janvier 1817. — Nous eûmes, il y a quelques jours, une soirée assez brillante où ma sœur invita plusieurs personnes dont j'avais souvent entendu parler, mais que je ne connaissais pas. Le duc de Wellington fut du nombre; son cocher s'étant trompé de porte l'avait mené chez madame de Martignon qui donnait un bal; l'étonnement fut égal et réciproque et le duc vint ensuite nous raconter sa méprise qui de part et d'autre n'avait produit que de la gaîté. J'ai trouvé que son extérieur ne nuisait pas à sa réputation, il paraît moins jeune que je ne le croyais et joint à la forme des traits qui caractérisent la physionomie anglaise, une expression noble, gracieuse et des formes extrêmement simples. Beaucoup de personnes trouvent que sa figure n'est pas *spirituelle*. Mais la signification que l'on

donne ordinairement au mot *esprit* a si peu de rapport avec une réputation comme celle du duc de Wellington que la première personne qui a exprimé ce jugement devant moi m'a paru tomber de la lune. Quel effet aurait produit dans un salon celui qui aurait découvert sous Louis XIV que M. de Turenne n'avait pas l'*air spirituel*!...

Le duc de Wellington me parla de mon frère avec de grands égards et me dit qu'il devait se trouver heureux du progrès que la France avait fait sous son administration. On assure qu'après s'être longtemps refusé à éloigner une partie des troupes qui occupent nos frontières il commence à faire espérer ce soulagement à notre patrie. S'il a lieu, ainsi que l'emprunt dont on s'occupe, ils seront dus uniquement à une confiance que je voudrais voir partager à ceux qui se montrent si injustes envers le gouvernement. — M. Decazes vint un instant. Je désirais fort le connaître, quelqu'un lui proposa de me le présenter, mais il prétendit qu'il fallait traverser des groupes d'ultras si nombreux pour arriver jusqu'à moi qu'il ne s'en sentait pas le courage. Madame de Staël, sa fille et son fils étaient aussi à cette soirée; madame de Staël m'avait fait dire souvent, depuis sa première visite, que ce qui l'empêchait de revenir chez moi était la crainte d'y rencontrer M. de F[oudras](?) (auquel elle reproche avec amertume un article de journal dans lequel il critique chaudement les ouvrages et l'administration de son père), et qu'elle ne pouvait, disait-elle, envisager de sang-froid. Elle devrait pourtant être accoutumée et blasée sur ce genre de ton. Nous étions bien décidées à ne pas lui sacrifier une personne avec laquelle nous étions liées depuis quinze ans, et ma sœur les pria l'un et l'autre, pensant que le grand nombre d'invités donnerait à madame de Staël tous les moyens de l'éviter si en effet elle en avait le désir, mais il en fut tout autrement. Je m'étais établie dans ma chambre pour être moins incommodée par la foule et j'y causais avec trois ou quatre personnes toutes les portes étant ouvertes, lorsque je vis de très loin arriver madame de Staël qui se dirigeait sur moi fixant attentivement et sans interruption un objet placé derrière mon canapé, elle approcha ainsi sans avoir détourné les yeux et sans avoir eu l'air de penser à moi; étonnée enfin de son attitude, je me retourne pour découvrir quelle était la

personne qui fixait ainsi ses regards et je reconnais M. de F. qui fort calme, les bras croisés, attendait la scène que ce début lui préparait et qui n'était plus séparé de madame de Staël que par mon seul canapé. Mon cœur battit alors avec violence, fort effrayée de ma position et du rôle que j'allais jouer dans cette circonstance, mais après être demeurée cinq ou six minutes dans une attitude silencieuse qui semblait présager un orage, combattue probablement par le désir de produire un grand effet et par la crainte de n'en pas produire assez, ne trouvant peut-être pas en ce moment son esprit à la hauteur du rôle qu'elle aurait voulu jouer, elle tomba pour ainsi dire sur une chaise placée à côté de moi sans avoir proféré un seul mot et comme découragée par les obstacles que sa position, les circonstances et peut-être aussi les convenances opposaient à sa vengeance. J'en fus donc quitte pour la peur mais elle fut grande en vérité. Ces obstacles, j'en suis certaine, ne l'eussent pas arrêtée, il y a dix ans, mais l'affaiblissement de sa santé, le peu d'effet qu'elle produit à Paris depuis son retour, diminuent sa confiance et la soumettent bien malgré elle à ce joug des usages qu'elle mettait autrefois de la gloire et du bonheur à braver...

28 janvier 1816. —... Après dix mois de peines, de soins, de dégoût et de négociations, mon frère a enfin obtenu des puissances étrangères la diminution de l'armée d'occupation; nous avons espéré qu'en cette occasion (étrangère à l'esprit de parti) chacun lui témoignerait une reconnaissance que la seule qualité de Français suffisait pour inspirer, mais, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, j'ai encore été prise au dépourvu et pas un individu de la cour et de la ville tenant au parti des ultra-royalistes n'a adressé à mon frère et à nous un seul mot de félicitation. Rien n'est plus pénible à voir de près que cette amertume et cette injustice produites par l'esprit de parti.

28 janvier 1817. — Pozzo fit, il y a quelque temps, une terrible chute. Ses chevaux s'emportèrent en sortant de chez moi et par une imprudence presque toujours funeste à ceux qui s'en rendent coupables, il sauta hors de sa voiture, tomba sur la tête, fut saigné trois fois, a été pendant plus d'un mois sans

reprendre ses habitudes et se ressentira probablement pendant longtemps de cet accident. Beaucoup de gens se seraient peut-être consolés facilement de sa perte, quoiqu'il me soit difficile d'expliquer sur quoi est fondée la haine qu'il inspire; mais enfin elle existe parmi un petit nombre d'individus qui, oubliant son dévouement, sont plus disposés à céder à leurs impressions qu'à chercher à s'en rendre compte.

28 janvier 1817. — La pièce de *Germanicus*, dont Arnault[1] est l'auteur, a été l'occasion de tapage au théâtre, de rixes dans la ville et de quelques duels qu'il aurait mieux valu éviter, mais dont les alarmistes (fort nombreux dans ce siècle) se sont plu à exagérer les effets et les suites. Ma sœur, qui ne manque jamais à rien et dont l'esprit embellit les récits, m'a fait un tableau très piquant de la représentation. Après avoir écouté avec calme cette pièce qui n'offrait pas d'allusions fâcheuses, un grand nombre d'individus demandèrent l'auteur; ses antagonistes sifflèrent, des sifflets on en vint aux coups et le tumulte fut assez grand. Hors de la salle on se battait et le calme ne se rétablit que lorsque Talma vint annoncer au public que l'auteur désirait garder l'anonymat. Mesdames de C... et de L. C... furent appelées *carafes d'orgeat* par des gens animés qui étaient auprès d'elles et rien assurément ne peut donner une plus grande idée de l'agitation des esprits. Le lendemain les officiers de la garde et des gardes du corps (que l'on avait consignés le jour de la représentation pour éviter d'accroître le désordre) voulurent se venger en allant au nombre de deux ou trois cents aux Tuileries avec de grands rubans blancs à la boutonnière, arrachant les violettes qu'ils rencontraient sur leur passage; il y eut encore quelques groupes, quelques duels, mais les craintes de guerre civile qui déjà s'étaient emparées

1. L'auteur, Arnault, avait été banni du territoire et exclu de l'Académie Française. Sa famille et ses amis espéraient que le succès de sa tragédie — laquelle avait été lue par Louis XVIII et jugée sans danger — lui rouvrirait les portes de la France. Les ultra-royalistes virent aussitôt dans cette représentation un complot libéral favorisé par le Roi et par Decazes. Il fallait à tout prix empêcher une mesure de clémence : d'où le tapage qui n'éclata qu'à la fin de la représentation, quand Talma s'avança pour proclamer le nom de l'auteur. Le Ministre de la police interdit la pièce. Elle fut jouée à Lille quelques jours plus tard avec succès, mais Talma qui passait pour libéral fut malmené par les officiers de la garnison.

des esprits sont heureusement restées dénuées de tout fondement. Il n'en est pas moins vrai que la police aurait dû empêcher la représentation d'une pièce dont on parlait depuis longtemps et qu'elle devait savoir qu'après tant d'années de révolution il faut éviter tout ce qui produit des secousses et de l'agitation[1]. Mais un ministre peut être coupable de négligence sans mériter d'être accusé de fomenter des conspirations et les sessions occupent tellement chacun d'eux qu'il est difficile que l'administration n'en souffre pas.

28 janvier 1817. — Le duc de Rag[use] dont j'ai déjà parlé me paraît un homme rempli de sentiments honorables. mais dont l'âme est dévorée d'amour-propre et d'activité; ces deux impressions ont été si fort exaltées en lui pendant vingt-cinq ans qu'un effort violent serait nécessaire pour faire rentrer ses idées dans des limites ordinaires. Avec de l'esprit et beaucoup de moyens je le crois animé d'un principe et d'un besoin d'action qui peuvent le diriger parfois vers des entreprises étrangères à sa position et peut-être funestes à sa fortune. Son orgueil est irascible mais facile à adoucir par un témoignage d'approbation et d'estime. Vivement blessé avec raison du soupçon de désertion qui a plané sur lui, il éprouve pour l'armée un sentiment d'attachement fondé sur la réputation qu'il lui doit et un chagrin profond d'en être mal jugé; une grande inimitié l'éloigne du ministre de la Guerre (le duc de Feltre) et je ne serais pas étonnée que l'idée de le remplacer n'accrût encore cette impression. Magnifique et somptueux dans ses manières, il s'occupe à créer près de Châtillon sa patrie, une habitation remarquable dans laquelle il se fera la petite existence de la province, si les divers établissements qu'il y a réunis n'opèrent pas sa ruine; on dit que les femmes ont beaucoup d'empire sur lui, mais son amour doit être irascible et jaloux. Madame de P... a, dit-on, fixé ses sentiments; ses manières sont respectueuses avec les femmes et un peu altières avec les hommes. Nous devons lui savoir gré d'avoir persisté dans le désir de fréquenter notre société, malgré tous les dégoûts et les impolitesses dont il a été souvent abreuvé. C'est le seul per-

1. Decazes passait pour avoir permis la représentation, malgré l'opposition ou les réserves de Richelieu.

sonnage marquant du règne de Bonaparte qui ait attaché du prix à s'introduire dans nos coteries, madame d'Es., de Du., de Ch., et nous, l'avons accueilli et soutenu, il nous en sait gré et est, je crois, susceptible de sentiments honorables et dévoués.

28 janvier 1817. — Une insurrection dans les gardes du corps a occupé le public. La compagnie d'Havré[1] avait commencé à s'insurger, refusant de recevoir des officiers[2] que leurs chefs leur présentaient. Mais elle est bientôt rentrée dans le devoir. La compagnie de Noailles a persisté dans son insurrection qui avait pour prétexte un ordre du jour par lequel il était ordonné aux gardes de se lever devant leurs officiers. Ils ont refusé d'obéir à M. d'Aud. et ont porté la révolte jusqu'à tirer le sabre contre lui. M. d'Aud., voyant l'un d'eux s'approcher le sabre levé, eut la présence d'esprit de remettre le sien dans le fourreau et arrêta par là la fureur de ce forcené[3]. Le duc de Mouchy[4], capitaine des gardes, a proposé à chacun de rétracter le serment qu'ils avaient fait de ne pas obéir à M. d'Aud.; ils l'ont renouvelé et la compagnie a été dissoute. Dans cette affaire comme en toute chose, chacun prend parti pour ou contre. Quant à moi il me semble que l'esprit d'indépendance qui règne dans tous les esprits doit engager ceux qui désirent le repos à se ranger du côté de l'autorité toutes les fois qu'il n'est pas démontré qu'elle a outrepassé son pouvoir.

20 avril 1817. — Les ministres viennent de faire de grandes réformes, l'économie les commandait, mais le sort de ceux qu'elles atteignent est souvent affligeant. Au surplus, ce ne sont ni les plus jeunes ni les plus pauvres qui se plaignent davantage et c'est avec une peine réelle que je vois ceux qui parlent le plus de leur dévouement, crier avec amertume contre la diminution de traitements qui restent encore bien considérables.

1. Pair de France, lieutenant général.
2. Il s'agissait d'un officier accusé d'avoir combattu à Waterloo.
3. Il s'agit de M. d'Audenarde, qui avait été écuyer de Napoléon.
4. Pair de France, lieutenant général, succéda en 1817 au duc de Noailles.

20 avril 1817. — Mon frère arriva avant-hier chez moi tout à fait triste et mécontent. (J'avais oublié de dire que par un sentiment de générosité peut-être exagéré il avait obtenu du roi, il y a un mois environ, de lever l'exil de M. de Talleyrand que l'on regarde comme un homme dangereux.) Il me dit en entrant : Je viens vous donner une marque de confiance et vous prouver en même temps combien de désagréments sont attachés à la place que j'occupe. Voilà ce qui vient de se passer : M. de Talleyrand alla hier chez le roy lui proposer de signer un papier qu'il comprit être un majorat établi sur la terre de Valençay en faveur de son frère M. de Périgord. Le roy, préoccupé peut-être d'une autre idée et n'attachant pas d'importance à ce qui lui était demandé, signa d'autant plus vite qu'il était bien aise de se débarrasser de M. de Talleyrand qu'il n'aime pas; celui-ci fier de son triomphe alla chez M. Pasquier qu'il n'avait pas vu depuis la scène qu'il lui avait faite chez l'ambassadeur d'Angleterre et le pria d'apposer les sceaux sur le papier signé du roy qu'il lui présentait. M. Pasquier, fort étonné de cette visite, ouvrit le papier et vit qu'il contenait l'érection de la terre de Valençay en duché en faveur de M. de Périgord pour récompenser M. de Talleyrand des services rendus par lui au roy d'Espagne. Cette faveur est la principale et la plus importante que roy pût accorder. M. Pasquier en sentit l'inconvenance et dit qu'il ne pouvait rien faire sans prendre directement les ordres du roy. M. de Talleyrand sortit fort mécontent et M. Pasquier écrivit sur-le-champ à mon frère qui aussitôt alla trouver le roy : il reconnut sa faute et comprit qu'outre l'inconvénient d'accorder une telle faveur à un homme que l'on avait cru nécessaire d'exiler de la cour, il était tout à fait déplacé d'en faire un titre de récompense pour une conduite qui pouvait paraître au moins douteuse au roy d'Espagne. Il fut donc convenu que l'on consulterait ce dernier avant d'expédier la lettre, et que par cette démarche on gagnerait du temps. MM. de Talleyrand et de Périgord ne manquèrent pas de publier cette faveur comme complète, c'est la première fois que le roy fait une action d'un peu d'importance sans consulter mon frère et cela est d'autant plus extraordinaire que bien certainement l'attrait ne l'y avait pas porté.

24 avril 1817. — Je fis hier fermer ma porte pour voir mon frère en particulier. Pozzo seul fut admis et la conversation fut fort animée. Pozzo l'engagea vivement à montrer plus de vigueur et de force dans ses opérations, et à moins se méfier de ses propres lumières. Il lui représenta les avantages que sa position et sa réputation lui donnent pour renverser les intrigues et les obstacles qui pourraient s'opposer à ses volontés, et en même temps le besoin que la France éprouve de se sentir gouvernée. Il lui montra tous les rapports qui rendent sa situation éminemment favorable au succès de ses opérations, son nom auquel le souvenir de la puissance est attaché, sa naissance qui rend ses principes en gouvernement plus méritoires aux yeux de ceux qui craignent le retour des anciens privilèges, la confiance du roy qui n'apportera jamais d'obstacles positifs à ses volontés fortement annoncées, la disposition des autres ministres qui, dès qu'il le voudra, ne se considéreront que comme ses instruments, la réputation de loyauté et d'intégrité attachée à sa personne qui établit entre lui et ses adversaires un cercle qu'ils n'oseraient franchir qu'à l'aide d'intrigues sourdes et non avouées, ses rapports avec tous les cabinets de l'Europe et la considération dont il jouit depuis la Russie jusqu'à l'Espagne etc.; enfin, il n'oublia rien pour remonter un courage qui s'exalte par le danger, mais que les contrariétés et les dégoûts de tous les jours fatiguent et affaiblissent. Mon frère, dans ces occasions, met entièrement de côté l'espèce de raideur qui existe plus dans les formes que dans son caractère et l'on peut dire avec vérité qu'un enfant n'écouterait pas avec plus de simplicité et de dénuement d'amour-propre les conseils et même les reproches qui lui sont adressés par l'affection. Ils n'influent sur ses déterminations qu'autant que ses réflexions les confirment, mais il n'en repousse aucun...

30 avril 1817. — Au sujet de la position de la France relativement au Concordat[1], on raconte une conversation de l'abbé de Pradt qui doit être vraie, car elle est à la fois spirituelle et inconvenante : « Je ne vois, dit-il, aucune raison pour que les affaires de l'église finissent; car voilà en quoi elles consistent;

1. Il s'agissait de la négociation menée à Rome par M. de Blacas tendant à rétablir le Concordat de François Ier et d'abolir celui de Bonaparte.

le roy dit au pape : « Saint-Père pourquoi avez-vous fait adopter » à la France un concordat sous le règne de Bonaparte et sanc- »tionné par lui? » A cela le pape répond : « Sire, je vous ai cherché » partout et ne vous ai pas trouvé. — Ne savez-vous pas Saint- » Père, dit le roy, qu'en raison de la légitimité lorsque je ne » suis pas en France, j'y suis. — Et avez-vous oublié, Sire, » répond le Saint-Père, qu'en raison de mon infaillibilité lorsque » j'ai tort, j'ai raison. »

30 avril 1817. — M. de Chateaubriand vend ses livres et a fait de sa maison de campagne une loterie à mille francs le billet; j'ignore si elle pourra être remplie[1]; on le dit triste et malheureux et je le conçois facilement; car son ambition ni son amour-propre ne doivent être satisfaits de la marche qu'il a adoptée; les individus qui composent son parti ne le placent pas à leur tête et il prouve que l'on n'est pas le chef d'une secte dont on s'est rendu l'écrivain; il faut, pour obtenir un grand empire sur les hommes, ne pas se laisser entièrement pénétrer et s'environner d'une sorte d'auréole que les écrits tendent à détruire.

15 mai 1817. — J'avoue que malgré l'éloquence et la chaleur de madame de Duras, je ne pus m'empêcher d'être frappée de ce qu'il devait en coûter à un homme pour faire une pareille démarche[2] envers un ministère contre lequel *il avait tiré le canon d'alarme en appelant chacun au secours*, dans lequel il avait cru voir *une conspiration formée* dont il tenait tous les fils, etc. etc. Quand on n'a ni assez de force, ni assez d'indépendance de caractère pour pouvoir vivre avec mille deux cents livres de rentes, il est bien mal fait de se mettre en avant sans calcul ni mesure; l'orgueil qui vous y porte vous persuade que l'importance que vous acquérez par cela même obligera le Gouvernement dont vous vous déclarez l'ennemi à faire des bassesses pour vous conquérir. Si celui-ci au contraire après vous avoir puni vous oublie, que l'élévation de votre âme n'anoblisse

1. A peine une vingtaine de billets ont-ils été distribués, ce qui n'est pas à la louange de ses nombreux amis. (Note de l'auteur.)

2. En vue d'obtenir sa réintégration dans la liste des ministres d'État dont il avait été rayé après la publication de *la Monarchie selon la Charte.*

pas votre disgrâce, et que la modicité de votre fortune ne suffise pas à vos besoins, vous êtes entraîné à des démarches auxquelles l'individu que souvent vous méprisiez la veille aurait rougi de se soumettre; et, d'autant plus obligé à l'énergie que l'on s'était mis plus en évidence, on se range en rétrogradant dans une ligne bien inférieure à celle qu'adoptent les personnes qui ne placent leur ambition ni plus loin ni plus haut que la simple règle prescrite par leurs devoirs. Je redis à mon frère cette conversation qui, malgré mes soins, lui donna une idée peu favorable du caractère de M. de Chateaubriand. Il sentit pourtant la nécessité de dissimuler, tout en en éprouvant de la difficulté, fut choqué qu'il eût choisi des femmes pour intermédiaires et aurait trouvé plus franc de venir le trouver lui-même que d'employer ces voies détournées si éloignées de son caractère; il ajouta au surplus qu'il réfléchirait à la conduite qu'il devait tenir en cette occasion, et que pendant que M. de Chateaubriand allait s'occuper de composer sa lettre il allait lui-même songer de la manière dont il devait la recevoir. Je suis persuadée que madame de Ré[camier] qui est la rivale de madame de D... et qui, sous une apparence de froideur, cache une âme vive et élevée ignore ces démarches. Son dévouement pour M. de Chateaubriand est sans bornes et l'a déterminée à se lier intimement avec madame de Ch. (dont le caractère est aigre et difficile) pour voir son mari à toute heure; ses écrits, ses actions, les qualités qu'il a, celles qu'elle lui prête exaltent son enthousiasme et jalouse de sa gloire plus encore que de son affection elle s'opposerait (j'en suis certaine) à ces concessions si elle en avait le pouvoir; mais il y a bien plus de vraie passion dans l'âme de madame de Récamier que dans celle de madame de Duras. Un entier oubli d'elle-même, un dévouement absolu la mettent toujours dans la dépendance de celui qui les lui inspire. Madame de D... en s'exaltant ne s'oublie jamais, elle jouit encore plus des sacrifices qu'elle obtient que de ceux qu'elle offre, et met bien plus de domination que d'abandon dans ses sentiments. Madame de Récamier risque souvent d'être victime de ceux qu'elle aime; en aimant madame de D... on risque de devenir la sienne. Ces deux dames qui étaient fort liées autrefois ont été brouillées par leur rivalité. M. de Ch.

est resté l'ami des deux, mais en acceptant le dévouement de madame de R... je crois qu'il serait plus habituellement influencé par madame de D..., quand pourtant ses conseils ne se trouvent pas en opposition avec son amour-propre qui est le grand dominateur des actions des pauvres humains.

28 mai 1817. — J'ai oublié de dire que les négociations à M. de Chateaubriand ont été rompues, mon frère trouvant que sa réinstallation ne pouvait avoir lieu qu'à la fin de la session pendant laquelle il aurait occasion de prouver qu'il avait abandonné toute attitude hostile, et M. de Ch. voulant que cette condition fût la récompense de sa réinstallation. — Au surplus ceux qui se disent ses amis sont peu nombreux ou peu disposés à lui donner des preuves de leur affection, car à peine vingt billets de sa loterie ont-il été distribués parmi les étrangers et les Français.

28 juin 1817. — Mon frère arriva ce matin chez moi fort amusé d'une petite leçon que le roy avait faite à sa cour après le déjeuner. Les courtisans sont réunis en plus grand nombre le dimanche que les autres jours et malheureusement opposés aux ministres et à la marche du gouvernement; le roy mit la conversation sur la littérature, sujet qu'il traite avec plaisir et succès et, en parlant des *Mémoires* de Dangeau, il dit avec beaucoup de naturel qu'un passage de cet ouvrage l'avait surtout frappé, c'est lorsqu'en parlant de la Régence, l'auteur dit que les gens de la cour ne doivent jamais solliciter des grâces ou des faveurs des ministres qu'ils mésestiment et qu'ils feraient bien d'éviter de jeter de la défaveur sur l'un d'eux, parce qu'en dénigrant son caractère, ils déjouent le gouvernement qu'ils prétendent servir. Il parla ensuite d'autre chose avec simplicité et sans affectation et dit ensuite à mon frère qu'il avait attendu que toute sa cour fût rassemblée pour lui donner cette leçon qui, malheureusement, ne produira pas beaucoup d'effet. Le roy met du caractère à conserver des ministres qui méritent sa confiance et qui donnent à la France une véritable considération aux yeux des étrangers.

9 juillet 1817. — On ne parle depuis deux jours que du tableau de Gérard représentant l'entrée d'Henri IV à Paris qui, dit-on,

fera époque dans l'histoire des arts; il a été acheté, je crois, trente mille francs par le roy qui en a été enchanté et a fait une visite au musée pour le voir. M. de F... me racontait à l'occasion de cette promenade que le roy, après l'avoir traité avec infiniment de bonté lui avait récité environ cinquante vers languedociens qui avaient été faits à la naissance d'Henri IV. Il est difficile d'avoir une mémoire plus étendue et plus ornée que celle du Roy. Les princes trouvent moyen de secourir la misère et d'encourager les artistes par leur libéralité.

15 juillet 1817. — Le même jour (14 juillet) madame de Staël a terminé sa brillante carrière après une maladie longue et singulière. (Il paraît que cette maladie était une paralysie interne et externe causée par le grand usage qu'elle faisait de l'opium et qui a fini par la gangrène); elle a vu du monde jusqu'au dernier moment, a reçu M. le duc d'Orléans le jour de sa mort et s'est éteinte sans agonie et sans douleurs; ses enfants sont dans une grande affliction, sa fille surtout a montré une sensibilité bien touchante. Plus de vingt médecins ont été appelés en consultation et M. Jurine, médecin de Genève, est arrivé d'après les instances de M. de Broglie qui avait été le chercher; je l'ai consulté par acquit de conscience et, quoiqu'il m'ait paru homme d'esprit, il n'a pas été plus éclairé que les autres sur la cause de mes souffrances et sur les moyens de les soulager. Il m'a assuré que madame de Staël était mariée depuis cinq ans à M. Rocca (bourgeois de Genève, neveu de M. Butini, fameux médecin) qui est établi chez elle. Il a vingt ans de moins qu'elle et lui plut par sa figure à son retour d'Espagne où il avait servi dans les armées françaises... Ses enfants n'eurent connaissance de cette aventure qu'il y a deux ans et se sont conduits avec une grande délicatesse; je suis convaincue que madame de Staël aurait toujours retardé le moment de s'appeler madame Rocca, car malgré le *libéralisme* de ses idées personne n'attachait plus de prix aux distinctions de tous les genres. On a dit d'elle beaucoup de mal et je crois qu'elle n'a dû une grande partie des torts que le public lui a reprochés qu'à une passion de célébrité qui dépassait toute mesure et qui ne l'a pas abandonnée un instant jusqu'à son dernier soupir; elle ne songeait pendant sa maladie qu'à

attirer chez elle les ministres et les gens marquants de tous genres; le duc de Wellington la voyait tous les jours et elle joignait à cette soif de succès qui a dominé sa vie, des faiblesses de femme dont une personne médiocre eût rougi; la peur de tout, le chagrin de n'être pas jolie, etc. agitaient bien souvent son âme. Je suis toujours étonnée qu'une personne qui a la conscience de sa supériorité, et qui la voit généralement reconnue, soit si occupée de l'effet qu'elle produit. C'est ordinairement lorsqu'un sentiment d'orgueil ou de modestie vous fait supposer que le monde vous méconnaît que l'on cherche à se faire valoir soi-même. L'amour-propre satisfait est ordinairement calme et tranquille; on ne s'agite que lorsqu'on ne se trouve pas bien dans la place qu'on occupe, et certes, sous le rapport de la célébrité, madame de Staël n'eut rien à désirer. Il est certain pourtant que son effet diminuait sensiblement depuis quelques années; on se réunissait encore chez elle, mais moins peut-être pour l'écouter que pour se rencontrer; l'éclat de son admirable conversation (que je n'ai pas eu le temps d'apprécier) commençait à se ternir par l'altération de sa santé ou par tout autre motif, et son tact était trop fin sur cet objet pour n'en être pas avertie.

15 juillet 1817. — Revenons à madame de Staël : au milieu de ses torts et de ses ridicules elle avait de rares talents et d'admirables qualités, car elle était adorée de tout ce qui l'entourait, son imagination n'avait donc pas absorbé toutes ses facultés puisqu'elle lui avait encore laissé les moyens d'attacher. Je regrette de ne l'avoir pas connue davantage, car la supériorité dans quelque genre que ce soit excite en moi un grand intérêt de curiosité.

MARQUISE DE MONTCALM

(*La fin dans le prochain numéro.*)

QUATRE TABLEAUX DE FAMINE EN CHINE

I

PRINTEMPS STÉRILE

Par une chaude après-midi de fin février, Liu le cultivateur, assis au seuil de l'unique pièce de la maison, sentait dans son corps maigre l'approche du printemps. Comment reconnaissait-il la saison qui éveille la vie au sein de la terre et active la sève des arbres? Il n'aurait pu le dire. Les autres années, c'était chose facile; il n'avait qu'à montrer du doigt les bourgeons gonflés des saules qui entouraient sa demeure. Seulement ces saules n'existaient plus. Durant ce terrible hiver, lorsque les gens mouraient de faim il avait dû les couper et les vendre un à un. Autrefois les trois pêchers et les six abricotiers plantés par son père marquaient aussi la saison avec les pointes roses de leurs boutons. Mais bien qu'arrivés à leur pleine maturité, et fructifiant abondamment chaque été, il avait fallu les sacrifier à leur tour. Les années précédentes Liu dirigeait surtout ses regards vers les champs dans lesquels il mettait du blé, l'hiver, avant que le terrain ne fût occupé par ce bon riz, sa principale récolte, qu'il repiquait ensuite lorsque le printemps s'acheminait vers l'été. Hélas, aujourd'hui ces champs restaient muets; le blé n'y germait pas, car bien après l'époque des semailles, l'inondation les recouvrait encore. A présent le sol était comme de l'argile, craquelé et à peine sec.

Par une journée semblable à celle-ci, s'il avait eu son buffle

et sa charrue, Liu serait sorti pour labourer cette terre fendue. Alors même qu'il ne lui restait pas le moindre grain à y enfouir, il souffrait du désir de la retourner et de lui donner l'aspect d'un champ. Mais il n'avait plus son buffle. Il aurait traité d'idiot celui qui se fût avisé de prédire qu'il dévorerait cet animal, celui qui labourait sa bonne terre et qui, année après année, traînait le rouleau sur la semence, puis battait le grain à la récolte. Cependant il avait fallu en venir là. Liu, sa femme, ses parents et ses quatre enfants, tous ensemble avaient mangé le buffle.

Quel autre parti prendre par ce sombre jour d'hiver, alors que leur réserve de grain se trouvait épuisée et que Liu avait dû vendre les arbres coupés ainsi que le peu échappé à l'inondation? Ils ne possédaient plus que la charpente de leur maison et les vêtements qu'ils portaient — et cela n'avance à rien de dépouiller son dos pour nourrir son ventre! Du reste l'animal était affamé lui aussi. L'eau envahissait les prés et on dut aller très loin à travers champs afin de trouver assez d'herbe à brûler pour cuire sa chair et ses os. Ce jour-là Liu avait vu le visage de ses vieux parents prendre l'aspect rigide de la mort, il avait assisté à l'agonie de sa petite-fille, entendu pleurer ses enfants, et un tel désespoir s'était emparé de lui qu'il en perdit la raison. Il rassembla ses faibles forces et, acculé à ce qu'il s'était juré de ne jamais faire, il prit le couteau de cuisine, sortit et tua son buffle. Malgré sa désolation il gémissait, car il lui semblait qu'il tuait son frère. Il accomplissait là le dernier sacrifice.

Cependant ce n'était pas encore assez. Ils eurent faim de nouveau, et il ne restait rien à immoler. Beaucoup de villageois émigrèrent au sud ou descendirent la rivière pour aller mendier dans les villes. Mais Liu le fermier n'avait jamais mendié. Et comme il pensait qu'ils devaient tous mourir, ce serait du moins une consolation que de s'éteindre sur leurs terres. Son voisin l'avait supplié de les suivre; il proposait même, son propre père étant mort, de porter sur son dos l'un des vieux parents de Liu, pour permettre au fermier de se charger de l'autre. Liu avait refusé, heureusement, car deux jours après sa mère venait à mourir, et si cela s'était passé en route il aurait fallu l'abandonner au bord du chemin de crainte

de retarder tout le monde et d'entraîner de nouveaux décès. Ainsi du moins il avait pu la mettre à l'abri dans leur sol, mais il était si faible qu'il avait pris trois jours pour creuser un trou capable de contenir le corps menu et flétri. Sa femme et lui s'étaient querellés au sujet des pauvres hardes qui le recouvraient. Car sa femme, s'il l'avait laissée faire, aurait, dans sa dureté, enseveli la vieille grand'mère toute nue pour donner ses vêtements aux enfants. Liu l'obligea à lui laisser sa veste de dessous et ses pantalons réduits à l'état de guenilles. Lorsqu'il vit la terre froide entrer en contact avec la chair maternelle... quelle souffrance pour un homme! Mais c'était inévitable. Il en enterra trois autres du mieux qu'il put : son père, sa toute petite-fille et un fils assez délicat.

Voilà ce que la famine de l'hiver leur avait coûté. Elle les aurait tous pris si dans les grandes mares formées par l'inondation ils n'avaient trouvé des crevettes. Ils les mangeaient crues, malgré une dysenterie qui ne guérissait pas. Ces jours derniers, la femme de Liu s'était traînée au dehors et avait arraché quelques pousses de pissenlits qu'ils durent renoncer à cuire, faute de combustible. Mais l'amertume en était bienfaisante après la chair fade des crevettes. Oui le printemps venait.

Liu resta lourdement assis, parcourant des yeux ses terres. Si son buffle pouvait lui être rendu ainsi que la charrue qu'ils avaient dû brûler afin d'alimenter le four, il se mettrait à labourer. Cette pensée lui revenait sans cesse à l'esprit et il se sentait aussi désemparé qu'une feuille ballottée par les flots. Le buffle avait disparu ainsi que tous les outils de bois ou de bambou. Que lui restait-il? Parfois, cet hiver-là, il avait éprouvé de la gratitude de ce que l'inondation épargnait du moins la maison alors qu'elle en entraînait d'autres. Mais il comprit soudain qu'il n'y avait pas lieu d'être reconnaissant parce que sa vie était sauve ainsi que celle de sa femme et de ses deux aînés. Il sentit des larmes monter lentement à ses yeux. Il avait moins pleuré en ensevelissant sa mère, lorsqu'il voyait la terre tomber sur la chair nue, mal protégée par ces haillons qu'il avait eu la consolation de lui laisser. Maintenant il n'entrevoyait de réconfort nulle part. Il se murmura à lui-même :

— Je n'ai pas la moindre semence à enfouir. Voici la terre.

Si j'avais des graines, je la déchirerais de mes ongles et elle porterait des germes. Je connais ma bonne terre. Mais je n'ai rien à lui donner; elle est vide, et la saison a beau s'avancer, nous n'en mourrons pas moins de faim.

Et, désespéré, il contempla le printemps stérile.

II

LES RÉFUGIÉS

Ils parcouraient la nouvelle capitale comme des étrangers qui seraient venus d'un pays lointain, bien que leurs propres terres fussent à quelques centaines de kilomètres seulement de la rue qu'ils longeaient. Cette distance leur paraissait énorme. Leur regard était celui d'êtres brusquement arrachés, par une incompréhensible puissance, à un monde qu'ils avaient connu de tout temps et qui jusqu'ici semblait plein de sécurité. Habitués aux chemins de la campagne et aux champs, ils arpentaient maintenant la belle rue de la nouvelle capitale et piétinaient ses trottoirs neufs cimentés. Cette rue était pourtant pleine de choses inconnues, d'automobiles en particulier, dont ils n'avaient même pas entendu parler, mais ils ne regardaient rien; ils marchaient comme en rêve, sans voir.

Plusieurs centaines d'entre eux défilaient en ce moment, et s'ils ne regardaient rien ni personne, d'autre part nul ne leur prêtait attention car la ville était remplie de réfugiés. Ils se chiffraient par milliers, nourris et vêtus n'importe comment, abrités sous des paillassons, dans de vastes camps en dehors des murs de la ville. A toute heure du jour, hommes et femmes déguenillés, suivis de quelques enfants, se dirigeaient vers ces abris. En les voyant passer, le citadin songeait avec une amertume croissante : « Encore des réfugiés! Cela cessera-t-il jamais? Nous mourrons tous de faim si nous les nourrissons tant soit peu. »

Cette amertume, l'amertume de la peur, amenait les petits boutiquiers à renvoyer avec rudesse les nombreux mendiants qui venaient à chaque instant supplier à leurs portes. Les gens sans pitié payaient à peine les coureurs de pousse-pousse, dix fois plus nombreux qu'il n'aurait fallu, car les réfugiés cher-

chaient à gagner quelque argent par ce moyen-là; affamés, ils acceptaient n'importe quel salaire et faisaient baisser les prix; chacun en pâtissait et les coureurs de profession les maudissaient. Comment eût-on remarqué cette nouvelle horde arrivant par le crépuscule d'une journée d'hiver dans cette cité remplie de réfugiés qui mendiaient, envahissaient les métiers et les services n'exigeant aucune connaissance spéciale, et qu'on trouvait étendus dans les rues, morts, chaque fois qu'il gelait à l'aube?

Il ne s'agissait pas cependant de personnes vulgaires, de débris d'une communauté pauvre que la famine terrasse à la première inondation. N'importe quelle nation eût été fière de ces citoyens-là. Ils appartenaient à une même région; on s'en apercevait à leurs vêtements simples, tous tissés d'un coton bleu foncé, et taillés à l'ancienne mode : les manches longues, les vestes amples et longues également. Les hommes portaient des blouses dont les fronces étaient compliquées, formaient des dessins curieux et très beaux. Les femmes s'enveloppaient la tête avec des bandes de cette même étoffe, comme avec des mouchoirs. Ces gens étaient grands, de charpente vigoureuse, bien que les femmes eussent conservé leurs pieds bandés. Quelques garçons se mêlaient à cette foule, de rares enfants étaient assis dans des paniers enfilés à une perche que le père portait sur ses épaules. On ne voyait aucune fille jeune ni le moindre bébé. Chaque homme, chaque petit garçon, portait une charge, toujours la même : une couverture de cotonnade bleue ouatée, aussi propre et solidement faite que les vêtements. Sur chaque couverture pliée, et séparé d'elle par un morceau de natte, reposait un chaudron de fer, retiré sans doute des fours de terre du village lorsque le moment fut venu de s'enfuir. Aucun panier ne contenait de vivres, aucune trace ne subsistait d'une cuisson récente.

Ce manque de nourriture se lisait sur les visages. A première vue, dans la pénombre, ces gens semblaient bien portants, mais lorsqu'on les observait de plus près, on voyait qu'il s'agissait d'affamés, se dirigeant, accablés, vers un dernier espoir. Ils marchaient en aveugles, trop près de la mort pour remarquer les spectacles curieux d'une cité nouvelle. Rien n'attirait leur curiosité. Ils s'étaient accrochés à leurs terres

jusqu'à ce que la famine les en eût chassés. Ils passaient ainsi, sans voir, muets, comme des étrangers, isolés des vivants, de même que ceux qui se sentent mourir.

Le dernier, dans cette longue procession silencieuse, était un petit vieillard ratatiné. Lui aussi portait la charge habituelle de deux paniers enfilés dans une perche posée sur l'épaule. L'un contenait un couvre-pied plié et un unique chaudron, l'autre, semblait-il, une simple couverture rapiécée, en loques, mais propre. Ce poids, même léger, dépassait les forces du vieillard. Trop âgé pour travailler en temps ordinaire, il devait en avoir perdu l'habitude, ces dernières années. Sa respiration était sifflante et il trébuchait, s'efforçant de ne pas perdre de vue ceux qui marchaient devant lui, de crainte d'être laissé en arrière; sa vieille face ridée toute tendue, en proie à une sorte d'angoisse pantelante.

Soudain, il dut s'arrêter. Il déposa sa charge avec une extrême douceur et s'effondra sur le sol, la tête dans les mains, les yeux fermés, haletant désespérément. Malgré son état d'inanition un peu de sang lui monta aux joues, en taches sombres. Un marchand de nouilles chaudes vêtu de haillons installa son outillage auprès de lui et lança le cri de son métier. La lumière de l'étal tombait sur la silhouette penchée du vieillard. Un passant s'arrêta et marmotta.

— Il ne me restera pas de quoi nourrir les miens même avec de simples nouilles, j'en jurerais, si je donne encore une aumône aujourd'hui. Mais voilà ce pauvre vieux. Il me faut avoir confiance dans la journée prochaine et lui faire cadeau de la pièce d'argent que j'ai gagnée aujourd'hui pour demain. Si mon vieux père vivait, elle eût bien été pour lui.

Il se fouilla et sortit une pièce d'argent de sa ceinture usée; après un instant d'hésitation et de balbutiements il y ajouta une monnaie de cuivre.

— Voici, vieux père, — fit-il avec une sorte d'amer enjouement. — Je veux vous voir manger des nouilles.

Le vieillard leva lentement la tête. A la vue de l'argent, il ne tendit pas la main.

— Monsieur, — dit-il, — je n'ai pas mendié. Nous possédons de bonnes terres, et grâce à elles nous n'avons jamais eu de famine semblable. Mais cette année le fleuve est monté;

dans ce cas-là les hommes ont beau avoir des champs, ils meurent de faim. Monsieur, il ne nous reste pas même la semence. Nous l'avons mangée. Je leur ai dit : « Nous ne pouvons pas manger la semence. » Mais ils étaient jeunes, ils avaient faim, ils l'ont mangée.

— Prenez, — fit l'homme, et il laissa tomber l'argent dans la blouse ouvragée du vieillard, puis poursuivit son chemin avec un soupir.

Le marchand préparait son bol de nouilles et cria :

— Combien en prendrez-vous, mon vieux?

Cette question ranima le vieillard. Il chercha fébrilement ce qu'il avait sur ses genoux, et lorsqu'il vit les deux pièces, l'une en argent et l'autre en cuivre, il répondit :

— Un petit bol me suffira.

— Ne pouvez-vous pas manger davantage? — demanda le marchand étonné.

— Ce n'est pas pour moi.

Le marchand interloqué ouvrit de grands yeux, mais étant un homme simple, il n'ajouta rien, prépara le bol et le tendit :

— Le voici, — fit-il et il regarda pour voir à qui il était destiné.

Le vieillard se leva avec un grand effort, prit le bol entre ses mains tremblantes et se dirigea vers l'un des paniers. Puis, pendant que le marchand l'observait, il écarta la couverture et on aperçut la figure amoindrie d'un petit garçon, couché, les yeux fermés. Il paraissait mort, mais lorsque le vieillard lui releva la tête et approcha de ses lèvres le bord du bol, l'enfant se mit à avaler faiblement la nourriture chaude jusqu'à ce qu'il eût tout pris. Le vieillard lui murmurait sans cesse :

— Là, mon cœur, prends mon petit...

— Votre petits-fils? — demanda le marchand.

— Oui, — répondit le vieillard. — Le fils de mon fils unique, qui a été noyé avec sa femme, quand les digues se sont rompues, pendant qu'ils travaillaient nos terres.

Il recouvrit tendrement le petit, puis assis sur ses talons, il passa sa langue soigneusement autour du bol et enleva toute trace de nourriture; ensuite, comme s'il eût mangé, il rendit le bol au marchand.

— Mais il vous reste la pièce d'argent! — s'écria l'homme en haillons de plus en plus étonné, lorsqu'il vit que le vieillard ne commandait rien d'autre.

Celui-ci secoua la tête

— C'est pour payer la semence, — dit-il. — Dès que j'ai vu l'argent, j'ai compris que j'achèterais de la semence. Ils l'ont mangée, et que sèmerons-nous dans nos terres?

— Si je n'étais pas si pauvre moi-même, — observa le marchand, — je vous aurais peut-être donné un bol. Mais faire un cadeau à quelqu'un qui a de l'argent...

Il secoua la tête, intrigué.

— Je ne vous le demande pas, frère, — répondit le vieillard, — je sais bien que vous ne pouvez pas comprendre. Si vous possédiez des terres, vous sauriez qu'elles doivent être ensemencées, sans quoi il y aura de nouveau famine l'an prochain. Je ne peux pas faire mieux pour mon petit-fils que d'acheter des graines à semer en terre — oui, même si je meurs et que d'autres plantent, la terre doit être ensemencée.

Il reprit sa charge, ses vieilles jambes tremblaient, et fouillant du regard, avec effort, la longue rue droite, il avança d'un pas trébuchant.

III

PÈRES ET MÈRES

Au-dessus de la surface des eaux qui inondent le pays d'un horizon à l'autre, se dresse une bande de terre sèche sur laquelle s'échelonnent de petits tas qui semblent provenir d'un naufrage. Ils se composent de quelques bancs de bois, d'une table rustique, d'un bahut et d'un chaudron de fer posé sur une assise d'argile creuse, noircie de fumée. Mais ces chaudrons restent froids depuis des semaines, car il n'y a plus de combustible pour faire du feu. Les flots ont tout pris.

Chacun de ces tas représente ce qui subsiste d'un foyer et d'une ferme. Le reste est sous les flots où dorment aussi les moissons; tout ce qu'on a planté et qu'on ne récoltera jamais. Quelques êtres humains se groupent autour des biens qu'ils ont pu sauver : un homme, une femme, des enfants, presque

jamais des vieillards. En général la famille ne se compose que des parents et de leurs enfants. Un sourd conflit existe entre le père et la mère, et un horrible silence tombe entre eux. De quoi s'agit-il?

Voici un père, un jeune fermier, qui lance des regards moroses à sa femme. Ils ont dû se marier très tôt, car ils ont beau avoir cinq enfants, l'aîné n'a guère plus de huit ans. On ne donnerait au père que vingt-six ou vingt-sept ans et la mère est encore moins âgée. Le père, très brun, de tempérament vigoureux, a considérablement maigri. Il ressemble à ces cultivateurs qu'on rencontre un peu partout dans les campagnes; un homme qui met son orgueil à avoir des champs bien labourés, des tas de grain jaune et des produits de bonne qualité; il s'en montre fier, car ce sont les fruits de son labeur et il éprouve une satisfaction à se sentir actif et capable. Son visage paraît bon, bien que grave et un peu dur; et cette expression de bonté subsiste malgré l'amertume actuelle. Ses yeux sont honnêtes, mais pleins de désespoir.

La mère ne le regarde qu'en secret, puis détourne aussitôt les yeux. Elle a été une jolie campagnarde aux joues rondes. Ses pieds sont libres et, sans sa maigreur, son corps et buste serait bien fait. A présent ses yeux se sont creusés, ses cheveux noirs ont pris une teinte rousse et le vent les a emmêlés, car elle ne les peigne plus depuis bien des jours. Elle passe sans cesse sa langue sur ses lèvres sèches pour les humecter, mais c'est en vain.

Elle est très occupée. Elle surveille continuellement ses enfants. Deux d'entre eux ne la quittent jamais. L'un est suspendu à son sein, réduit à n'être qu'un pauvre morceau de peau flétrie et vide. Cependant la pâle créature, que la mère presse contre elle, doit y trouver de la consolation car elle gémit moins fort pendant un instant. La femme tient aussi dans ses bras une petite fille de deux ans, toute ratatinée, immobile et silencieuse. Les trois autres enfants ne remuent guère, mais dès que l'un d'eux se traîne à l'écart ou s'approche du bord de l'eau, la mère l'appelle avec des cris et elle n'est contente que lorsqu'elle les a tous à portée de sa main.

La nuit, son inquiétude redouble. Elle s'empêche de dormir, les garde près d'elle. Vingt fois, elle sort de sa torpeur

pour les effleurer rapidement de ses doigts. Sont-ils tous là — tous les cinq? Où est l'autre fille? Oui, la voilà. Le compte y est. Au plus léger mouvement du père elle lui demande d'un ton âpre :

— Que fais-tu — qu'est-ce qui ne va pas?

Parfois l'homme éclate en imprécations. Elle sait pourquoi il l'injurie et ne répond jamais. Elle garde ses enfants près d'elle et les compte inlassablement dans l'obscurité.

Le matin elle s'efforce de paraître affairée, comme si elle avait beaucoup de nourriture à préparer. Elle puise de l'eau de rivière froide et la mélange dans une calebasse à un peu de la farine qui leur reste. Elle essaie de dire d'un ton enjoué :

— Il y a plus de farine, vraiment, que je ne pensais, nous en aurons encore pour bien des jours.

Elle s'arrange de manière à ce que la plus grosse part aille au père, et en proie à une sorte d'effroi, elle impose silence aux lamentations des deux aînés, tout en lançant des coups d'œil à son mari qui les regarde tous d'un air sombre, sans rien dire. Elle se réserve la plus petite portion et l'avale à grand bruit. Chaque fois qu'elle le peut, elle s'abstient sous prétexte qu'elle n'a pas faim ou souffre d'une douleur interne, et dès que l'homme tourne le dos, elle s'empresse de nourrir les deux derniers, en secret.

Mais le père ne s'y laisse pas prendre. Il s'emporte dès qu'il s'en aperçoit et lui crie :

— Je ne veux pas que tu te laisses mourir de faim, même pour sauver la vie de l'un d'eux.

Il ne se montre satisfait que lorsqu'il la voit porter le bol à ses lèvres. Elle absorbe le contenu à petites gorgées, avec affectation, pour donner l'impression qu'il y en a davantage.

Mais ces manœuvres n'empêchent pas l'homme de constater à quel point les provisions sont minces, ni d'entendre les plaintes de ses enfants qui réclament à manger. Ils n'écoutent pas toujours leur mère qui veut les faire taire, et ils éclatent en pleurnicheries. Autrefois ils étaient gras et roses, rien ne leur manquait. Ils ne comprennent pas pourquoi l'inondation a envahi le pays, et il leur semble que leur père devrait trouver le moyen d'y remédier.

Lui va s'asseoir au bord de l'eau et se bouche les oreilles

pendant que ses fils pleurent. C'est alors que le visage de la mère se fige d'épouvante et qu'elle supplie ses fils et leur murmure :

— Ne poussez pas votre père à bout. Taisez-vous, taisez-vous.

Ils la considèrent; en voyant son visage, ils flairent un danger inconnu et la peur les réduit au silence.

C'est ainsi que l'atroce et muette querelle se poursuit entre les parents. Chaque jour la farine diminue dans le panier et l'inondation est stationnaire. Chaque nuit, dans l'obscurité, la mère compte ses enfants.

Mais il est impossible de se priver éternellement de sommeil. Une nuit vient où son corps privé de nourriture s'endort sans qu'elle s'en aperçoive. Ses bras ont beau être étendus sur ses enfants, elle n'entend pas lorsque le père remue et parle à voix basse aux deux petites filles silencieuses. Elles le suivent, confiantes, à une certaine distance. Bientôt il revient seul en trébuchant et se recouche dans le noir. Une ou deux fois il pousse un lourd soupir qui lui échappe comme un gémissement.

A l'aube grise, la mère s'éveille tout à coup. Elle est terrifiée, car même avant d'avoir repris conscience elle sent qu'elle a dormi. Ses mains cherchent ses enfants à tâtons. « Où sont les deux autres? » Elle crie, se dresse sur ses pieds, soudain devenue forte. Elle se précipite sur son mari, s'agrippe à lui, hurle :

— Où sont les deux petites?

Il reste blotti sur le sol, la tête ployée sur ses genoux relevés et ne répond pas.

La mère est hors d'elle; elle pleure comme une démente, secoue l'homme par l'épaule et crie :

— Je suis leur mère! Je suis leur mère!

Les cris réveillent tout le monde dans ce misérable campement. Mais pas une voix ne s'élève. Chacun sait de quoi il s'agit. Ce débat est le même partout. La femme pousse d'horribles gémissements et dit d'une voix entrecoupée :

— Une mère n'aurait jamais pu faire une chose pareille, — il n'y a que les pères qui n'aiment pas leurs enfants et qui regrettent le peu de nourriture qu'on leur donne.

Alors seulement l'homme sombre se décide à répondre. Il relève le front de dessus ses genoux, regarde la femme dans la pénombre grise, et dit entre ses dents :

— Crois-tu donc que je ne les aimais pas? Il détourne la tête et au bout d'un moment il dit encore : « Elles n'ont plus faim. » Puis, brusquement, il se met à pleurer sans bruit, et en face de ce visage contracté, la mère elle-même se tait.

IV

LE BON FLEUVE

Toute sa vie la petite Lan Ying l'avait passée entre son père, sa mère et ses trois plus jeunes frères au bord du fleuve. Il leur venait en aide de tant de manières qu'ils l'appelaient le bon fleuve, bien que son nom fût Yangtse ou Fils de l'Océan. Ses eaux se gonflaient au printemps à la suite des fontes des neiges provenant d'une centaine de montagnes au milieu desquelles il prenait sa source. Cette question de source préoccupait Lan Ying pendant ses heures de rêverie, tandis qu'elle surveillait le filet à poissons de son père. Le fleuve à ses pieds coulait si large, profond et jaune, sous le grand filet tendu entre les perches de bambou, qu'elle trouvait incroyable qu'il eût commencé par n'être qu'un mince filet d'eau dégringolant d'une falaise rocheuse, ou un simple ruisseau paresseux traversant un désert de sable. La seule manière de l'imaginer était de songer à son frère, né trois ans auparavant. Elle le trouvait si petit, si différent d'un homme, et pourtant elle savait qu'il se développerait, de même que le fleuve qui avait grandi au point de mériter ce nom de Fils de l'Océan.

Assise auprès du filet, Lan Ying attendait patiemment l'heure de tirer sur la corde pour le relever et ses yeux se fixaient au delà. Elle ne voyait de la rive opposée qu'une raie de vert limpide. Par les matinées brumeuses on ne l'apercevait même plus et Lan Ying aurait aussi bien pu se croire au bord d'un océan boueux. Elle passait presque toutes ses journées auprès du grand fleuve qu'elle finissait par considérer comme un être vivant. Son père n'était pas pêcheur de profession. En sa qualité de fermier, il cultivait du riz et du

blé dans des champs d'un arpent ou deux qui bordaient la rive et remontaient à l'intérieur des terres vers la colline sur laquelle le hameau était construit. Lan Ying y vivait avec les siens et quelques autres familles de cultivateurs. Tous avaient des filets que les enfants ou les vieux grands-pères trop âgés pour travailler aux champs venaient surveiller. Le poisson rapportait quelques sous à dépenser les jours de fête; il payait l'encens à brûler devant les dieux et même quelques vêtements; de plus il fournissait une chair excellente.

Lan Ying se leva brusquement de son petit escabeau de bambou et tira de toutes ses forces sur la corde. Le filet remonta lentement. Parfois il était vide, ou bien il contenait un peu de menu fretin qu'elle recueillait à l'aide d'une grande cuiller à long manche. De loin en loin il s'y trouvait un gros poisson. Cette fois-ci quelques gardons étincelaient seuls dans le filet. Elle se pencha pour les ramener. Sa mère les fixerait un à un par des éclats de bambou sur une planche recouverte d'un morceau de natte. Une fois séchés au soleil et salés, ils seraient excellents à manger avec le riz du matin. Lan Ying abaissa doucement le filet et s'assit de nouveau.

Parfois le temps lui paraissait très long dans sa solitude. Elle venait aussitôt après son premier déjeuner et ne rentrait qu'à midi. Mais elle préférait cette occupation à celles qu'on impose en général aux enfants des fermes riveraines. Elle aimait mieux cela que de mener paître le buffle, et de rester à califourchon toute la journée sur son dos poilu et dur, comme le faisait son second frère, ou de garder les canards dans les petites anses le long du rivage à la place de l'aîné. Le mouvement du fleuve lui tenait compagnie. Les bateaux glissaient devant elle, et les bandes de canards sauvages descendaient en masse le courant, balancés sur l'eau. Il y avait toujours quelque chose à voir. Les embarcations étaient très variées, depuis les petits bateaux de pêche jusqu'aux jonques à voile dont les yeux peints sur la proue la dévisageaient, et de loin en loin des vaisseaux étrangers défilaient, affleurant l'eau, et ceux qui marchaient à la vapeur lançaient des jets de fumée. Elle les détestait, et le fleuve les haïssait aussi. Sur leur passage il se gonflait chaque fois de vagues furieuses qui s'agitaient d'avant en arrière et menaçaient de faire chavirer

les barques; les pêcheurs criaient et invectivaient les bateaux étrangers. En constatant la colère du fleuve Lan Ying se fâchait elle aussi et se précipitait pour maintenir son filet en place. Mais il contenait souvent du poisson que la frayeur y précipitait; et Lan Ying à la vue des grosses bêtes argentées qui se débattaient entre les mailles rendait grâce au fleuve qui lui envoyait cette belle proie. C'était un bon fleuve. Il leur procurait la nourriture du sol et la chair de ses eaux. Lan Ying qui vivait à ses côtés le considérait en quelque sorte comme un dieu et, à force de le contempler jour après jour, elle apprit à lire sa face et à connaître son humeur quotidienne.

C'était en effet le seul livre qu'elle pût déchiffrer, car elle ne songeait nullement à aller en classe. Il n'y avait pas d'école dans le hameau, mais seulement en ville, où se trouvait le marché et où Lan Ying accompagnait sa mère une fois par an. C'était jour de foire et de congé; cependant elle avait lancé un regard curieux dans la salle, avec ses bancs vides, ses tables et ses images pendues aux murs. La première fois elle avait demandé à sa mère :

— Que fait-on ici?

Et la mère avait répondu : « Ils apprennent dans des livres. »

Lan Ying ignorait ce qu'est un livre, et elle dit, très intriguée :

— As-tu appris quand tu étais enfant?

— Non vraiment, — s'écria sa mère! — Quand aurais-je trouvé du temps pour ces sornettes? J'ai mon travail. Il n'y a que les paresseux qui vont à l'école, — les citadins et des gens de cette espèce. Il est vrai que mon père avait songé à y envoyer mon frère à cause du qu'en dira-t-on. Il était orgueilleux et il pensait que cela ferait bien si quelqu'un dans la famille savait lire et écrire. Mais au bout de trois jours mon frère se lassa de rester assis et il supplia de ne pas retourner en classe. Il pleura et bouda tellement que mon père le laissa tranquille.

Lan Ying réfléchit un moment et demanda encore : « Est-ce que tous les gens de la ville apprennent dans des livres, même les filles? »

— J'ai entendu dire que c'était la nouvelle mode, — dit la

mère en déplaçant la charge de coton qu'elle avait filé et allait vendre au marché. — Mais à quoi cela sert-il pour une fille, je me le demande? Cela ne change pas ses travaux : la cuisine, la couture, filer et veiller au poisson; une fois mariée elle continue, et en plus elle porte ses enfants. Les livres ne procurent aucun secours à une femme. Et elle hâta le pas, car elle sentait peser la charge sur son dos. Lan Ying se pressa un peu; elle aperçut de la poussière sur ses souliers neufs, se baissa pour les épousseter et oublia les livres.

Elle n'y songea pas davantage lorsqu'elle revint au bord de l'eau. Les livres en effet n'avaient rien à faire dans sa vie auprès du bon fleuve. Relever le filet et l'abaisser de nouveau, rentrer chez elle le soir et faire brûler l'herbe dans le four d'argile sous les deux chaudrons de fer dans lesquels chauffait le riz du souper, puis manger ce riz avec un peu de poisson si le fleuve s'était montré généreux ce jour-là, courir rincer les bols au bord de l'eau et revenir avant la nuit noire pour se faufiler dans son lit, puis une fois couchée, écouter le murmure du flot fuyant entre les joncs : sa vie habituelle n'était composée que de cela. Les jours de fête ou de foire apportaient seuls un peu de diversion, mais simplement pour quelques heures.

Une vie semblable était tranquille, mais pleine de sécurité. Parfois Lan Ying entendait son père raconter qu'en ville où il allait souvent vendre ses choux et son grain, on parlait de famine dans le nord, causée par la sécheresse, et il ajoutait invariablement :

— Vous voyez combien c'est beau de vivre auprès d'un bon fleuve! Qu'il pleuve ou non, cela ne fait rien, nous n'avons qu'à tremper nos seaux dans la rivière et à y puiser l'eau pour nos champs. Notre bon fleuve nous l'amène de cent vallées, et nous nous moquons bien de la pluie.

A ces mots Lan Ying songeait que leur vie était la meilleure qu'on pût avoir sur terre, et dans un si bel endroit, où les champs restaient fertiles, les saules demeuraient verts et les roseaux continuaient à pousser dans les profondeurs, très touffus et bons à brûler. Tout cela, le fleuve le leur procurait. Non, jamais elle ne s'en écarterait, tant qu'elle vivrait.

Mais un certain printemps le fleuve se transforma. Qui aurait pu prévoir ce changement? C'était le premier depuis

tant d'années toujours semblables. Lan Ying, assise auprès du filet, assista à cette transformation. Il est vrai qu'en cette saison les eaux avaient l'habitude de grossir et de monter le long des berges d'argile. Seulement cette fois-ci l'eau jaune tournoyait en roues énormes qui se précipitaient contre les bords avec une telle violence que des blocs entiers frémirent, se détachèrent de la terre ferme et s'enfoncèrent dans le fleuve qui les happa triomphalement. Le père de Lan Ying vint enlever le filet et le mettre dans une anse, de crainte que le sol sur lequel sa fille était assise ne cédât et qu'elle ne fût entraînée. Pour la première fois de sa vie, Lan Ying avait un peu peur du fleuve.

Et les eaux demeurèrent à l'époque où elles se retiraient d'habitude. Les neiges des sommets étaient fondues cependant; on atteignait l'été et avec le vent chaud, le fleuve aurait dû s'étaler tranquille et uni sous le ciel brillant. Loin de se calmer, il se précipitait, comme alimenté par un océan secret et inépuisable. Des marins descendant des gorges supérieures, leurs embarcations maltraitées par les rapides gonflés, parlaient d'averses torrentielles, durant des jours et des semaines, alors que la saison des pluies était passée. Les gaves des montagnes et les petites rivières, grossis de la sorte, se déversaient dans le fleuve et le maintenaient débordant et furieux.

Le père de Lan Ying recula encore un peu le filet et la jeune fille, lorsqu'elle se trouva seule, évita de regarder le fleuve. Les yeux fixés sur les champs, elle lui tourna le dos; elle avait vraiment peur à présent.

Car c'était un fleuve cruel. Tout le long des brûlants mois d'été il ne cessa de monter; chaque jour un pied, deux pieds. Il se répandit sur les champs de riz, couvrit les tiges à demi poussées et détruisit tout espoir de récolte. Il gonfla les canaux, les ruisseaux et les fit déborder. On ne parlait que de digues rompues, de murailles d'eau qui se précipitaient dans les riches et profondes vallées, d'hommes, de femmes et d'enfants entraînés et engloutis.

Le père de Lan Ying ramena le filet tout à fait en arrière car la petite anse débordait à son tour. Il le recula plus d'une fois, maudissant le fleuve et marmottant :

— Notre fleuve est devenu fou!

Il dut finir par attacher la poignée du filet à l'un des nombreux saules entourant l'aire qui servait aussi de cour à la maison de Lan Ying. L'eau montait là et le petit village composé d'une demi-douzaine de maisons de terre aux toits de chaume n'était plus qu'un îlot entouré des flots jaunes du fleuve. Tout le monde dut se mettre à pêcher car il n'était plus question de cultures.

Il semblait impossible que le fleuve dépassât ce niveau. La nuit, Lan Ying pouvait à peine dormir, le courant venait si près de son lit. Au début elle n'arrivait pas à croire qu'il se rapprocherait encore. Mais elle lisait l'effroi dans les yeux de son père et il était évident que l'eau continuait à monter. Avant-hier n'atteignait-elle pas le milieu de l'aire? Oui, elle gagnait encore. Dans trois jours, elle serait dans la maison.

— Il faut aller sur la digue la plus retirée, — déclara le père de Lan Ying. — Une fois déjà, à l'époque du père de mon père, j'ai entendu dire que la même chose s'était passée, et ils durent tous se réfugier sur cette digue que l'eau n'atteint pas une fois dans cinq générations. C'est une malédiction que cela tombe de notre vivant.

Le plus jeune des garçons se mit à hurler, effrayé tout à coup. Tant que le toit de leur maison abritait leurs têtes et que ses murs les entouraient, il trouvait simplement étrange de se voir environné d'eau et de se sentir perché comme sur un bateau. Mais il ne supportait pas l'idée de partir et d'aller vivre le long d'une digue. Lan Ying pleura par sympathie, attira son frère à elle, et lui appuya la tête contre sa poitrine.

— Est-ce que je pourrai emmener ma chèvre noire? — demanda-t-il au milieu de ses sanglots.

Tout bébé il avait choisi cette chèvre noire parmi les deux ou trois que gardait son père.

— Nous les emmènerons toutes, — répondit celui-ci d'une voix forte, — et lorsque sa femme demanda « : Mais comment leur faire traverser cette étendue d'eau? » il dit simplement :

— Il faudra bien y arriver car elles nous serviront de nourriture.

Donc, ce même jour, le père enleva la porte de dessus ses gonds de bois, la lia, y fixa les lits de bois et la table et attacha ce radeau rudimentaire à la petite barque qu'il possédait.

Lan Ying, sa mère et les trois garçons montèrent sur le radeau. Maintenu par une corde, le buffle dut suivre à la nage ainsi que les canards et les quatre oies. Les chèvres grimpèrent auprès de la famille. Lorsqu'ils quittèrent la maison, le chien jaune s'élança derrière eux, et Lan Ying s'écria : « Oh mon père, regarde, Lobo veut venir avec nous ».

Mais le père secoua la tête et continua à ramer : « Non, — dit-il, — Lobo doit se tirer seul d'affaire, à présent, et se procurer sa nourriture, s'il demeure en vie. »

Cela sembla cruel à Lan Ying et son frère aîné déclara :

— Je lui donnerai la moitié de mon bol de riz.

Le père cria alors d'une voix qui paraissait courroucée :

— Du riz! Quel riz? L'inondation en fait-elle pousser?

Les enfants gardèrent le silence. Ils ne comprenaient pas mais ils se sentaient effrayés; le riz ne leur avait jamais manqué. Le fleuve du moins leur en donnait tous les ans. Lobo se fatigua et nagea de plus en plus lentement, s'éloignant toujours davantage. Il vint un moment où on ne distingua plus sa tête jaune des flots de même couleur qui l'entouraient.

A travers des milles de cette étendue d'eau, ils atteignirent la digue intérieure. Elle se dressait comme une crête contre le ciel et paraissait être un paradis de sécurité. De la terre, de la bonne terre sèche! Le père de Lan Ying attacha son radeau à un arbre et ils grimpèrent sur la digue.

Mais beaucoup de gens étaient arrivés avant eux. Tout le long de la jetée se voyaient des huttes faites de nattes, des meubles qu'on avait sauvés : des bancs, des tables, des lits, et le terrain était couvert de monde. Car cette digue intérieure elle-même n'avait pas tenu complètement contre l'eau. Depuis un siècle le fleuve ne l'attaquait plus et, en beaucoup d'endroits, les gens avaient oublié la menace et cessé d'entretenir solidement ce rempart. Le fleuve s'était frayé une voie à travers les points faibles, balayant même les bonnes terres en arrière. Après quoi la digue ressembla à une île; elle demeura ferme, et une foule venue de partout s'y accrocha.

Non seulement les êtres humains s'y réfugiaient, mais auss ıes bêtes sauvages, les rats des champs et les serpents, y affluèrent. Partout où les arbres émergeaient, les serpents

grimpaient et se suspendaient aux branches. Au début les hommes s'attaquèrent à eux, les massacrèrent, et jetèrent leurs corps dans l'eau. Mais les serpents continuaient à monter, et on finit par les laisser faire, se bornant à tuer les plus dangereux.

Lan Ying vécut là avec sa famille, l'été et l'automne. Le panier de riz qu'ils avaient apporté était mangé depuis longtemps. Le buffle était mort. On s'en était nourri et Lan Ying avait vu son père se retirer à l'écart et s'asseoir au bord de l'eau, après avoir tué l'animal. Elle s'était approchée et il l'avait rabrouée d'un ton bourru. Sa mère l'avait appelée aussitôt et lui avait dit tout bas :

— Ne va pas auprès de lui en ce moment. Il se demande s'il pourra labourer plus tard, sans son buffle.

— Et comment fera-t-il? — dit Lan Ying étonnée.

— Comment en effet? — répéta sa mère, l'air farouche, en dépeçant la viande.

Il semblait vraiment impossible que le bon fleuve eût fait tout cela. Ils avaient mangé les chèvres avant le buffle et le petit garçon n'osa même pas se plaindre de la disparition de sa bête bien-aimée. A présent ils avaient l'hiver devant eux.

Le jour prévu finit par arriver, toute la nourriture était épuisée. Que devenir? Ils n'avaient que les filets de pêche. Mais le fleuve n'envoyait pas de gros poissons dans les eaux stagnantes de l'inondation. Il restait seulement des crevettes et des crabes qui grimpaient lentement le long des remblais boueux. Partout c'était la même chose. Chaque famille vivait repliée sur elle-même, préservant son dernier morceau, n'avouant à personne ce qu'elle possédait encore. Et ceux qui avaient de minces réserves les mangeaient en secret, la nuit, de crainte d'être forcés de les partager. Mais ces maigres vivres disparurent bien vite et il ne resta réellement cette fois que les crevettes et les crabes, qu'on dut avaler crus, faute de combustible. Au début Lan Ying s'y refusa — elle préférait mourir de faim. Son père ne dit rien, et il se contenta de la regarder avec un sourire assez sombre, quand après avoir jeûné un jour, elle choisit dans le tas une crevette qui ne bougeait plus.

— Au moins je ne les mangerai pas vivantes, — murmura-t-elle.

Les journées se succédèrent. L'hiver approchait avec ses vents froids et ses nuits de gelée subite. Quand il pleuvait, trempés jusqu'aux os, ils se pressaient les uns contre les autres, comme des moutons. Mais il pleuvait rarement, et le lendemain ils séchaient leurs vêtements au soleil. Lan Ying devint très maigre, si maigre qu'elle avait toujours froid. Elle examinait les siens : ses frères, décharnés eux aussi, ne parlaient pas et ne jouaient jamais. Seul l'aîné, se dirigeait lentement vers le bord de l'eau, quand son père l'appelait pour l'aider à pêcher la ration de crevettes. Lan Ying vit la figure ronde de sa mère se creuser et pâlir, ses mains rouges avec des fossettes aux articulations prendre l'aspect de mains de squelette. Malgré tout, la mère gardait sa bonne humeur et répétait souvent :

— Quelle bénédiction d'avoir des crevettes et d'être tous assez vigoureux pour résister!

Il est vrai que beaucoup de réfugiés sur la digue étaient morts. Il n'y avait plus de foule, et ceux qui demeuraient ne manquaient pas de place.

Aucun bateau n'apparaissait. Lan Ying, qui restait assise par habitude à contempler l'eau, songeait à tous ceux qu'elle avait vus passer devant elle dans une de ses journées de pêche. Cela semblait appartenir à une autre vie. Avait-elle jamais mené une existence différente de celle-ci? N'était-ce pas tout ce qui subsistait d'un monde, cette petite poignée de gens perchés sur ce morceau de terre parmi les flots?

Parfois les hommes parlaient faiblement entre eux, comme s'ils sortaient d'une longue maladie, car personne n'avait conservé son timbre de voix habituel. Ils s'entretenaient de ce qu'ils feraient lorsque l'eau se retirerait, comment ils se procureraient des animaux pour atteler à leurs charrues, et le père de Lan Ying répétait toujours d'un air sombre :

— Je m'attellerais bien moi-même à une charrue, et je suis certain que ma vieille s'y mettrait pour une fois; mais à quoi bon labourer s'il n'y a pas de semence à donner à la terre? Et où en prendre? Il n'en reste plus un seul grain!

Lan Ying se mit à rêver à la venue des bateaux. Sûrement quelque part dans le monde il y avait encore des gens qui possédaient du grain. Si elle voyait arriver un navire! Chaque

jour elle examinait les eaux plus attentivement. S'il en venait un, songeait-elle, il contiendrait au moins un être humain qu'on pourrait appeler pour lui dire : « Sauvez-nous, car nous mourons de faim ici, nous n'avons mangé que des crevettes crues depuis bien des jours. »

Et si lui-même ne pouvait pas les secourir, il retournerait du moins et préviendrait quelqu'un. C'était leur seul espoir. Elle se mit à prier le fleuve d'envoyer un bateau. Chaque jour elle le priait, mais rien ne venait. Il est vrai qu'une fois elle aperçut la forme d'une petite embarcation à l'horizon, à l'endroit où l'eau jaune paraît sombre contre le ciel bleu, mais l'apparition se fondit avec le ciel sans se rapprocher.

Cette vue cependant l'avait réconfortée. La chose pourrait bien se produire. Elle demanda timidement à son père :

— Si un bateau arrivait...

Mais il ne la laissa pas poursuivre. Il l'interrompit avec tristesse.

— Mon enfant, — dit-il, — qui peut savoir que nous nous trouvons là? Nous sommes à la merci du fleuve.

Elle n'ajouta rien, mais elle n'en continua pas moins son guet vigilant.

Un jour, elle aperçut tout à coup une embarcation se profiler, noire et nette, contre le ciel. Elle l'observa sans mot dire et attendit, de crainte que la vision ne s'évanouît, comme la première. Mais celle-ci demeura. Elle grandit; on la distingua de mieux en mieux. Lan Ying patienta encore. Enfin le bateau fut assez près pour lui permettre de voir qu'il contenait deux hommes. Elle alla trouver son père. Il dormait comme le faisaient les autres quand ils le pouvaient, pour oublier les tiraillements de leur ventre. Elle le secoua; un peu essoufflée, elle saisit sa main pour le réveiller. Elle se sentait défaillir et elle était trop faible pour crier. Il ouvrit les yeux.

— Un bateau arrive, — dit-elle, en respirant avec peine.

Il se leva, sans forces lui non plus, si bien qu'il en devenait maladroit et trébuchait. Il examina la surface des eaux. Une embarcation était là, elle approchait réellement. Le père retira sa veste bleue et la secoua d'un geste débile; ses côtes nues ressortaient comme celles d'un squelette. Les hommes

du bord appelèrent. Mais pas un de ceux qui se trouvaient à terre ne put répondre, tant leur faiblesse était grande.

Le bateau aborda. Les hommes l'amarrèrent à un arbre et s'élancèrent sur la digue. Lan Ying les dévisagea et songea qu'elle n'en avait jamais vu de semblables, si gras, si bien nourris. Ils parlaient d'un ton jovial — que disaient-ils?

— Oui, nous avons de la nourriture — pour tout le monde, parfaitement! Nous recherchions des gens dans votre cas. Depuis combien de temps êtes-vous ici? Quatre mois — Quelle pitié! Tenez, mangez ce riz que nous apportons cuit! Oui, oui, il y en a d'autre! Et voici de la farine de froment — mais n'allez pas trop vite. Souvenez-vous qu'il faut manger très peu tout d'abord, et davantage ensuite.

Lan Ying ouvrit de grands yeux lorsqu'ils se précipitèrent dans le bateau et revinrent chargés de gruau de riz et de pains de farine de blé. Elle tendit la main malgré elle, sa respiration était courte comme celle d'un animal épuisé. Elle ne se rendait compte de rien sinon qu'elle pouvait enfin manger — qu'il fallait qu'elle mangeât. L'un des hommes rompit un pain et lui en donna un morceau. Elle y enfonça les dents et s'assit brusquement sur le sol, oubliant tout, l'esprit concentré sur ce morceau de pain qu'elle tenait. Chacun en fit autant et ainsi ils mangèrent. Lorsqu'il n'y eut plus personne à servir, les deux hommes se détournèrent comme s'ils ne pouvaient pas supporter la vue de ces affamés se nourrissant. Personne ne parlait.

Non, il y eut un grand silence jusqu'à ce que l'un d'eux, n'osant pas se hasarder à manger davantage, observât :

— Voyez ce pain, comme il est blanc! Je n'ai jamais vu de blé donnant du pain aussi blanc!

Ils regardèrent tous et c'était vrai; ce pain était blanc comme la neige. L'un des hommes du bateau expliqua :

— C'est du pain, — dit-il, — fait avec une farine qui vient d'un pays étranger. Ils ont appris là-bas ce que le fleuve avait fait et ils nous ont envoyé cette farine.

Chacun examina les morceaux qui restaient, et les hommes chuchotaient entre eux, admirant la blancheur, le bon goût de ce pain; il semblait qu'ils n'en avaient jamais mangé de meilleur. Le père de Lan Ying leva la tête tout à coup.

— Je voudrais avoir un peu de ce blé pour mes terres quand les eaux se retireront. Je n'ai pas de semence.

Et l'autre répondit de bon cœur.

— Vous en aurez — vous en aurez tous!

Il disait cela inconsidérément, comme s'il s'était adressé à un enfant, car il ignorait ce que cela signifiait pour des fermiers, de s'entendre dire qu'ils pourraient semer de nouveau. Mais Lan Ying était la fille d'un cultivateur et elle comprit. Elle regarda furtivement son père et elle vit qu'il avait détourné la tête et gardait un sourire fixe, mais ses yeux étaient remplis de larmes. Elle aussi en sentit monter dans sa gorge, qui l'étranglaient, et elle se leva et tira la manche de l'un des hommes. Il abaissa son regard vers elle et lui demanda :

— Qu'y a-t-il ma petite?

— Le nom — murmura-t-elle, — quel est le nom du pays qui nous a envoyé ce beau froment?

— L'Amérique, — répondit-il.

Elle se traîna un peu plus loin, et incapable de continuer à manger, elle restait assise à regarder les flots et tenait le précieux morceau de pain. Elle le tenait serré bien qu'on lui en eût promis d'autres. Elle se sentit soudain défaillir; la tête lui tournait. Elle en prendrait un peu plus, quand elle le pourrait, mais très peu à la fois. Ce bon pain! Elle contempla le fleuve, sa frayeur disparue. Bon ou mauvais, ils avaient de nouveau du pain. Elle murmura tout bas :

— Il ne faut pas que j'oublie ce nom — l'Amérique!

PEARL BUCK

(Traduit par GERMAINE DELAMAIN.)

LE FRANC BELGE EST-IL MENACÉ?

Étant donné les modifications qui vont être introduites dans la situation bancaire en Belgique, la tentative d'expansion de crédit que ces modifications vont entraîner et les répercussions que ces mesures peuvent avoir sur la situation économique, monétaire et peut-être politique du pays, il nous semble important que le public français, qui a tant de contacts permanents avec le pays belge, soit tenu au courant pour pouvoir comprendre et suivre les événements.

Il semble nécessaire, pour bien saisir la situation actuelle de la Belgique et comprendre les mesures que son gouvernement prépare, de faire au préalable un examen rétrospectif du développement industriel du pays et du rôle joué par les banques dans ce développement.

La Belgique a toujours été connue surtout comme une vaste usine de transformation, dont la main-d'œuvre avait une réputation d'habileté et de bon marché légendaire. Au cours des dernières années du siècle dernier et jusqu'à la guerre d'une part et, d'autre part, jusqu'en 1929, la Belgique, grâce au développement de ses bassins houillers, à l'expansion de son industrie métallurgique lourde basée sur les richesses en minerai du Grand-Duché de Luxembourg, a vu ses possibilités de transformation de produits bruts en produits manufacturés subir une courbe ascensionnelle continue.

La magistrale opération réalisée par le roi Léopold II au Congo a procuré à la fois à la Belgique une source d'approvisionnements importants en matières premières, tout

en lui offrant des débouchés nouveaux pour ses produits manufacturés.

Ce sont les banques qui ont présidé à cette prodigieuse envolée qui, jusqu'à il y a quelques années, était considérée par le public belge comme une marche continue vers le Capitole, mais semble, depuis les graves difficultés causées par le bouleversement économique du monde, devoir peut-être s'orienter plutôt dans la direction de la Roche Tarpéienne.

La structure des banques belges n'a d'équivalent dans aucun autre pays du monde. Elles ne sont pas seulement des banques mixtes, comme par exemple en France la Banque de Paris et des Pays-Bas, c'est-à-dire des banques d'affaires et d'émissions comme des banques de dépôts et de crédits. Elles sont tout cela et également de vastes sociétés à portefeuilles, les banques belges contrôlant les quatre cinquièmes des sources d'activité industrielle du pays et les finançant.

Rien que ces quelques mots font apparaître le danger auquel malheureusement elles n'ont pas su échapper : la juxtaposition du risque du prêteur à celui de l'actionnaire.

Une expérience courageuse de collaboration entre le banquier et l'industriel a donc été tentée en Belgique par les deux plus grandes banques du pays. Ces deux banques ont pris des chemins détournés pour tenter cette expérience et ces deux chemins aboutissent aujourd'hui au même carrefour, plein de vicissitudes et d'aléas.

Dans l'une, l'industriel a joué un rôle important dans la gestion de la banque, l'industriel considérant la banque à la gestion de laquelle il était associé comme un adjuvant nécessaire à la marche de ses entreprises. Par suite du marasme économique, cette banque a vu « geler » les nombreuses avances qu'elle avait faites à l'industrie.

Le résultat aujourd'hui pour ce groupe d'entreprises peut se résumer ainsi : Sociétés industrielles chargées d'obligations et de crédits en banque, par conséquent gênées dans leur libre développement. Banque gelée dans ses crédits industriels par conséquent plus ou moins immobilisée.

Dans l'autre banque, la tentative a été inverse : ce sont les banquiers qui ont géré les industries. La banque, possédant la majorité du capital actions, de nombreuses entreprises, a

considéré celles-ci comme un moyen pour elle d'augmenter ses bénéfices bancaires. Les crédits, les emprunts ont été répartis, non pas tant en se préoccupant des besoins réels des entreprises industrielles, mais des possibilités de crédit et des différences d'intérêt que la banque devait réaliser.

Il en est résulté que les sociétés industrielles de ce groupe se trouvent alourdies par des charges financières beaucoup trop considérables. Leurs crédits sont gelés et le degré d'immobilisation de la banque s'en ressent.

Si l'on voulait rester sur les terrains d'autrefois, on ne pourrait compter que sur la reprise des affaires pour voir ces crédits « gelés » s'amortir progressivement. Mais la transformation profonde du monde, l'enchevêtrement de plus en plus accentué des barrières douanières, le goût de plus en plus marqué qu'ont les pays pour le contingentement, inclinent à un certain scepticisme et l'on doit avouer que ces banques courraient vis-à-vis de leurs déposants, des risques bien considérables s'il fallait attendre la « décongélation » des crédits pour reconstituer une liquidité abondante. A quelle cadence de production devraient tourner ces industries, ployant sous les charges financières, pour simplement couvrir ces charges, leur amortissement et constituer de nouvelles réserves?

Est-il étonnant que devant un tel problème l'on se soit trouvé dans l'obligation, pour masquer plus ou moins la vérité, de rechercher des expédients?

L'inspiration, ou plutôt l'exemple est venu d'Amérique et l'on s'est demandé si l'on ne résoudrait pas le problème en se livrant à une manipulation de crédits dans le genre des manipulations américaines.

Il est trop tôt peut-être pour juger les résultats de ces dernières. L'Amérique, en effet, est un pays possédant des ressources considérables, un marché intérieur énorme, et il n'est pas impossible que ces méthodes qui nous paraissent si peu orthodoxes aboutissent un jour à des résultats. Néanmoins, un arbitre impartial doit constater qu'après une dévalorisation importante de la monnaie, la situation industrielle et financière des États-Unis n'est guère améliorée et qu'elle se trouve par contre devant des problèmes d'ordre social des plus inquiétants.

Il semble par conséquent dangereux de s'enthousiasmer pour ces méthodes empiriques qui nous viennent du Nouveau Monde, et ce danger devient plus grand encore si l'on veut les appliquer à un vieux pays européen.

Quoi qu'il en soit, voici les idées maîtresses du nouveau projet belge :

Il existe depuis quinze ans un organisme destiné surtout à prêter à l'industrie à moyen terme : la *Société Nationale de crédit à l'industrie.* Cet organisme servirait de pivot à la nouvelle combinaison. Il émettrait pour environ 3 milliards d'obligations 3 p. 100 à vingt ans. Ces obligations seraient remises aux banques en échange de créances gelées, créances qui seraient examinées et approuvées par la S. N. C. I. Ces créances transférées verraient leur taux d'intérêts débiteurs à charge des industriels abaissé à 4 1/4 p. 100. Il existerait par conséquent une différence de 1 1/4 p. 100 entre le taux perçu sur les créances gelées par la S. N. C. I. et celui de 3 p. 100 à charge de ses obligations. Ces obligations seraient garanties par l'État et la différence de 1 1/4 p. 100 serait répartie entre l'État et les banques dans une proportion à déterminer, afin de leur permettre de constituer un fonds de prévoyance et d'amortissement pour les risques réciproques qu'ils auraient dans l'ensemble de l'opération.

En effet, le risque de l'État serait constitué par la garantie de bonne fin donnée par lui aux obligations S. N. C. I. — Le risque des banques serait la garantie de bonne fin donnée par elles à la S. N. C. I. du remboursement des créances en vingt ans.

Les banques, ayant remplacé ces découverts gelés par des obligations garanties par l'État, pourraient obtenir auprès de la Banque Nationale de Belgique, comme sur n'importe quel autre fonds d'État ou assimilé, des avances à concurrence de 80 p. 100 de la valeur nominale des obligations. Ces avances viendraient donc reconstituer, vis-à-vis des déposants, la liquidité des établissements bancaires. L'opération est envisagée pour un montant nominal de 3 milliards, ce qui ferait rentrer à l'actif des banques pour environ 2 milliards d'argent liquide.

De plus, les banques se verraient contraintes, par lois, de scinder leur activité en banques de dépôts et banques d'affaires. Aucune opération en valeurs industrielles ne serait permise aux banques de dépôts, dont les opérations seraient contrôlées par la Banque Nationale.

Ce plan grandiose est accueilli avec enthousiasme par la majeure partie de la presse belge. Il est nécessaire d'examiner les résultats que l'on en attend et d'en faire également un examen critique.

Il est certain que le premier résultat obtenu sera d'abaisser le taux des intérêts débiteurs actuellement payés par les industriels de 7 p. 100 environ à 4 1/4 p. 100. Cette différence aboutira à une amélioration équivalente dans le prix de revient des industriels et pourra par conséquent les aider dans une certaine mesure à lutter pour le maintien et la conquête des marchés extérieurs.

Il est également espéré que ces mesures, rendant une plus grande liquidité aux banques, apaiseront les inquiétudes qui commençaient à percer parmi la masse des petits déposants. De plus, ces liquidités vont pouvoir être employées par les banques de dépôts, soit à offrir de nouveaux crédits, soit à acheter des fonds d'État en bourse : les nouveaux crédits faciliteront encore les exportations des industries nationales, les achats en bourse de fonds d'État permettant d'envisager, un jour ou l'autre, une conversion à un taux moins onéreux d'un certain nombre d'emprunts belges.

De là à conclure que ce plan constitue la grande panacée grâce à laquelle la Belgique va entrer à nouveau dans une ère de grande prospérité, il n'y a qu'un pas. Il est nécessaire de montrer au public français à quel point ce plan est factice et combien son application dissimule de dangers pour l'avenir, tant dans l'ordre économique et monétaire que dans l'ordre social.

Obtenir un abaissement des charges financières des industriels est une excellente mesure. Nous estimons qu'on aurait facilement pu atteindre ce but par des moyens infiniment plus simples. Que cet abaissement de charges influe d'une façon aussi sensible qu'on l'espère sur le prix de revient des industriels, nous ne le croyons pas. Néanmoins, ce résultat est

bon et logique. Il est inutile de faire payer par des industries de transformation des taux élevés si l'on peut diminuer leurs charges. Il est, de plus, logique de réadapter des contrats de prêts conclus à un moment où l'argent était cher aux loyers pratiqués à l'heure actuelle, à un moment où l'argent est très abondant.

Que ce plan doive restituer des liquidités aux banques, cela ne fait pas l'ombre d'un doute, et si les petits déposants peuvent s'en réjouir, un arbitre devrait plutôt s'en inquiéter Ce n'est pas parce que les banques vont transférer en partie les risques de leurs créances à l'État, qui n'a rien à voir dans ce domaine, que ces créances vont changer de caractères. Elles sont bonnes ou mauvaises, et pour les bonnes, il n'y a qu'à les attendre; pour les mauvaises, aucune manipulation de crédit n'arrivera à leur restituer leur valeur nominale.

Si ces nouvelles liquidités doivent être en grande partie employées à de nouveaux crédits, il serait peut-être nécessaire de nous indiquer par avance si les industriels ont besoin de crédits nouveaux. Nous ne le croyons pas. Le manque de crédit n'est pas une cause de la crise industrielle, c'est un de ses effets. Ce qui manque aux industriels, ce sont des commandes ou des contre-parties leur inspirant confiance. S'ils pouvaient être sûrs des unes et des autres, ils trouveraient très certainement en Belgique ou à l'étranger tous les crédits nécessaires à financer leurs opérations.

Mettre à la disposition d'industriels de nouveaux crédits ne résoud en rien le problème essentiel devant lequel tous se heurtent : le problème de nouveaux acheteurs.

Enfin, n'est-ce pas commettre un péché d'orgueil que de s'imaginer qu'alors que le monde entier se débat dans une crise économique sans précédent, rien que par la vertu magique d'un plan, la Belgique seule peut retrouver la prospérité? Pourquoi cette rage de donner au grand public des espérances qui au départ sont fausses ou injustifiées? C'est commettre une erreur de jugement profonde que de vouloir résoudre sur un terrain national des questions qui, malheureusement, ne pourront trouver de solution définitive et de longue durée que sur le terrain international.

Quant à l'aspect monétaire, il peut également être dange-

reux. Toute cette opération revient en somme à charger partiellement l'État des créances douteuses des banques, par le débit d'un nouveau compte avance ouvert à l'État par la Banque Nationale du pays. On va remettre en circulation 2 milliards 1/2 de signes monétaires nouveaux. C'est un premier doigt dans l'engrenage de l'inflation. C'est une possibilité d'élévation des prix à l'intérieur. Elle risque d'enlever aux industriels, par le renchérissement possible de leur main-d'œuvre, par la hausse des prix, une certaine partie de l'allégement que la panacée leur propose par la réduction des taux d'intérêts.

Enfin, dans le domaine moral, il semble assez invraisemblable de confier à nouveau aux mêmes directions d'entreprises des capitaux frais, en les tenant partiellement quittes, sans aucune sanction apparente pour elles, des congélations de créances passées, en faisant peser sur l'État, c'est-à-dire sur l'ensemble des contribuables, une partie des risques, sans qu'il en résulte la moindre sanction matérielle ou morale, soit pour les dirigeants, soit pour les entreprises responsables. Car des responsabilités, il y en a certainement. Il est trop facile de justifier une politique en en rejetant la faute sur cette sorcière à dos immense : la Crise.

Le dernier aspect de la question est que cet ensemble de mesures constitue, comme nous l'avons indiqué brièvement un premier pas vers l'inflation et aussi un premier pas vers le contrôle des industries et des banques par l'État.

N'est-il pas curieux de voir un gouvernement à tendances nettement conservatrices s'orienter vers une première mise en application d'un programme socialiste, avec tous les inconvénients et toutes les pertes qu'un semblable programme comporte?

Il faut qu'on perçoive bien en France le caractère dangereux de l'expérience vers laquelle la Belgique s'oriente et que l'on ne s'étonne pas, un jour, si le pays s'éloigne profondément, du point de vue social et économique, des conceptions françaises.

Cette expérience, après tout, n'est qu'une nouvelle étape d'un long calvaire que l'esprit des hommes impose depuis quinze ans à la structure économique de leur pays. Pour avoir

refusé de poser le problème simplement, pour avoir continué à ignorer des lois économiques immuables, pour avoir condamné des systèmes d'avant-guerre qui sont restés bons mais dont l'application a été déplorable; on saute d'expédient en expédient et par le fait même on s'enfonce davantage. Vouloir résoudre des difficultés économiques en les abordant par le côté monétaire ou par le côté crédit, c'est vouloir résoudre un problème en analysant les effets sans rechercher les causes.

Le problème belge est malheureusement trop simple et c'est peut-être pour cela qu'on hésite à le regarder en face : la Belgique, invraisemblablement suroutillée, n'ayant aucun marché intérieur, perdant, par suite des barrières douanières, des contingentements et des dévalorisations monétaires dans d'autres pays, les marchés extérieurs qu'elle conservait, se trouvera fatalement un jour à une croisée de chemins. Elle sera obligée de choisir; elle devra ou conclure une entente économique avec la France qui lui permettra d'écouler une partie de ses produits sur le marché intérieur français, ou rentrer dans l'orbite économique de l'Angleterre en rattachant sa monnaie à la livre sterling, contre l'octroi par l'Empire Britannique d'un traité de commerce préférentiel.

La Belgique n'a même plus la possibilité de considérer sa colonie du Congo comme un marché à développement possible. Pour maintenir des cartels internationaux auxquels elle a dû souscrire, elle s'est vue obligée de réduire considérablement la production de la plupart de ses mines congolaises et, cette mesure a réduit la cadence des échanges de sa colonie. De plus, elle n'est même plus assurée de pouvoir conserver à ses produits manufacturés une partie du marché intérieur du Congo, étant donné l'acuité de la concurrence commerciale japonaise qui s'exerce dans toute l'Afrique d'une façon dont nous ne réalisons pas suffisamment l'intensité. Le Congo est en effet sous le régime de l'ancienne Convention de Berlin, revue et corrigée par le Traité de Saint-Germain, ce qui laisse maintenu pour un certain nombre de possessions en Afrique le régime de la porte ouverte.

Si la Belgique s'oriente vers une union économique avec la France, on peut voir ce qu'elle y perdra : le bon marché de sa main-d'œuvre, par la hausse des produits agricoles qui se

mettront à la parité des produits français. Dans quelle proportion trouvera-t-elle un écoulement sur le marché intérieur français de ses produits manufacturés? Cela dépendra des conditions qu'elle aura pu imposer ou obtenir...

En cas d'entente avec la Grande-Bretagne, on peut prévoir que, le jour où les charbonnages belges auront encore considérablement diminué leur production, une union interviendra entre les charbonnages anglais et l'industrie métallurgique belgo-luxembourgeoise. La Belgique pourrait alors signer un traité préférentiel avec la Grande-Bretagne sur les bases générales du traité préférentiel anglo-suédois. La rançon certaine d'un tel traité sera le rattachement du franc belge à la livre sterling, par conséquent l'abandon par lui de l'étalon or.

Une pareille mesure ne pourrait pas ne pas avoir en France des répercussions graves. Il est nécessaire que les Français s'y préparent. Il est assez curieux de constater que les partisans belges d'une entente économique avec la France sont principalement les agriculteurs flamands, qui sur le terrain politique sont antifrançais, et ceux qui y sont hostiles sont justement les industriels wallons qui, au contraire, dans le domaine politique, sont les plus grands appuis de la pensée française.

Pour conclure, il n'y a pas de problème national belge. Tous les pays, par suite de la guerre, se trouvent entraînés dans une profonde évolution qui vraisemblablement, avec du recul, ressemblera davantage à une révolution. Toutes les mesures dues à l'ingéniosité du cerveau humain ne pourront qu'accentuer la différence profonde qui existera entre le régime de demain et celui d'hier. Pour avoir voulu méconnaître l'aspect réel et simple du problème, l'humanité entière est entraînée maintenant dans un tourbillon.

Le monde entier s'est organisé pendant cinq ans pour produire et alimenter un consommateur qui absorbait n'importe quelles quantités de n'importe quel produit à n'importe quel prix et beaucoup plus vite que l'on ne pouvait le satisfaire. Ce consommateur c'était la guerre. Heureusement, il est mort en 1918, mais on a voulu maintenir et prolonger toutes les sources de production qui artificiellement s'étaient créées pour le contenter. Voilà la cause des barrières douanières; voilà la

cause des troubles monétaires. Pour avoir voulu maintenir une politique de self-production artificielle, l'ensemble des nations risque de voir sombrer des centaines d'années d'efforts vers le progrès, pour faire avec une brutalité plus ou moins grande un terrible saut en arrière.

Entre tous les pays la France, grâce à l'équilibre harmonieux de son agriculture et de ses industries, grâce à l'esprit de prudence et de méfiance des Français, il faut aussi le dire grâce à leur esprit particulariste, semble le moins vulnérable. Ce pays a évité les grandes concentrations, les grands mastodontes dont le contrôle échappe aux capacités d'un cerveau humain. La France a donné dans la gestion de ses banques, dans la gestion de ses sociétés industrielles, un exemple de modération.

La France est une des rares nations qui soient restées fidèles aux vieilles traditions d'avant-guerre. L'artisanat, où le patron est maître de son affaire, y est plus développé que partout ailleurs. Cet esprit particulariste qui cause tant de ravages dans le domaine politique, trouve ici sa complète justification. Pour avoir eu peur des grands trusts, des grandes rationalisations, la France a conservé à ses affaires une structure saine et a fait preuve, dans leur gestion, des qualités inhérentes à la race : capable de fournir beaucoup de travail, et de limiter à l'extrême ses besoins.

Il est important que les Français, qui offrent malgré tout, dans tous les domaines, l'exemple d'une telle sérénité et d'un tel calme, se rendent compte que leurs voisins immédiats, auxquels tant d'affinités et de souvenirs les unissent, vont s'embarquer demain vers une grande aventure qui peut avoir les plus graves répercussions.

CHARLES BREON

LES PLAIES INTÉRIEURES[1]

IV

Au milieu de novembre, un jeudi après-midi où Laure, inoccupée, songeait, elle fut un peu surprise de voir entrer dans sa chambre, Marceline Balanès. Elle avait, en juillet, quitté définitivement Sainte-Mechtilde.

Laure feignit une grande assurance, un peu protectrice. Mais l'élégance, assez voyante à vrai dire, de la jeune fille, la déroutait. Marceline portait un « boa » de plumes blanches sur un paletot de drap bleu vif : sa jupe en forme découvrait les bottines de cuir à bouts vernis, et son chapeau, insolemment relevé, encadrait un visage qu'une main habile avait poudré.

— Comme vous êtes belle! — dit-elle avec une légère ironie.

— Ma marraine est experte, — répondit la jeune fille sur un ton très libre. — Elle sait s'habiller mieux que Jézabel.

Et, posant sur la table de Laure un petit paquet bien ficelé, elle dit en souriant :

— Je vous rends votre bien.

C'était un livre relié en chagrin vert, que Laure ne reconnut pas. Elle regarda de nouveau la jeune fille.

— Mais vous ne lisez pas le titre, mademoiselle, — s'écria Marceline avec un sourire d'amicale moquerie.

Laure se pencha. C'était *Maison de poupée.*

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 août et 1er septembre.

— Je l'ai fait relier, — dit Marcelline, — Cela valait bien une reliure... Je vous en ai privé deux ans, n'est-ce pas?

— C'était donc vous?

La jeune fille éclata d'un rire très frais.

— C'était moi. Vous avez cru que c'était notre chère directrice? C'eût été une belle histoire. Moi, j'ai dévoré ce livre. Il m'a fait un peu ce que je suis, peut-être pas grand'chose de bon à vos yeux... Mais enfin, vous aussi, vous aimez Nora.

Elle se laissa tomber dans l'unique fauteuil :

— Vous me permettez... J'ai achevé de faire les malles de marraine. Nous partons demain. C'est pourquoi je suis venue aujourd'hui. Je ne sais quand je reviendrai.

— Vous partez, Marceline?

— Mais oui, marraine m'emmène avec elle en Italie, puis elle va s'installer à Paris, et je vivrai avec elle. Si toutefois... Car je ne veux pas me marier ici! Ah non! Épouser un Marcoussis, un Saudremagne, un receveur des indirectes ou un lieutenant de gendarmerie. Je laisse cela à ma sœur. Je suis comme Nora, moi, je vis ma vie.

Et elle éclata de rire, de nouveau.

Laure ne se retenait pas de la trouver trop exubérante.

— Vivre votre vie... Oui. Mais comment? Un voyage en Italie, une installation à Paris, ce n'est pas « vivre sa vie ».

— Non, mais c'est peut-être trouver l'occasion de la vivre. Elle se tut un instant et ajouta :

— Ne craignez rien! je saurai la trouver. Je ferai tout pour cela.

— Tout?

— Tout... Par exemple, ce qui ferait tomber, désespéré, le face-à-main de Jézabel.

— C'est dangereux.

— Assurément, c'est dangereux. J'aime le danger. Je voudrais affronter le danger...

— En boa blanc et avec ces gants magnifiques...

— Parfaitement, — répondit-elle, d'un ton ambigu. — Ce sont mes armes.

De fait, Marceline était jolie : elle était devenue femme, sans perdre encore le charme acide des très jeunes filles. Elle dénoua négligemment son boa de plumes, le jeta sur le lit

étroit où couchait Laure, entr'ouvrit son paletot et se renversant, les yeux à demi fermés :

— Vous avez été plutôt sévère avec moi, mademoiselle, ces temps derniers, avant que je quitte Sainte-Mechtilde. Était-ce pour me dégoûter définitivement de la pension?

Elle rit à demi, puis redevenant sérieuse :

— Ne me dites rien, je sais très bien pourquoi vous avez changé du tout au tout, en quelques jours... Au fond... (elle sembla réfléchir) je crois que vous avez eu raison. Si nous avions été amies, nous... enfin cela aurait très mal fini.

— Pourquoi donc? — demanda Laure, à demi agacée, à demi amusée.

— Vous le savez comme moi, — s'écria-t-elle. — Je crois même qu'à votre place j'aurais agi comme vous.

Elle se tut, et au bout d'un instant, reprit en souriant :

— Saviez-vous comment nous appelions mademoiselle Saugey, maintenant madame Malessert?

— Qui, nous?

— Nous, au groupe des « Philhellènes ». C'était tiré d'Homère, ce surnom, s'il vous plaît... « Héra aux yeux de génisse. » Un peu long mais cela dit bien ce que cela veut dire.

Elles éclatèrent de rire, ensemble, franchement camarades.

— Et moi, comment m'appeliez-vous?

— Mais c'est tout simple, — répondit Marceline, sans l'ombre d'une gêne. « Athéna la déesse aux yeux pers... » C'était gentil cela n'est-ce pas? Vous avez de beaux yeux...

Laure rougit, absurdement. Marceline continuait :

— Des yeux verts, comme cela, rien ne trouble mieux les hommes. Mes yeux noirs, à moi, les amusent, piquent leur curiosité, mais sont vulgaires. Vous, ils doivent avoir envie de chercher le mystère que vous cachez.

— Mais Marceline, — reprit Laure sur un ton involontairement un peu trop pédagogique, — vous ne songez qu'à cela?

— Je veux vivre, — répondit-elle en savourant le mot.

— Marcelline, — s'écria Laure en riant, — vous me faites l'effet d'un jeune taureau lâché au milieu des prés, qui rue de droite, qui rue de gauche. Qu'en dit votre famille?

— Elle est loin. Et elle a toute confiance en marraine. Vous pensez, on compte qu'elle me laissera son héritage. Ce sont

des calculs que font les familles. Et ce n'est pas marraine, en tout cas, qui m'empêchera de...

— De quoi?

— De rien.

Elle dit ces deux mots avec une extrême gentillesse, dans une petite moue de plaisir.

Et, regardant Laure :

— Mais vous, mademoiselle, est-ce que vous allez rester ici toute votre vie? Ah, ce serait trop horrible d'y songer. Demeurer toute sa vie, quand on est comme vous, entre Jézabel, les Salperrat et les élèves. Mille fois mieux mourir. J'ai souvent pensé à vous...

— Vous ne pouvez pas comprendre Marceline. Je souhaite que vous ne compreniez jamais. Quand on a beaucoup souffert, comme moi, on ne sait plus si l'on a le courage de risquer sa chance. On voudrait seulement être oublié dans son coin par le sort, vivre modestement, non dans le bonheur, mais dans cette absence de malheur qui en est la caricature.

— Vous ne pensez pas ce que vous dites? — interrogea Marceline avec fougue et presque angoissée. — Non, ce n'est pas possible. Un être comme vous, jeune, plein de force et de désir, n'a pas le droit d'accepter ainsi. Nora n'acceptait pas, Elle, elle avait cependant des enfants, un foyer. Et vous, qu'avez-vous?

Laure haussa les épaules et ne répondit pas.

***

Laure mit plusieurs jours à se dégager de la tentation que la visite de la petite Balanès avait déchaînée en elle. Elle jalousait, elle admirait l'enfant cynique, que nul scrupule n'arrêterait, et cependant la méprisait. Ce que Marceline voulait de la vie, ce n'était pas ce que Laure désirait. Autre chose, bien autre chose que les satisfactions de la chair et du plaisir, dont cette gamine savourait déjà le goût sur ses lèvres : un accomplissement de tout ce qu'elle sentait en elle de généreux, de fort; une mise en œuvre de toutes les possibilités de son âme. Mais à travers cette haute aspiration se glissait l'insidieuse tentation de ne pas viser si haut, de prendre le plaisir

à portée de la main. Si elle avait vraiment voulu... Jacques Malessert... Elle le savait bien : il lui aurait suffi de profiter du trouble que sa seule présence mettait au cœur du jeune homme; elle aurait pu le tenir en son pouvoir, le dominer, le lier à elle par les liens de la chair, et alors, en dépit de tout, l'entraîner, l'arracher à Irène... Elle haussa les épaules : il n'en valait pas la peine.

Il lui arrivait de songer qu'elle aurait pu se faire aimer de lui, puis le rejeter avec dédain, ayant bouleversé ce ménage, et fait souffrir, enfin, cette Irène, cette lamentable Irène dont elle se sentait bien près de haïr le méprisable bonheur. Que d'autres êtres souffrissent comme elle, par elle, elle en venait presque à le souhaiter. Puis, soudain, se reprenant, bouleversée de ce qu'elle venait de découvrir, elle s'arrêtait de penser, inquiète, comme si elle se sentait au bord d'un gouffre.

Céderait-elle à cette âcreté, à ce désespoir stérile? C'était là la pire menace.

A peu de temps de là, un jour où Laure allait sortir, l'abbé Pérouze, dans le préau d'entrée, frappait à la porte de la directrice.

— Mademoiselle Jérébel visite les dortoirs, monsieur le Chanoine, — dit-elle.

— Ah c'est vous, mon enfant, — dit le vieux prêtre en tournant vers elle ses yeux que la cataracte lentement embuait. — Eh bien je ne me mettrai pas en quête de votre directrice, et puisque je vous tiens, je vous garde. Vous sortiez? Il faut que j'aille jusque chez madame Jacquin mère; ne voulez-vous pas m'accompagner?

C'était une journée d'automne, d'une douceur nacrée. Ils allèrent lentement le long des avenues dont Saint-Pierre-Sengelin s'enorgueillit. Les feuilles jaunies achevaient de tomber au souffle d'un vent paisible.

— Eh bien, mon enfant, vos élèves vous donnent-elles satisfaction?

Trop fin, le vieil abbé, pour aborder la conversation autrement que par un terrain de tout repos.

— Mon Dieu, monsieur le Chanoine, mademoiselle Jérébel peut en juger mieux que moi.

— Mais, précisément, elle me disait encore hier combien vous étiez savante, experte dans l'art difficile d'enseigner.

Laure se mit à rire :

— N'ajoutait-elle pas aussi : « Trop violente, excessive. Elle n'a pas encore pris le ton de la maison. Il est à craindre même qu'elle ne le prenne jamais... »

Et comme l'abbé souriait, en hochant la tête, elle continua :

— C'est bien cela, je sais qu'elle me trouve violente. Je n'ai pas de diplomatie. Les habiles, ce sont les Louvetin, les Salperrat, toutes ces vieilles filles. Il est vrai qu'elles n'ont aucun mérite à ne pas être exaltées!

— Oh, — dit doucement le chanoine, — *les* me paraît assez péjoratif. Je ne vous reprocherai pas, quant à moi, d'être violente. Il faut enlever le royaume de Dieu par la force : *diripere*... arracher, arracher comme un morceau de chair vive. Mais ce n'est peut-être pas de cela que veut parler mademoiselle Jérébel?

— Ne croyez-vous pas, monsieur l'abbé, — reprit Laure après un silence, — que ma vraie place ne serait pas ici?

— Mais où donc?

— Je ne sais pas, quelque part où je pourrais user cette violence sans risquer les foudres de mademoiselle Jérébel. J'aurais peut-être dû entrer au Carmel, mais...

— Mais? — reprit le prêtre.

— Mais il faut être sûre...

— Oui, — dit-il gravement.

Pourquoi cela lui venait-il à la bouche? Depuis trop longtemps elle était seule en face de sa conscience en proie au trouble. Souvent elle avait éprouvé le désir d'aller trouver l'abbé Pérouze, de lui parler, dans toute la nudité de son cœur. Chaque fois elle avait reculé. Maintenant elle sentait qu'elle allait le dire, ce qu'elle n'avait jamais dit. Elle pouvait parler parce que c'était ici, en plein air, dans cette ombre mouchetée et cette odeur de feuilles mortes, dans la paix de la grande allée déserte et consolante.

Le prêtre laissa le silence faire son œuvre. Il ne dit rien, marchant à petits pas.

— Vous rappelez-vous ce passage de la vie de sainte

Thérèse d'Avila? Celui où il est dit : « La vraie vie commence, la vie de Dieu en moi »?

— C'est un livre nouveau qui s'ouvre; je veux dire une grande vie.

— Oui, je me souviens.

— Un soir où elle entrait dans une chapelle déserte, un Christ s'y trouvait, une statue qu'elle ne connaissait pas. Et elle était couchée à terre et elle saignait : du front couronné d'épines et de la plaie du flanc, et des mains perforées, coulaient des ruisseaux de sang. La chair était celle d'un homme qui meurt et la bouche murmurait — elle les entendit — les paroles : « Seigneur, pourquoi m'avez-vous abandonné? » C'est cette impression de doute qui la sauva : lui aussi avait douté. Il y avait eu, en lui, ce dernier désespoir. Et Thérèse comprit alors qu'elle ne pourrait plus douter jamais, plus jamais désespérer, qu'il avait pris son doute, son désespoir, que seule la joie lui était demeurée. Elle se jeta alors à genoux, écarta le corps qui gisait, à même le sol, sans croix, et de ses lèvres elle étancha le sang qui coulait des plaies.

— Chère violente, — murmura l'abbé, en saisissant le bras de la jeune fille, — comme vous avez dit cela!

Elle baissa la tête :

— Mais moi, je n'ai pas trouvé le Christ mort dans une chapelle déserte, je n'ai pas baisé ses plaies.

— Vous ne croyez plus, Laure? — demanda le prêtre, la voix soudain voilée, — ce n'est pas cela que vous voulez dire?

— Non, — répondit-elle. — Mais je ne sais pas si ce que j'appelle croire c'est la véritable foi. Quand je réfléchis à tout cela, je me dis que je ne comprends la foi que dans les moments où l'âme est soulevée, où elle atteint son sommet. Et je n'ai jamais senti sur moi cette lumière éblouissante. Il me semble que si cette joie m'avait été donnée, ma vie en aurait été transfigurée...

— Orgueil, Laure, attention à l'orgueil! Vous n'avez pas le droit d'exiger de Dieu sa présence, mais seulement de la lui mendier, humblement, dans la prosternation de votre âme.

Elle ne répondit pas. Ils croisaient sur le mail le docteur Epeautre qui sortait de chez lui par la porte dérobée de son jardin — c'était son habitude — petit, chafouin, son

pantalon serré dans de courtes guêtres de cuir noir verni, qu'il laquait au pinceau tous les huit jours. Il salua, en posant sur Laure un de ces regards qu'il jetait aux femmes, et sous lesquels elles se sentaient impures. Mais Laure le vit à peine, elle suivait sa pensée.

— Vous avez été cependant très ardente à la Visitation. Je me souviens. A votre première communion...

— Ma foi, c'était sœur Marie de l'Incarnation. Je l'aimais, vous ne savez pas comment! C'était pour elle...

— C'était une sainte, — dit l'abbé Pérouze.

— Je le sais bien. Si elle avait vécu...

— Avez-vous donc besoin de vous donner des prétextes?

— Ce n'est pas cela, — répondit-elle après avoir réfléchi profondément. — Mais il me faut un être de chair et de sang à qui dévouer ma violence, comme vous dites. Et je souffre d'être toujours déçue. Si je rencontrais un homme que j'aie le droit d'aimer et qui soit... tel que je l'attends, je crois alors que je deviendrais tout à fait moi-même, mais pas avant.

Le chanoine toussa plusieurs fois.

— C'est bien joli, — dit-il d'un ton volontairement léger, — mais si l'homme que vous rencontrerez, que vous aimerez ne vous conduit pas sur la bonne route, êtes-vous sûre que vous ne le suivrez pas quand même?

Elle baissa la tête, ne répondit pas.

— N'ai-je pas droit, moi aussi, à un peu de bonheur? — répondit-elle au bout d'un instant.

Le chanoine hocha la tête.

— Je sais, vous avez été malheureuse, vous avez déjà épuisé votre lot de souffrances : votre mère, votre père, Barterand... pour une enfant si jeune, c'est trop. Mais vous ai-je jamais marchandé mon affection? Ce n'est que celle d'un vieux prêtre qui bientôt sera porté par là (le mail aboutissait non loin du cimetière) et qui ne pourra plus rien pour vous. Mais n'y pouvez-vous pas voir l'humble instrument d'une miséricorde plus haute?

Comment résister? Ce n'était pas la première fois qu'il prenait pour lui parler ce ton profond et simple, et il lui semblait alors que c'était vraiment quelqu'un de plus haut, de plus puissant qui parlait par sa bouche. Mais quand elle était

seule, elle ne retrouvait plus en elle les mots qu'il avait dits, ou plutôt ce n'étaient plus que de pauvres mots sans vie, sans force, des fantômes qui ne pouvaient rien contre l'ulcère de son cœur, contre son indéracinable amertume.

— J'ai tort, je le sais bien. D'autres sont plus malheureux que moi. J'ai un toit. Vous avez été si bon pour moi. Grâce à vous, je n'ai jamais été seule. Je devrais rendre grâce et prier. Je prie, monsieur l'abbé, je prie de toutes mes forces. Croyez-vous qu'à la fin je connaîtrai la paix?

Il leva la main vers le ciel.

Ils étaient arrivés au bas du mail, auprès de la statue. L'abbé allait entrer dans la première maison de la rue Saint-Jean. Laure le regarda : petit corps maigre dans la soutane flottante, belle tête fine aux yeux de porcelaine, et ce sourire de l'âme qui transparaissait sur le visage comme un masque intérieur. Elle se sentait un peu apaisée, heureuse, de ce quart d'heure de causerie. Elle dit encore :

— Voyez-vous, monsieur l'abbé, je voudrais aimer ma vie monotone, la vie de Sainte-Mechtilde, et mademoiselle Jérébel et les Salperrat, et l'odeur d'huile de foie de morue. (Elle plaisantait, en apparence, mais jamais elle n'avait été aussi grave.) Parce que tout cela, c'est le calme, c'est l'équilibre. Il faut que je me tienne à cette existence, un peu à la façon de l'huître à son rocher. C'est une vie que je n'aime pas, où ma violence, comme dit mademoiselle Jérébel, m'est nuisible. Mais c'est ma sauvegarde. Si je m'en séparais, si j'étais, une fois encore, atteinte, il me semble que rien ne me protégerait plus, que je serais terriblement exposée.

Elle se mordit les lèvres, secoua sa tête où un petit chapeau de feutre gris se relevait en coque, découvrant le lourd chignon.

— Et ce qu'il y a de pire c'est que certains jours, il me paraît que rien ne serait plus désirable que d'être ainsi exposée, qu'il me faudrait secouer tout cela... Pardon, laissez-moi vous dire le fond de ma pensée. J'ai trop souffert de l'injustice du sort, je ne crois plus au bonheur, à la joie, à la paix. Si j'ai été écrasée, moi qui ne l'avais pas mérité, qui ne savais même pas que l'injustice existait, que dois-je attendre de la vie? Le mal, toujours le mal. Si je veux du bonheur, ce n'est pas dans la loi. La voie droite et paisible que je trouverai, c'est peut-être...

Non je ne vous dirai pas. Je ne sais pas ce que j'ai aujourd'hui. Pardonnez-moi. Je n'étais qu'un pauvre chat mouillé quand vous m'avez recueillie, et sans vous, peut-être serais-je actuellement sous trois pieds de terre : c'est ainsi que tout eût fini. Je me demande même...

— Taisez-vous, — dit le vieux prêtre en lui serrant le bras, — mon enfant, vous dites des choses abominables.

— Je comprends bien et j'en ai honte, devant vous. Ah! je ne sais pas comment je vis!

Elle hésita un instant, sur le point d'aller plus loin encore dans la confidence, d'expliquer au vieux prêtre qu'elle se sentait plus directement en danger. Si elle ne le disait pas maintenant, jamais elle ne trouverait le courage de se forcer soi-même dans ses retraites. A ce moment, une ombre invisible passa sur elle; elle se revit, en éclair, dans les marais, la nuit de sa fuite, épuisée, à demi prostrée, et le visage de la bohémienne, curieusement mêlée à celui de Marceline Balanès, passa devant ses yeux. Une irrésistible tentation bouleversa son âme : « A tout prix, se dit-elle, à n'importe quel prix... » Elle détourna la tête pour ne pas regarder en face le vieux prêtre.

— Cette fois, — dit-il d'un ton ferme, — il faudra que vous veniez me voir; nous avons à parler sérieusement.

V

LE CARNET NOIR

Mathilde Paleyzieux se souleva sur les coussins de tapisserie auxquels elle s'appuyait, dans sa chaise longue. Depuis son dernier accouchement, elle restait presque toujours étendue. Elle tourna vers son mari un visage crispé, qu'il lui connaissait bien, où les yeux sombres luisaient. Ils se regardèrent un instant en silence, un silence plein de menaces. Jean examinait cette tête ravagée, sur laquelle flottait une indéfinissable expression qui ressemblait à celle de la folie : les pommettes saillaient, violemment fardées, la peau était tirée autour des yeux et des tempes où la poudre, en s'attachant, soulignait les pattes d'oie : les lèvres, sèches sous le rouge, se tordaient, prêtes à articuler des mots perfides.

— Non, — répéta Mathilde, — tu ne m'as jamais aimée. Tu m'as épousée parce que j'étais riche, parce que mon père pouvait servir à ta carrière. Tu n'étais qu'un pauvre diable, dans ton collège, quand j'ai bien voulu de toi. Et maintenant, tu me nargues, tu ne t'occupes plus de moi... Et c'est toi le coupable! toi! c'est toi! (Sa voix, haussant le ton, grinçait.) Tu as voulu des enfants, des enfants. Pour être plus sûr de garder mon argent, n'est-ce pas?... Des enfants. Que leur mère crève tu t'en moques bien, maintenant que tu as ma fortune, que tu es le gendre du sénateur... Et mon imbécile de père qui croit à tes simagrées, qui te pousse, qui va te faire conseiller général!

Elle se laissa retomber, riant d'un rire terrible, entrecoupé de sanglots sans larmes.

Jean, à demi détourné, ne répondait rien : il était habitué à la brutalité et à l'abjection de telles scènes. Depuis qu'il avait épousé cette femme, il subissait sa passion jalouse comme un châtiment. Mais si Mathilde l'avait observé en cet instant, elle aurait été, peut-être, effrayée. Le beau visage, qu'elle adorait, où la trentaine inscrivait une plénitude harmonieuse sur les traits mâles, mais non encore marqués, prenait parfois une expression singulière. En quelques secondes, il changeait tout à coup. Le modelé se déformait, la bouche se tendait, comme dans un rictus mal contenu : les yeux devenaient durs et faux. On eût dit qu'une ombre empoisonnée venait de passer sur cet homme, l'ombre même du mal.

— Je voudrais qu'ils fussent tous morts... — murmura-t-elle. — Ils n'auraient jamais dû naître. Alix m'a tuée, tu entends : c'est ta faute...

Il ne répondit pas.

— Mais parle, — s'écria-t-elle. — Tu es là devant moi, godiche. Tu me méprises, n'est-ce pas? — continua-t-elle de sa voix sifflante. — Tu ne connais que mon argent, la situation que je t'ai donnée. Et moi? tu te dis que je suis une pauvre femme dont l'esprit est détraqué. Mais patience... tu sauras de quoi je suis capable. Je prendrai mes précautions. Mon argent...

— Assez! — interrompit Jean avec une telle violence dans la voix qu'elle se tut.

Ils se regardèrent encore, comme deux bêtes ennemies.

Il se leva, s'éloigna de la chaise longue, alla vers la porte. Au moment où il allait sortir, elle cria, d'un ton tout différent, terriblement douloureux :

— Jean!

Il se retourna, s'appuya contre le chambranle, se mordant la moustache. Mathilde sentit en elle un bouleversement subit. Quelle folie de céder ainsi à sa violence! Cet homme, elle l'aimait. Elle sentait que cela seul comptait pour elle : son amour. Et elle le torturait, elle s'abandonnait à ce tumulte de rancœur, de désespoir qui la contraignait à lui crier des injures!

Ses traits exprimaient une telle angoisse que Jean, jetant un regard vers elle, en fut frappé. Il n'avait jamais aimé cette femme. Quand il l'avait épousée, il avait vingt-trois ans. Il était tout jeune professeur au collège de Saint-Pierre-Sengelin; fils d'une famille très pauvre de paysans, il avait pu, grâce à des bourses, arriver au baccalauréat; pion au lycée de Lyon, il avait passé sa licence. Il n'ignorait point que sa carrière avait peu de chance d'être glorieuse. La fille du sénateur Bélignat était laide, boiteuse, précocement vieillie. Il l'épousa. Il y avait huit ans de cela : trois enfants leur étaient nés, mais leur ménage était devenu un enfer.

Immobile, à plusieurs mètres d'elle, il la regarda, la bouche mauvaise. Au début de leur mariage, de telles scènes le laissaient dans un état de stupeur douloureuse. A son cynisme foncier se mêlait, en un cœur aux sentiments faciles, une pitié superficielle. Il s'efforcait de calmer la malheureuse, d'être aussi doux, aussi attentif que possible. Avant qu'Alix naquît et rendît sa mère si malade, il emmenait souvent sa femme en promenade; on les voyait passer dans la Grand'Rue, couple étrange et disgracieux : elle, claudicant, toujours habillée de façon trop riche, trop voyante, avec de grands volants de satin, des plumes d'autruche au chapeau, toute petite à côté de lui, suspendue gauchement à son bras; lui, très droit, mince, s'efforçant de ne pas comprendre le sens des regards curieux qui se posaient sur eux.

Mais, maintenant, sa bonne volonté avait disparu. Aux violences de sa femme répondait en lui un état de fureur mal domptée et d'exaspération. Parfois, il s'était laissé aller

à lui répondre sur le même ton. Plus souvent il ne disait rien, fixant sur elle ses yeux de fauve, jouissant avec une joie mauvaise de l'abjection où il la voyait, et soulevé en même temps d'un incoercible dégoût. C'était ce qu'il éprouvait ce jour-là : et ses sentiments étaient si clairs que Mathilde les lut sur son visage. Un grand silence tomba entre eux. Comme souvent, surtout depuis que d'autres pensées le hantaient, un songe meurtrier le traversa, mit dans ses yeux un éclair. Quand cette idée, à peine consciente, le visitait, il en était oppressé, et, comme pour se pardonner à lui-même, pour effacer le souhait confus, il s'approchait de la misérable femme, se penchait sur ses mains décharnées et les effleurait de ses lèvres.

— Jean... — répéta Mathilde d'un ton pathétique.

Machinalement, il revint vers elle, mais resta assez loin de la chaise longue. Elle porta les mains à sa tête, se serra violemment les tempes.

— Pardonne-moi, Jean, pardonne-moi...

Elle se pencha en avant, tendit les bras vers lui, puis, comme une poupée brisée, les laissa retomber sur la couverture.

— Tu ne veux pas venir vers moi? Tu ne veux pas me pardonner? Oui, j'ai tort. Je suis une mégère... une harpie, mais je me sens si sauvage, quand je pense que tu pourrais ne pas m'aimer autant que je t'aime. Viens!

Il obéit d'un mouvement d'automate.

Elle se pencha pour toucher sa main et Jean sentit qu'elle brûlait de fièvre.

— Tu ne vas pas bien, ce matin? — dit-il.

— Ce n'est rien, puisque tu es là, que je te tiens. Écoute, est-ce que tu me pardonnes? Depuis que j'ai eu Alix, je ne sais plus ce que je suis. Il y a des moments où je sens que quelqu'un parle en moi, par ma bouche. Je pense que je mourrai, que d'autres femmes t'aimeront, et que... et que... tu ne... penseras plus... à moi...

Et elle éclata en sanglots.

Il ne répondit pas, plus gêné qu'ému. Il ressentait pour elle, en cet instant, la même pitié qu'il eût éprouvée pour une bête blessée, pas davantage. Et, de nouveau, une chère image passa devant ses yeux : « C'est bientôt son heure... » se dit-il à lui-

même. Et comme, en pensée, il trahissait Mathilde, du bout des doigts il lui caressa le front.

Elle redoubla de sanglots.

— Je suis abominable... — gémissait-elle au milieu de ses larmes. — Je te fais souffrir, mon amour, mon chéri. Mais si tu savais ce que c'est pour moi, depuis que je suis malade... Et même avant. J'ai toujours eu si peur de te perdre; Jean. Est-ce que tu sais combien je t'aime? Non, tu ne sais pas! Les hommes, vous n'aimez pas. Ce n'est pas vrai. Toi, tu as ton métier, tu as tes affaires d'élection : je les déteste. Je ne te demande pas de m'aimer comme je t'aime : un tout petit peu, gros comme cela...

Il baissait la tête. Il savait qu'il aurait dû répondre, qu'un mot de lui eût pu causer à cette femme une joie resplendissante. Mais quand Mathilde lui parlait ainsi, comme il se sentait, malgré tout, embarrassé, il se raidissait, cédait à une mauvaise humeur qu'il prenait pour de la rébellion. Il sentait confusément que cette passion animale l'engluait. Il préférait presque les moments où elle l'insultait.

— Tu ne me dis rien? — implora la malade, d'une voix qui tremblait.

Il releva le front; ce visage crispé, bouleversé, lui causa autant de considération que d'horreur. Il se pencha encore un peu plus et dit, d'une voix rauque :

— Je t'aime.

Les lèvres de la femme s'entr'ouvrirent : elle ne trouvait rien à répondre. Le mot mensonger l'atteignait chaque fois. Et Jean, voyant l'effet de sa parole, se sentait envahi d'une pitié plus grande encore, où il y avait aussi de la rancune et de la fatuité. Pour dissimuler ce que son visage pouvait laisser paraître, il se pencha davantage, caressa les mains sèches et brûlantes, toucha enfin les joues fardées. Et, pendant qu'il agissait ainsi, il se faisait horreur. Il pensait à tout ce qu'il trahissait; il se disait que c'était une charité, et s'en méprisait; puis, essayait de fanfaronner, de faire le cynique; enfin se relevait, les yeux durs, la bouche prête à crier des mots orduriers à cette femme qui le contraignait à cette comédie.

— Je n'ai pas vu les garçons, — dit-elle.

— Ils sont encore en classe, peut-être.

— Non, je les ai entendus rentrer.

— Veux-tu que je les appelle?

— Non, non, — répondit-elle. — Tu ne trouves pas que René grandit trop vite? Il est bien long pour son âge.

Jean n'écoutait pas.

Souvent, quand il était avec sa femme, il lui semblait que sa véritable vie n'était pas là, qu'il ne s'agissait que d'un long cauchemar, que rien n'était encore commencé. Il lui arrivait de penser qu'il vivait comme si plusieurs existences lui avaient été données, et qu'il eût le loisir de faire des retouches à celle qu'il conduisait pour l'instant.

Son destin lui semblait maintenant fixé. Un jour il serait député : l'agent électoral de son beau-père, le maigre et bilieux Paccoux, s'en portait garant. Il était ambitieux; il voulait réussir. Cependant cela ne suffisait pas à le satisfaire entièrement, à lui faire oublier la misère de son mariage. Une attente, une confuse attente, voilà ce qu'était sa vie.

D'ordinaire, quand il n'était pas au collège où il avait gardé sa chaire, il se réfugiait dans une petite pièce qui avançait sur le toit, au deuxième étage de la maison. Cet étroit cabinet, bourré de livres, qu'il s'était aménagé comme une retraite, et où le silence était respecté, ouvrait sur le jardin par une large baie. Il y passait de longues heures, à lire ses auteurs favoris, Nietzsche, Marx, Hegel, Kropotkine, Proudhon. Les phrases violentes le soulevaient d'une exaltation étrange, comme si elles satisfaisaient en lui un secret instinct de révolte contre tout le cadre riche et bourgeois qui l'emprisonnait et dont Mathilde était le symbole.

— Tu ne trouves pas? — répéta Mathilde.

— Si... — répondit Jean sans savoir de quoi il s'agissait.

— A quoi penses-tu donc? — demanda-t-elle de nouveau inquiète. Il fit un geste vague.

— Je ne sais pas, — dit-il.

A quoi pensait-il? A cette image que, depuis quelques mois, il portait en lui comme un viatique. Un visage lui souriait, au plus secret de sa mémoire, et dans les pires moments de sa détresse, quand Mathilde l'insultait de sa voix sifflante, il appelait cette image à son secours, et il trouvait en elle la consolation.

« M'aime-t-elle? » se disait-il.

A ce moment, la sonnette de la porte tinta. « C'est elle », pensa Jean Paleyzieux. Et brusquement il se leva.

***

La maison Bélignat donnait sur la rue Sainte-Marie. D'aucuns trouvaient que c'était une gageure, étant connues les opinions du sénateur. Mais, par son aspect, elle convenait assez au personnage que cet homme jouait. On remarquait d'abord, au second étage, une sorte de loggia à l'italienne, avec des montants de bois noirs, tranchant sur le ton orangé de la façade; au premier des fenêtres banales; en bas une porte cochère immense flanquée d'une porte plus étroite. De l'autre côté de la rue, les magnifiques arbres du jardin de l'archevêché faisaient passer des branches par-dessus le haut mur. Quand on regardait attentivement la maison, on constatait qu'au-dessus de la porte de gauche, une marque demeurait visible, comme si l'on avait enlevé un bas-relief; en ce lieu se trouvait une Pietà, que, quelques années plus tôt, le sénateur avait fait descendre à la cave.

Le maître de la maison était un petit homme gras, court, au visage assez majestueux, qui n'était pas sans rappeler celui de Cavour. Le cou enfoncé dans un faux col trop haut, le plastron de satin masquant tout le linge, il portait une perpétuelle redingote noire qui achevait de lui donner une allure solennelle. On n'avait connu à M. Bélignat un peu de sentiments vifs qu'au moment du boulangisme. Deux ans durant, il avait dû subir à Saint-Pierre les brocards d'un jeune candidat revisionniste. Maintenant, il triomphait. « Leur histoire... une maladie de femme, disait-il en répétant à la ronde un médiocre jeu de mots. Elles adoraient ce bellâtre. Se suicider sur une tombe... ah, Marguerite. » Et il éclatait d'un gros rire qui faisait tressauter son menton dans son faux col.

Il n'avait jamais aimé beaucoup sa fille qui ne lui faisait point honneur : par contre son gendre le gonflait d'orgueil. L'intelligence de Jean, que d'ailleurs il plaçait trop haut, le comblait d'une satisfaction de propriétaire : et l'objet de cette démonstrative affection, obligé de se soumettre aux

marques qui lui en étaient données en public, ne se retenait pas d'un agacement qui parfois confinait à la mauvaise humeur.

Lorsque la cloche d'entrée sonna, le sénateur et son secrétaire suivant une habitude ancienne, assis dans les fauteuils Directoire du grand vestibule, lisaient les journaux, commentaient Clemenceau, Drumont, Antonin Proust.

Au tintement, Paccoux se leva, alla ouvrir.

Le sénateur, en voyant la nouvelle venue, se montra aimable; une lueur brilla dans son œil, sous la paupière lourde.

— Ah! mademoiselle, vous voilà, vos élèves sont dans la salle d'étude. Et, du ton compassé dont il aurait présidé une distribution de prix :

— Êtes-vous contente? Font-ils des progrès?

Tout en parlant, il examinait avec appétit le visage qui, sans poudre, avait un éclat si rare. Sous le chapeau cloche, les mèches rousses sortaient, mettant en valeur la fraîcheur du teint. Dommage que le corps fût dissimulé par un vaste manteau.

Laure Malaussène répondait, d'une voix très calme, quelques mots insignifiants, et, traversant le vestibule, allait entrer dans la salle des enfants, quand Jean Paleyzieux apparut sur les marches de l'escalier.

Au coup de sonnette il s'était approché de la fenêtre. La chambre de Mathilde donnait juste au-dessus de la porte d'entrée, et sous les volets de bois étaient posés deux miroirs obliques, qui permettaient de surveiller quiconque sonnait.

— Qui est-ce? — dit Mathilde.

— Mademoiselle Malaussène qui vient donner la leçon de piano des garçons, — répondit Jean, sans marquer aucun trouble.

— C'est son heure? — interrogea aigrement Mathilde.

— Dix heures et demie; mais oui.

— Pourquoi restes-tu debout? — reprit Mathilde. — Tu ne veux pas te rasseoir?

Sa voix cherchait à supplier, mais elle ne pouvait faire qu'elle ne grinçât.

— Je veux voir où ils en sont. Il faut surveiller de temps en temps.

Il allait vers la porte, un peu plus nerveux qu'il eût souhaité.

— Dis-lui de monter, — dit brusquement Mathilde. — Je voudrais lui parler, moi aussi.

Quand Laure apparut sur le seuil de la chambre, elle fut frappée de l'air de violence et de désespoir qui se peignait sur le visage de Mathilde. Elle connaissait à peine cette femme. Depuis qu'elle donnait des leçons de piano aux enfants, elle avait eu deux ou trois fois seulement l'occasion d'apercevoir leur mère. Mathilde, appuyée aux coussins, la regardait. Sur son visage se lisaient sans mensonge les sentiments d'admiration et d'envie qui remuaient son cœur. Laure n'était plus alors une très jeune fille, mais une femme accomplie. Il y avait dans tout son être une plénitude, une harmonie singulière. Elle n'avait plus ce charme un peu vert qui parait de grâces acides l'adolescente de Barterand, mais elle possédait la force de séduction qui est propre à la femme aux approches de la trentaine. Elle était habillée pauvrement, ce que Mathilde nota d'un regard cruel, mais le moindre vêtement se transformait sur elle, empruntait à sa grâce d'autres vertus.

Un peu en arrière, près de la porte, Jean restait immobile, incertain. Pressentant le désir de Mathilde et d'ailleurs enchanté de ce prétexte, il dit :

— Je vais prévenir les garçons.

Et il sortit un peu trop vite.

Les deux femmes se dévisagèrent. Laure baissa les yeux, la première, par charité.

— Vous êtes belle, mademoiselle Malaussène. Vous êtes très belle, — dit Mathilde Paleyzieux, la voix oppressée. — Vous l'a-t-on déjà dit? Des hommes doivent vous le dire, n'est-ce pas?

Laure se sentit rougir et, surprise par cette attaque étrange, ne trouva rien à répondre.

— Approchez-vous donc de moi, je vous prie. Est-ce que je vous fais peur? Pourquoi, alors, auriez-vous peur de moi? Auriez-vous donc des raisons de...

— Mais, madame, — dit Laure en interrompant le flux des paroles acerbes, — je n'ai aucune raison...

— Des femmes aussi belles que vous, il n'est pas prudent de les laisser en liberté. Tous les hommes doivent perdre la tête. Et d'ailleurs... vous avez vu mon mari. Il est sorti pour ne pas rester auprès de vous devant moi. Ah! ne dites rien. Je sais bien qu'il pense à vous, qu'il pense à vous plus qu'à moi. Que venez-vous faire ici? Apporter le trouble dans notre ménage? Allez-vous-en! Allez-vous-en! Si vous ne comprenez pas que vous me tuez, que vous me torturez, je vous le ferai comprendre. Vous ne resterez pas ici!

Elle crispa les mains, tordit les bras, et termina cette tirade par un gémissement. Laure, frappée de stupeur, ne trouvait rien à répondre. La voix reprit, plus gémissante :

— Vous ne pouvez pas comprendre, ce que c'est que de douter sans cesse, de trembler pour un être, de ne se savoir jamais sûre de lui...

Elle ferma encore les yeux, les rouvrit, fixa Laure avec des prunelles flamboyantes et, se reprenant aussitôt :

— Je sais bien qu'il m'aime, qu'il n'aime que moi, — dit-elle sans souci de la contradiction qu'elle s'infligeait à elle-même (et tout en parlant elle épiait les sentiments sur le visage de Laure). — Mais il voit d'autres femmes, il les regarde, et moi... je ne sais pas, je ne suis pas avec lui. C'est cela qui me tue, qui me ronge. Pas plus vous qu'une autre, que toutes les autres : je les hais toutes, comprenez-vous?

Et comme Laure faisait, d'instinct, un geste de retrait.

— Jurez-moi qu'il ne vous a rien dit, jamais.

Laure sourit avec mépris.

— Si ma présence vous gêne, madame, — dit-elle très calme, — je ne reviendrai plus ici. Mais ce que je fais ne regarde personne.

Le visage de Mathilde se décomposa sous les fards.

— Vous m'insultez, — bégaya-t-elle.

— Je vous en prie, madame, — dit Laure doucement. — Je n'ai jamais rien fait qui puisse mériter votre colère. Vous allez vous épuiser. Je m'en vais, c'est bien simple.

Mathilde brusquement calmée par ce sang-froid rejeta la tête en arrière.

— Ne partez pas, — dit-elle, — je suis trop malheureuse. Depuis deux ans, immobile. Avec cette angoisse abominable.

La dernière fois que j'ai eu un enfant, quand Alix est née, j'ai cru que le monde ouvrait pour moi des abîmes d'atrocité. Vous ne pouvez pas savoir. Le docteur Epeautre était là, avec une sage-femme et une garde. Je les entendais, je les voyais s'agiter dans ma chambre, ici. Et cependant j'étais seule, terriblement seule. Je pense qu'au moment de mourir, cela doit être pareil. Je savais que personne ne m'aimait, que j'étais indifférente au monde entier, et que je pouvais mourir sans que cela eût la plus petite importance. Je me sentais me vider, mon sang coulait, mes mains étaient froides. Mais cela n'était rien. Le pire, c'était cette impression épouvantable d'être absolument seule, de découvrir la misère de la vie, et de tout. Si j'avais été sûre que Jean m'aimât, je n'aurais pas été si malheureuse. Mais dans ce moment-là, j'ai pénétré le sens de toute mon existence, et je ne l'oublierai jamais. Ils disent que je suis folle. Non, ce n'est pas cela. Mais je sais maintenant...

Elle passa sur son front une main égarée.

— Pourquoi vais-je vous dire cela à vous? — murmura-t-elle la voix soudain rauque. — Vous êtes une étrangère. Vous venez donner des leçons de piano à nos enfants. Et nous vous payons. Combien vous paie-t-on? Deux francs? Et je vous dis cela...

Elle éclata d'un rire suraigu. Laure qui, un instant plus tôt, avait éprouvé pour la malheureuse une sorte de sympathie, tant les mots de Mathilde faisaient écho à sa propre pensée, brusquement rougit sous l'insulte et, d'un mouvement rapide s'écarta. Non, elle ne pouvait plus rester avec cette horrible créature. Elle pensa avec une compassion infinie, que Paleyzieux vivait avec elle depuis sept ans.

— C'est que je sais tellement que vous complotez contre moi. Jurez-moi donc que vous n'êtes pas sa maîtresse! Que vous ne venez pas ici pour m'espionner et me narguer? D'ailleurs il n'y a qu'à vous voir. Vous êtes grands tous les deux, et beaux, n'est-ce pas? Il est beau. Vous, vous êtes belle comme une chienne. Quand vous sortirez ensemble, dans la rue, on vous montrera, pour vous admirer. Quand je sortais avec lui, les gamins ricanaient sur notre passage. C'est évident. Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt? Vous me trahissez.

Laure n'y tint plus. Elle s'approcha de la chaise longue. Elle

était si proche qu'elle distinguait sur le visage de la malade toutes les traces de rouge, de kohl, de poudre.

— Ne parlez plus! — commanda-t-elle d'une voix sèche. — Vous ne savez plus ce que vous dites. Pourquoi vous torturez-vous vous-même?

Elles se regardèrent de nouveau. Mathilde qui scrutait le visage de la jeune fille, y vit une immense pitié sans mépris. Elle se sentit soudain acculée dans ses retraites les plus cachées. Pourquoi celle-la ne la haïssait-elle pas? Et pourquoi n'était-ce point par mépris?

— J'ai beaucoup souffert, moi aussi, — dit Laure. — Vous ne savez pas, madame. Vous avez des enfants, un mari, une famille. Vous avez un toit, un avenir paisible. Et vous me détestez, moi qui n'ai rien. Vous pouvez me chasser, je gagnerai trente francs de moins, voilà tout. Peu importe. Je ne reviendrai plus ici, puisque vous souffrez de me voir dans cette maison. Mais vous ne serez pas plus heureuse, pas moins seule.

Elle avait baissé la tête en parlant, un peu honteuse de se confesser ainsi. Quand elle releva les yeux, elle vit que Mathilde pleurait. Silencieusement, avec des larmes lentes. Elle se tut, bouleversée. Il fallait que cette femme fût bien peu maîtresse de ses nerfs ou peut-être bien malheureuse. Car, si blessée qu'eût été Laure, elle éprouvait pour Mathilde, mêlée à beaucoup de dégoût, une sorte de pitié déconcertante, de fraternité dans la douleur. Elle aussi, en son genre, n'était-elle pas une victime?

Comme elle restait immobile et silencieuse, Mathilde fit un geste pour l'éloigner.

Laure s'écarta. La femme ne lui tendit pas la main, ne la regarda même pas. De grosses larmes coulaient sur son visage entraînant le kohl et le rouge : ses yeux fixes semblaient découvrir, très loin, dans la direction des fenêtres par lesquelles on apercevait les arbres, un horizon infini de solitude et de désespoir.

Avant de sortir :

— Vous me haïssez encore, — demanda Laure Malaussène d'un ton très doux.

Mathilde secoua la tête sans qu'il fût possible de comprendre s'il s'agissait d'un aveu ou d'une dénégation.

— Allez-vous-en, — jeta-t-elle très bas, — je sens que je vais de nouveau vous détester.

***

Dans le vestibule du rez-de-chaussée, Laure retrouva Jean Paleyzieux qui, en l'entendant descendre, était sorti de la salle d'étude.

Le visage crispé, il s'avança vers Laure :

— Que vous a-t-elle dit? — demanda-t-il à voix basse.

— Elle est très malheureuse, — répondit Laure.

Il haussa les épaules.

Un instant ils restèrent silencieux, puis Paleyzieux poussa la porte qui ouvrait sur le jardin.

— Venez, — dit-il.

Elle obéit.

Laure était si troublée par la scène qu'elle venait de subir qu'elle ne se rendait même pas compte de son imprudence. Les domestiques, sans aucun doute, les voyaient : n'était-ce pas donner raison à la pauvre jalouse? Mais elle suivait sa pensée :

— Je vous plains aussi, — dit-elle.

Elle baissait les yeux vers le sol, et de la pointe de sa bottine poussa quelques graviers. Comme le temps était aigre, elle remonta autour de son cou l'étoffe assez défraîchie de son manteau. Jean à côté d'elle, les traits bouleversés, — son mauvais masque — se mordait la moustache et de temps en temps portait à sa bouche un doigt nerveux auquel il arrachait une lamelle de peau.

— Il aurait mieux valu ne pas nous rencontrer. Il ne faut plus que je revienne ici. Jean, nous n'avons pas le droit...

— Me laisserez-vous donc seul?

Elle secoua la tête.

— Je vous en prie, — reprit la voix implorante.

— Moi aussi, elle aussi, tous nous sommes seuls. La vie c'est cela.

La scène qu'elle venait de subir l'avait arrachée brutalement au rêve dont, depuis plusieurs mois déjà, elle se berçait. Un abîme venait de s'ouvrir devant elle, et elle se raccrochait aux bords vertigineux, prête à sombrer. Avait-elle donc tout

oublié? Serait-il possible qu'elle eût méconnu combien l'équilibre de sa vie était précaire? Soudain elle se trouvait en face d'une réalité toute simple, abominablement simple : que cette femme était la femme de Jean et que ces enfants étaient *ses* enfants. Mais l'avait-elle ignoré? Elle avait vécu en tout cas, comme si cela n'était pas vrai. Un rêve, un simple rêve : maintenant le réveil. Il ne s'agissait plus de parler du carnet noir, de se griser d'audaces verbales; la réalité était là, et son bonheur était en péril.

Le pis était qu'elle ne se sentait presque plus le courage de défendre ce fragile bonheur menacé. Une immense lassitude pesait sur elle. Le plus simple, puisqu'elle était, dans ce ménage, un élément de trouble n'était-il pas de se retirer? Le cœur des femmes a de ces replis, de ces brusques volte-face où l'amour s'accomplit dans le sacrifice, parfois en d'absurdes holocaustes.

— Voyez-vous, — dit-elle, — je suis habituée. Peut-être suis-je de ces êtres dont l'existence n'est qu'un tissu d'échecs. Je marche dans la vie comme dans une prison. Chaque fois qu'une porte s'entr'ouvre, que j'aperçois un moyen de m'enfuir, le guichet se referme, le lourd vantail retombe : c'est fini, je me sens plus emprisonnée, plus malheureuse qu'auparavant...

Elle tourna la tête, examina Paleyzieux comme si elle voulait se pénétrer de l'idée que c'était bien lui, cet homme jeune et beau dont le destin était lié à celui de cette malheureuse créature. Il ne la regardait pas.

— Au début, quand j'étais aussi frappée par le sort, je me rebellais, j'avais envie de me débattre, de crier contre l'injustice, mais crier quoi? crier à qui? Je suis seule et nul ne pouvait m'entendre. Il y a des jours même où je pense que ma vie est d'un affreux comique : cette fille qui ne peut jamais rien faire, rien oser, sans qu'aussitôt un génie diabolique la ramène au sentiment de sa condition. Je devrais tirer de cette accumulation de misères les plus grandes vertus. Comme Job... Heureux celui que Dieu accable... C'est lui qui ouvre la plaie et la panse.

Et, s'interrompant soudain, elle se mit à rire, à mi-voix, lèvres fermées. Elle pensait, en même temps, à l'abbé Pérouze, avec une rancœur inavouée : toute une marée de mauvais sentiments refluait en elle.

Il se tourna vers elle, la regarda.

— Laure, vous riez...

— Il vaut mieux rire.

Elle détourna violemment la tête, arracha son mince gant de filoselle noire, et, le serrant dans ses mains convulsées :

— Je n'en puis plus, — dit-elle. — Je ne reviendrai plus ici.

Il lui toucha le bras.

— Je vous en prie. N'avez-vous donc plus foi en la vie, plus aucune foi?

— Et vous? — répondit-elle en le regardant en face.

Il fronça les sourcils. Elle fut sur le point de lui dire : « Et vous, marié à cette créature abominable, pour toujours, à jamais? » Elle n'eut pas le triste courage de l'accabler. Mais il avait compris, et interloqué, se tut.

— Je pense souvent, — reprit-elle, — que les hommes ont été mis sur la terre pour qu'ils se torturent les uns les autres, qu'ils se rendent mutuellement la vie plus pénible. Ceux qui prétendent posséder le bonheur, de quel prix l'ont-ils payé? Quelques imbéciles (elle savait à qui elle pensait) croient être heureux, alors qu'ils s'enlisent dans le confort, la routine, la pire des boues. Et les autres... les autres... C'est avec la douleur d'autrui qu'on achète son bonheur.

Ce fut à son tour de se taire, comprenant quel sens Paleyzieux pouvait donner à cette dernière phrase. Elle se leva, fit quelques pas, suivit l'allée basse. Il la rejoignit en deux enjambées.

— Laure, mon amie, — dit-il avec une brusque énergie, — vous ne pensez pas ce que vous avez exprimé tout à l'heure? Vous ne vous sentez pas à ce point malheureuse, prisonnière de la vie? Nous nous sommes rencontrés. Vous n'êtes plus seule...

Elle sourit de nouveau, d'un air douloureux.

— A quoi cela nous avance-t-il? Vous savez bien que nous serons obligés de nous séparer. Notre amitié... (elle hésita une seconde)... notre amitié demeurera dans ma vie un souvenir très doux, très consolant. Mais maintenant il ne nous reste plus qu'à la rompre. Où cela nous mènerait-il...? Il l'interrompit violemment.

— Non. Je ne veux pas que vous parliez ainsi. Si vous savez

vouloir, si vous vous attachez de toutes vos forces, Laure... Écoutez-moi. Je sens si profondément que ce que vous vivons est provisoire, que cela compte pour du beurre, comme disent les enfants. C'est déjà si étonnant que nous nous soyons rencontrés.

Elle hocha la tête. Oui, c'était si étonnant, si beau... si inutile.

— Mais il faut vouloir.

— Ce sont des mots, Jean. Votre femme...

— Ne me parlez plus d'elle, — dit-il très vite, d'une voix si chargée de haine que Laure en éprouva un sourd désagrément.

Il y eut entre eux un silence gêné, que Paleyzieux rompit.

— Souvenez-vous du carnet noir.

— Oh, le carnet noir... — répondit Laure d'un ton qui avouait un désespoir total, sans limites.

— Non, — reprit l'homme. — Je n'accepte pas. Vous ne partirez pas d'ici. Elle supportera votre présence. Je la menacerai, s'il le faut. Laure, vous ne savez pas ce que je suis capable de faire, ce que je serais capable de faire si...

Laure lui toucha le bras, pour l'interrompre.

— Taisez-vous, — dit-elle, d'une voix impérieuse.

Et, s'écartant de lui, elle remonta rapidement l'allée.

Ce qu'il allait dire, non, cela elle ne voulait pas l'entendre.

La rencontre de Laure Malaussène et de Jean Paleyzieux s'était faite dans des circonstances qui pouvaient passer pour assez surprenantes mais qui n'avaient rien que de très logique. Ses cours de musique à Sainte-Anne d'Albarine en avaient été l'occasion.

Chaque vendredi, elle prenait l'omnibus somnolent. Elle n'aimait pas ce travail, qui était fastidieux et exigeait ce voyage sans agrément. Elle donnait cinq ou six cours, déjeunait dans la salle à manger des surveillantes (une religieuse sécularisée, pendant le repas, lisait à haute voix les sermons du père Didon), ne parlait à personne et reprenait le train. Le soir, assez fatiguée, comme l'horaire ne se souciait guère de la correspondance pour Saint-Pierre-Sengelin, elle devait attendre trois quarts d'heure à Virieu le départ de son train. Plutôt que de demeurer dans la salle d'attente où stagnait

l'odeur infecte du cambouis, mêlée aux relents du poêle, elle se promenait sur le quai, glacée, énervée, épuisée, son rouleau de musique sous le bras.

Plusieurs fois, elle avait remarqué, attendant le même train qu'elle, un homme, qui paraissait jeune, et qu'elle connaissait de vue. C'était un professeur au collège de Saint-Pierre qui avait épousé la fille du sénateur Bélignat. Cette union avait fait jaser : elle le savait. On s'était demandé, on se demandait encore comment ce garçon, d'allure distinguée, avait pu épouser cette femme rabougrie, ce laideron boiteux, dont le caractère, à ce qu'on disait, était aussi peu avenant que la démarche. D'ordinaire on jugeait, en ville, ce mariage avec sévérité. Laure avait souvent rencontré, dans la Grande-Rue, cette Mathilde Paleyzieux, née Bélignat, empanachée, couverte de bijoux et de fourrures, traînant derrière elle dans la boue une jupe de soie trop élégante. « Et ils ont trois enfants », se disait Laure, non sans dégoût.

Un vendredi de novembre, au moment où le train allait quitter Virieu, la portière du compartiment où Laure était seule s'ouvrit avec violence et un homme apparut. Elle eut à peine le temps de le regarder : penché en dehors, par la vitre ouverte, il refermait le loquet extérieur. Quand il se fut assis dans l'angle opposé au sien, elle le reconnut. C'était le gendre de M. Bélignat. Elle se plongea dans sa lecture ou, du moins, fit semblant, car, à la dérobée, elle examinait son compagnon de voyage, dont la lumière jaune de la lampe à gaz éclairait durement le visage.

C'était un homme mince, d'une extrême souplesse. Allongé à demi dans son coin, il avait pris, d'instinct, l'attitude la plus harmonieuse. Il ne lisait pas, semblait réfléchir.

Le train roulait lentement, dans la gorge du Furans. Les rochers fantastiques qui la bordent luisaient sous la lune; Laure frotta la vitre avec un coin du rideau bleu, et regarda le paysage. Pendant qu'elle demeurait ainsi absorbée, sa main droite, gantée de fil, retombait sur la banquette et y laissait glisser ce qu'elle tenait. C'étaient des extraits de sainte Thérèse d'Avila et, une fois de plus, le petit carnet noir, le fameux carnet qu'elle avait trouvé précisément dans ce train, quelque dix mois plus tôt, et qu'elle emportait très souvent

avec elle, quand elle n'avait pas d'autre livre ou même, simplement, pour être sûre d'éviter ainsi les indiscrétions de Jézabel.

Le train vint passer, tout contre la montagne : Laure ne vit plus que des branches d'arbres serrées qui se tendaient vers elle; elle laissa retomber le rideau, se rencoigna, reprit le carnet. Jetant un coup d'œil rapide sur son compagnon, elle constata qu'il s'était rapproché et qu'il la regardait avec insistance. Elle ne s'y trompa point. Ce n'était point de ces regards visqueux dont elle savait le sens. L'attitude entière de cet homme interrogeait. Ce qu'il fixait des yeux, c'était le carnet noir. Visiblement, il se contraignait malaisément au silence. Laure durcit son visage : il lui semblait qu'il était absolument impossible qu'il lui parlât ou sinon... Elle sentit son cœur qui se mettait à battre, très vite, exactement comme le jour où la bohémienne avait tenu ses mains. Elle pensa : « Je suis absurde. » Et, ce qui était plus absurde encore, dévisagea l'homme. Elle nota un petit détail : qu'il portait un col non empesé. En même temps, elle sentit qu'elle désirait follement qu'il lui adressât la parole. Puisque c'était le carnet qui semblait l'intéresser, elle le saisit de nouveau, feignit de le feuilleter, de relire une page.

— Mademoiselle... — dit Paleyzieux, — excusez-moi. Mais ne pourriez-vous pas me renseigner? Est-ce dans ce train, est-ce aujourd'hui que vous avez trouvé ce carnet noir?

Elle se sentit tout aussitôt rassérénée. Il avait une voix agréable, mélodieuse, une voix peut-être un peu trop flexible, mais qui produisait sur elle un effet de surprise quasi sexuelle. Elle s'entendit répondre sans aucun trouble :

— C'est bien dans ce train, monsieur, que je l'ai trouvé : mais il y a une dizaine de mois.

— Ah, — s'écria-t-il, — quand je l'ai perdu.

Elle retint difficilement un cri. Ainsi, c'était lui! lui qui avait écrit ces maximes admirables, lumineuses comme des flammes! — Vous...

Il la vit bouleversée, ne comprit qu'à demi.

— J'ai perdu ce carnet il y a environ dix mois, un jour que je voyageais sur cette ligne. Je vais souvent voir mes parents près de Nantua. Je m'appelle Jean Paleyzieux.

Il avait dit tout cela asssez vite, et de la même voix. Deux pensées traversaient l'esprit de Laure Malaussène, avec une intensité fébrile. L'une : « Mais oui, J. P., les initiales. » Et la seconde : « C'est autre chose que Jacques Malessert. »

— Il était resté dans le wagon?

— Ici... — dit-elle, en glissant la main entre la banquette et le dossier. Et, enhardie : — C'est bien beau, ce qu'il y a dans ce carnet.

Jean Paleyzieux sourit.

— Ah! vous avez lu...

Elle se sentit rougir.

— Oui, — dit-elle. Et, se souvenant d'une des maximes, elle ajouta : « Si tu veux disposer quelqu'un en ta faveur, aie l'air embarrassé devant lui. »

Il éclata de rire.

— Parfait! mais avez-vous l'air si embarrassé? Je ne trouve pas. En tout cas vous avez bien retenu la leçon de Nietzsche.

— De qui?

— De Nietzsche.

Et il ajouta d'une voix brève, en phrases morcelées :

— C'est un philosophe allemand. C'est un génie, un génie terrible, hallucinant. Longtemps il a lutté avec la force qui l'habitait, et ses livres étaient faits de cette lutte. Depuis deux ans, à ce qu'on dit, il a été vaincu. Il est devenu fou. Mais ses livres restent. Il enseigne que la vie est le véritable bien, qu'il n'y a de mal que ce qui est contraire à la vie. C'est un homme qui écrit avec le feu.

— Ce n'est pas de vous, alors? (Elle ne savait pas si elle était ou non, déçue.)

Il rit de nouveau, de son rire qui était plein de charme.

— Mais non, je ne suis pas capable... J'ai seulement traduit ces maximes. Je suis professeur d'allemand.

Il se pencha sur la banquette, saisit l'autre livre que Laure y avait laissé tomber.

— Sainte Thérèse d'Avila, — s'écria-t-il en souriant. — La mystique brûlante et Nietzsche le brûlant. Ce sont vos lectures, mademoiselle? Je vous félicite.

Se moquait-il? elle ne distinguait pas.

— Lui aussi s'est penché sur le christianisme, qu'il mépri-

sait : il en a fouillé les décombres. Il a cherché partout ce qui pouvait servir à son œuvre, à sa doctrine. Il n'en a retiré qu'un mot, un seul mot, mais ce mot-là c'est la vérité.

Il regarda Laure : elle l'écoutait passionnément, malgré le fracas du wagon qui les obligeait à se rapprocher.

— Que dit-il? — demanda-t-elle.

— Le royaume de Dieu nous est intérieur. C'est dans l'évangile de Luc. Intérieur. C'est-à-dire que c'est un plaisir de notre cœur, un état d'âme, comme disent ceux qui croient à l'âme. Il n'y a pas de ciel, il n'y a pas de béatitude : il y a un bonheur qui est en nous, qui est le sentiment de la vie en nous, et qu'il faut préserver. Si vous savez le conquérir, vous êtes sauvée.

— Mais, si la vie, c'est le bien, il n'y a pas... il n'y a plus de mal?

Il éclata de rire, puis, soudain, avec cette mobilité d'expression qui était le plus inquiétant de son charme :

— Il n'y a pas de mal. La mauvaise conscience, la bonne conscience, cela n'existe pas. La bonne conscience, celle qui prétend régenter nos pensées, surveiller nos actes, c'est une maladie que dix-neuf siècles de christianisme nous ont donnée. Il n'y a ni bien ni mal.

— Oui, — murmura Laure. — « Par delà le bien et le mal. » C'est dans le carnet.

Il sourit encore :

— Vous l'avez donc appris par cœur?

— Je l'ai tant lu.

— Vous avez aimé ces phrases, ces maximes?

— Plus que tout.

— Je vous en dirai d'autres. « C'est en soi qu'on découvre le ciel du midi brillant, plein de mystères. » Et il y en a une encore, que je ne sais pas très bien traduire, mais qui dit à peu près : « J'aime la vie, celle des papillons et des bulles de savon, et tout ce qui leur ressemble parmi les hommes... : cela connaît le meilleur bonheur. » Parce qu'ils ne pensent pas leur vie, qu'ils ne contraignent pas leur conscience à la juger. Comprenez-vous?

— Oui, — dit Laure, à voix basse. — Mais vous dites qu'il n'y a pas de mal. Il y a pourtant celui qu'on subit, celui dont on est victime.

— Ceux qui sont victimes ont-ils su vraiment faire ce qu'il fallait pour ne pas l'être? ont-ils su acheter leur bonheur? Il faut risquer, perdre sa vie pour la gagner (c'est presque de l'évangile encore). A tout prix.

Paleyzieux dévisageait Laure, l'examinait sans gêne. Il la trouva belle, noble, avec cette double ride à peine esquissée aux coins des lèvres qui donnait à son visage une expression pathétique. Elle le ne regardait pas, semblait méditer.

Au bout d'un assez long moment, il reprit, d'un ton tout uni :

— Vous voyagez souvent sur cette ligne?

— Oui, — répondit-elle. — Tous les vendredis.

Et elle se reprocha aussitôt d'avoir trop parlé. Pourquoi lui donner cette précision? autant lui indiquer comment il la retrouverait, si bon lui semblait. Elle était mécontente contre elle-même. Elle éprouvait toujours ce sentiment étrange et pénible d'être engagée, à son insu, dans la voie de son destin. Elle ne dit presque plus rien, jusqu'au moment où le train s'arrêta en gare de Saint-Pierre-Sengelin.

Au moment de descendre, elle tendit à Paleyzieux le carnet noir.

— Non, — dit-il, avec une grande politesse. — Permettez-moi de vous l'offrir, mademoiselle. Je possède le texte allemand.

— Merci, — répondit-elle, d'une voix trop sourde.

Il l'aida à descendre les marches hautes. Sur le quai, elle le salua sans sourire, sans le regarder, d'un rapide inclinaison de tête. Et elle monta l'avenue qui mène à la ville, très vite, le cœur battant à coups précipités.

DANIEL-ROPS

(*La fin dans le prochain numéro.*)

UN COIN
DE LA FRANCE INTELLECTUELLE

Un homme de haute culture, dont la curiosité était attirée par toutes les manifestations de l'esprit, le peintre et poète Claudius Popelin, me disait, il y a quelque quarante ans : « A défaut de véritables lumières, je crois posséder quelques vagues clartés sur les diverses branches d'activité de la pensée humaine. Bien qu'étranger à toutes les sciences, je suis pourtant arrivé, à force de lectures et d'entretiens avec des savants à me faire une idée, plus ou moins approchée, de l'objet de la plupart de leurs recherches, toutefois, il me faut l'avouer, à l'exclusion totale de ce qui concerne les mathématiques. Là, je me trouve arrêté par un triple mur d'airain derrière lequel se dérobe à ma vue un impénétrable mystère. N'y a-t-il aucun moyen de permettre à un profane de jeter un regard par-dessus ce mur, qui reste pour lui infranchissable? »

Ce desideratum, j'en ai encore, à diverses reprises, recueilli l'expression auprès d'autres personnes aspirant, elles aussi, à ce que rien de ce qui est humain ne leur reste totalement étranger.

Un ouvrage récemment paru[1] a été l'occasion d'une tentative de réponse à un tel désir. Dans cet ouvrage qui

1. *L'Histoire de la Troisième République*, publiée à la Librairie de France en deux forts volumes in-4°, illustrés, sous la direction de M. Jean Héritier, avec le concours de nombreux collaborateurs parmi lesquels MM. Henry Bordeaux, André Chaumeix, Georges Goyau, Georges Lecomte, Louis Madelin, de l'Académie française; André Bellessort, Jacques Chevalier, Albert-Petit, René Pinon, etc...

offre un tableau complet de l'évolution de la vie française, envisagée sous tous ses aspects, depuis 1870, les sciences font l'objet d'un chapitre spécial dont les auteurs[1] se sont appliqués à dresser, pour cette période, le bilan de la production française réduite à ses traits essentiels. Un résumé de ce bilan en ce qui concerne les sciences mathématiques, donné dans les pages qui suivent, fournira peut-être, dans une certaine mesure, une réponse au souhait ci-dessus exprimé.

I

VUE D'ENSEMBLE SUR LES MATHÉMATIQUES

Il convient tout d'abord de se rendre compte de ce qui constitue l'essence des mathématiques prises dans leur plus grande généralité. En gros, on peut dire que leur objet propre embrasse deux genres de spéculations : celles qui sont fondées sur la notion de nombre, relevant de ce que les mathématiciens appellent l'*analyse*, et celles qui ont trait aux diverses formes (lignes, surfaces), que l'on est amené à envisager dans l'espace, dont l'étude appartient à la *géométrie*. Analyse et géométrie sont les deux parties essentielles du domaine livré à l'activité du mathématicien, qui, ainsi qu'on le verra par la suite, s'étend encore au delà de leurs frontières.

Si la plupart des mathématiciens sont conduits à aborder tantôt l'un, tantôt l'autre de ces deux ordres de recherches — toutefois, en général, avec prédominance de l'un des deux — on en a vu qui se sont confinés exclusivement soit dans l'un, soit dans l'autre, tels Hermite pour le premier, Chasles pour le second; de là, la traditionnelle distinction entre analystes et géomètres, chacun de ces termes étant pris dans son sens le plus spécial. Toutefois, la géométrie ayant longtemps fait figure d'une sorte de couronnement de l'édifice mathématique, l'habitude a prévalu, dans les milieux scientifiques, d'étendre à tous les mathématiciens la qualification de « géomètre », de même qu'à l'Académie des Sciences la section affectée aux mathématiques pures continue à être dite de « géométrie »

1. MM. Maurice d'Ocagne, pour les sciences mathématiques; Henri Volkringer, pour les sciences physiques; Marcel Roubault, pour les sciences naturelles.

bien que les travaux qui sont aujourd'hui de nature à y donner accès portent en général — et même, le plus souvent, presque exclusivement — sur l'analyse. Parlant d'Hermite, on dit couramment « l'illustre géomètre », et pourtant, à la vérité, non seulement il ne s'est jamais livré à aucune étude de géométrie proprement dite, mais même il n'a pas laissé de marquer pour ce genre d'étude un éloignement assez singulier.

Il est au reste incontestable que, dans la période contemporaine, c'est du côté de l'analyse qu'a passé la primauté parmi les sciences mathématiques; c'est en son domaine qu'ont été réalisés les progrès les plus considérables, on peut même dire les plus sensationnels; c'est dans ses voies que se dépense à peu près entièrement l'effort de la nouvelle génération. D'ailleurs la correspondance établie entre les diverses entités géométriques et certains symboles analytiques a étroitement uni la géométrie à l'analyse; nombre des principales et des plus hautes conquêtes dont s'est, de nos jours, enrichie la géométrie sont dues à la puissante et féconde intervention de l'analyse; on ne saurait en disconvenir.

Toutefois, la géométrie prise en elle-même, étudiée par les méthodes qui lui sont propres, sans qu'il soit fait appel au secours de l'instrument analytique, n'a pas cessé d'exercer un incomparable attrait sur nombre d'esprits. On aurait tort, au surplus, de sous-estimer les travaux encore produits de nos jours en ce genre. On y discerne souvent des qualités d'ingéniosité et d'invention non inférieures à celles qui se rencontrent dans les recherches d'analyse, et, d'autre part, lorsqu'il s'agit d'utiliser les mathématiques pour résoudre certains problèmes posés par les diverses sciences physiques, particulièrement par la mécanique, il arrive parfois que ce soit la pure géométrie qui en fournisse les solutions les plus directes et les plus simples.

***

C'est que les mathématiques offrent aux autres sciences de prodigieux moyens d'investigation, propres à économiser, dans la plus large mesure possible, le labeur de l'esprit s'appliquant à pénétrer les arcanes de la philosophie naturelle. A la

vérité, c'est, avant tout, par leur caractère esthétique, par les harmonies profondes, dont, comme la musique, elles sont la source, que les mathématiques pures enchantent ceux qui s'adonnent à leur étude. La découverte de quelque propriété cachée des nombres ou des formes géométriques ne provoque pas chez l'initié un moindre ravissement que l'invention de quelque belle phrase musicale chez un artiste; l'excitation cérébrale qui accompagne l'une et l'autre semble bien n'être pas sans quelque analogie : *ut musica mathesis*. Mais c'est plutôt par leur côté utilitaire, par les sortes de miracles qu'elles ont le pouvoir de réaliser, que les mathématiques sont en mesure d'émerveiller ceux-là mêmes qui sont étrangers à leur maniement.

Comment n'être pas frappé du fait que ces disciplines purement intellectuelles permettent de débrouiller les lois du monde physique, de leur donner une forme précise, de les grouper en d'imposantes synthèses, sources elles-mêmes de prévisions susceptibles de conduire à de nouvelles conquêtes expérimentales? Quoi de plus frappant à cet égard que la théorie électromagnétique de la lumière de Mawxell, œuvre purement mathématique, amenant Hertz à la découverte des ondes qui portent son nom, et préparant ainsi l'invention de la T. S. F., consécutive à la fameuse expérience de Branly sur les ondes hertziennes, dont Marconi a été le principal artisan et qui a dû aussi maints perfectionnements au général Ferrié.

***

Le traitement mathématique ne joue pas un rôle aussi essentiel dans toutes les parties des sciences physiques, mais toutes cependant ont tendance à y avoir de plus en plus recours en se rationalisant. Celle pour laquelle, et depuis longtemps, ce rôle a de beaucoup le plus d'ampleur est la mécanique, et telle même est cette ampleur que l'on en est arrivé à classer volontiers cette science parmi les mathématiques, à côté de l'analyse et de la géométrie. A dire le vrai, cela ne doit s'entendre que de la partie purement théorique de cette science, celle qui étudie mathématiquement les effets

des forces produisant certains équilibres (*statique*), ou déterminant certains mouvements (*dynamique*), et qui est ordinairement désignée par le terme de *mécanique rationnelle*. On sait que sa première origine remonte à Galilée, à Newton, à Huyghens, qu'elle a dû de notables progrès à D'Alembert et qu'elle a trouvé sa plus haute expression dans la *mécanique analytique* de Lagrange.

Mais de nos jours le côté expérimental de cette science a pris une vaste extension, en pénétrant, en vue des besoins des applications, dans l'étude des corps déformables et des corps dépourvus de forme, liquides ou gazeux. Ces nouveaux départements de la mécanique, bien que faisant encore un large appel aux mathématiques, doivent plus logiquement être rattachés au domaine des sciences physiques. Nous les laisserons donc de côté dans le présent exposé qui restera limité aux progrès réalisés en France par l'analyse, la géométrie et la mécanique rationnelle, depuis 1870.

II

PROGRÈS EN ANALYSE

L'analyse, dont les fondements sont constitués par l'arithmétique et l'algèbre, embrasse toutes les disciplines qui ont pour objet l'étude de l'interdépendance des grandeurs numériques mathématiquement liées les unes aux autres, disciplines parmi lesquelles on distingue le *calcul différentiel*, le *calcul intégral*, la *théorie des équations différentielles*, la *théorie des fonctions*, le *calcul fonctionnel*,...

La partie supérieure de l'arithmétique, dont ce qu'on enseigne sous ce nom dans les classes élémentaires ne peut donner aucune idée, et que l'on désigne le plus souvent par le terme de *théorie des nombres*, est une science des plus difficiles, en raison surtout de ce qu'elle ne comporte guère de méthodes générales et que chaque nouvelle question abordée exige, en quelque sorte, un effort spécial d'invention.

Dès l'antiquité, cette science a tenté de nombreux chercheurs, ainsi que l'atteste l'œuvre que nous a léguée Diophante mathématicien alexandrin du Ier siècle de notre ère. Au

XVIIe siècle, notre grand Fermat l'a enrichie des plus étonnantes découvertes, gardant secrètes la plupart de ses démonstrations dont la recherche a tenté, depuis lors, les efforts d'hommes tels qu'Euler, Legendre, Gauss, Cauchy, Lamé. Mais cette science a dû son principal avancement à deux grands ouvrages parus au début du XIXe siècle : la *Théorie des nombres* de Legendre et les *Disquisitiones arithmeticæ* de Gauss.

Assez rares, au total, sont les travaux poursuivis depuis lors dans les voies ouvertes par ces deux ouvrages, et plus particulièrement dans la période qui nous occupe.

Toutefois, au cours de cette période, un des plus grands parmi les nôtres y a profondément imprimé sa marque : Charles Hermite qui, notamment, par une intuition vraiment géniale, a su faire concourir les variables continues, telles que les envisage l'analyse proprement dite, à l'exploration du champ essentiellement discontinu de l'arithmétique. C'est en 1873 qu'il a inauguré, fait capital, une méthode propre à faire reconnaître le caractère transcendant de certains nombres intervenant constamment en analyse, méthode d'où le professeur Lindemann a su tirer la preuve définitive de l'impossibilité de la quadrature rigoureuse du cercle.

Avec Hermite, il convient de nommer Georges Humbert, son continuateur dans la difficile théorie des formes arithmétiques, et Gaston Julia qui a su très ingénieusement faire intervenir en ce domaine certaines considérations de géométrie. D'autre part, Jacques Hadamard a poursuivi de profondes recherches sur la distribution des nombres premiers dans la suite naturelle des nombres.

La théorie des nombres est, par ailleurs, la source d'une multitude de propositions curieuses, « plaisantes et délectables », comme disait, au XVIe siècle, Bachet, sieur de Méziriac; elles ont constitué chez nous, dans la période contemporaine, le domaine de prédilection d'Édouard Lucas, dont l'esprit fort original s'y est largement dépensé, ainsi qu'en font foi ses divers ouvrages, comprenant, outre un véritable traité de *théorie des nombres*, plusieurs volumes de *récréations mathématiques* d'un intérêt scientifique non négligeable.

***

Pendant longtemps à partir de sa création définitive, au déclin du XVIe siècle, par notre compatriote Viète, l'*algèbre* n'a eu d'autre objet que la résolution des équations du type dit, précisément, algébrique, résolution qui, au delà des équations du second degré (étudiées dès les premiers éléments) ne s'effectue, sauf dans des cas très exceptionnels, que par voie d'approximations successives, ou grâce à l'emploi de fonctions spéciales, non algébriques, dont on possède les tables. Il semblait que, sur ce sujet le dernier mot eût été dit par certain fameux théorème dû à Sturm (Suisse naturalisé Français pour devenir professeur à l'École polytechnique). Pourtant, depuis lors, Hermite a fait connaître d'autres théorèmes, non moins élégants que celui de Sturn et qui conduisent aux mêmes fins. Mais, dans la période dont nous nous occupons, le sujet a été renouvelé, de la façon la plus imprévue, par Edmond Laguerre, officier d'artillerie, pour qui les mathématiques n'ont d'abord été qu'un simple passe-temps, mais qui y a apporté de si rares qualités d'ingéniosité et d'invention qu'il s'est bien vite classé au premier rang des maîtres.

La discrimination des équations d'ordre supérieur résolubles algébriquement (comme celles du second degré), très rares, ainsi qu'il vient d'être dit, a été obtenue pour la première fois par un tout jeune mathématicien français du plus éclatant génie, Evariste Galois (tué en duel à vingt et un ans, peu après la révolution de 1830) qui, à cette occasion, a jeté les bases d'une théorie entièrement nouvelle, celle des *substitutions*, et introduit dans la science la notion de *groupe*, depuis lors reconnue si féconde. C'est entre les mains de Camille Jordan, propre neveu du grand peintre Puvis de Chavannes, qu'après 1870, cette difficile théorie a atteint son plein épanouissement. Le *Traité des substitutions* de Jordan a un caractère absolument fondamental.

Un nouveau chapitre de l'algèbre, ayant trait non plus à la résolution des équations mais à la transformation des formes algébriques, est né surtout des besoins de la géométrie analytique. Cette *algèbre supérieure*, dont la partie essentielle réside dans la *théorie des invariants*, est originairement

sortie des recherches concomitantes des Anglais Cayley, Salmon, Sylvester et de notre compatriote Charles Hermite, suivi dans cette voie par quelques autres Français dont Henri Bazin et Raoul Perrin.

***

Mais c'est incontestablement dans le domaine de la pure *analyse* qu'en la période contemporaine les sciences mathématiques ont réalisé les plus grands progrès, et, dans ce mouvement général, la France s'est constamment maintenue au premier rang.

C'est qu'en fait ces progrès ont eu, dans la première moitié du XIXe siècle, leur source principale dans les immortelles découvertes d'Augustin Cauchy dont l'imagination créatrice — comme, plus tard, celle d'Henri Poincaré — tenait du prodige. Une de ses plus étonnantes créations, la *théorie des fonctions analytiques de variables complexes*, a été, dès ses débuts, suivant la juste remarque d'Émile Picard, « une science essentiellement française; elle est toujours restée en honneur chez nous. Depuis quarante ans (*ceci ayant été écrit en 1916*), une partie importante de notre effort a été consacrée soit aux fonctions analytiques en général, soit à certaines fonctions spéciales ».

La tête de cette brillante école analytique française était tenue, au lendemain de 1870, par Charles Hermite dont la haute notoriété était, au reste, déjà bien assise, mais qui, par un rare privilège, ne s'est jamais arrêté, dans la voie des recherches originales, jusque dans l'âge avancé qu'il lui a été donné d'atteindre, ne cessant de semer à pleines mains les plus belles choses, notamment dans la théorie des fonctions elliptiques, objet pour lui d'une dilection toute spéciale.

Immédiatement après lui, parmi ceux qui, dès avant 1870, jouissaient déjà de la pleine estime du monde mathématique, mais dont la production s'est considérablement amplifiée après cette date, il convient tout d'abord de citer Camille Jordan, l'un des plus éminents parmi les purs analystes de notre époque, qui, non seulement a introduit dans la science, des idées non moins originales que profondes, mais a encore

su faire pénétrer la plus impeccable rigueur en des théories délicates qui avaient jusque-là laissé quelque peu à désirer sous ce rapport; à la tournure d'esprit qui l'y avait conduit n'était sans doute pas étrangère la sévère discipline intellectuelle exigée par les études de haute algèbre, où, comme on vient de le voir, il était passé maître.

Bien que ce soit dans le domaine de l'algèbre et dans celui de la géométrie qu'Edmond Laguerre ait surtout dépensé les trésors de sa féconde imagination, il en a laissé aussi des traces durables dans plusieurs théories de l'analyse, celles notamment des fonctions entières, des équations différentielles linéaires, des fractions continues algébriques, celles-ci cultivées également avec succès par Hermite et par Stieltjes, Hollandais naturalisé Français.

Gaston Darboux a apporté à l'analyse de notables contributions en plusieurs directions, trouvant en Moutard un émule de marque pour celles qui ont trait aux équations, aux dérivées partielles, dont l'importance est grande au regard de la théorie des surfaces; il en sera dit un mot plus loin.

Quant à Georges Halphen, officier d'artillerie comme Laguerre, et ayant, ainsi que lui, débuté à titre de simple amateur, il a été amené peu à peu à creuser, peut-on dire, jusqu'au tuf certains sujets, en nombre assez limité (équations différentielles, fonctions elliptiques auxquelles il a consacré un traité magistral), apportant, en ses travaux, suivant le mot d'Hermite, « la solution définitive de toutes les questions qui y sont abordées ».

***

Mais voici qu'à l'aurore de la période qui retient ici notre attention surgit une nouvelle génération de chercheurs du plus rare mérite, en tête de laquelle se dresse la géniale figure d'Henri Poincaré. Jamais, depuis Cauchy, astre plus brillant ne s'était levé sur l'horizon mathématique pour l'illuminer dans tout son ensemble. Il ne saurait être question, en un résumé tel que celui-ci, de donner une idée tant soit peu précise de l'œuvre immense de Poincaré, dont, à qui est en mesure d'en saisir la grandeur, la contemplation donne une sorte de

vertige. Disons, en un mot, qu'elle s'est étendue à peu près à toutes les branches non seulement des mathématiques pures, mais aussi des mathématiques appliquées aux diverses sciences physiques, pour les faire toutes bénéficier de progrès considérables. Suivant l'heureuse observation d'Émile Picard, là où les outils analytiques existants ne suffisaient pas à vaincre les difficultés qui menaçaient d'entraver sa marche, Poincaré en forgeait de nouveaux au moyen desquels il en venait à bout. Dans toute l'histoire des mathématiques, il se rencontre bien peu d'exemples de tels triomphateurs. En particulier, par la création de nouvelles catégories de fonctions transcendantes, aujourd'hui dites *automorphes*, il a été conduit aux conséquences les plus inattendues, d'un intérêt hors ligne, où Hermite n'hésitait pas à voir « une des plus belles conquêtes des mathématiques modernes ». Du consentement universel, il a été, dans tous les pays du monde où se cultivent ces sciences, salué du titre de *princeps mathematicorum*.

A côté de Poincaré, est apparu, en tête de la nouvelle école analytique française, un autre très grand mathématicien, entre les mains de qui, lors de la mort, hélas prématurée, du premier, a, sans conteste, passé chez nous le sceptre des mathématiques : Émile Picard (gendre de Charles Hermite). Son activité de chercheur, moins dispersée que celle de son illustre émule, l'a conduit, dans les parties les plus élevées et les plus difficiles de la science, à des résultats qui sont l'objet d'une admiration générale. Tel théorème, aujourd'hui classique, auquel son nom restera à tout jamais attaché, domine, pour une bonne part, les plus récents progrès de la haute analyse.

Des noms de Poincaré et de Picard, on rapproche volontiers, pour les unir en une sorte de trinité, celui de Paul Appell dont l'œuvre, en dehors d'une part importante relative à la mécanique, qui sera citée plus loin, embrasse un bel ensemble de travaux de premier ordre sur des sujets de haute analyse.

D'autres pionniers, d'un mérite exceptionnel, ont puissamment contribué aussi à cette magnifique floraison analytique dont se peut glorifier notre pays : Édouard Goursat, dont les profondes études sur les équations différentielles

ainsi que sur les équations intégrales, font partout autorité; Georges Humbert à qui la théorie des fonctions abéliennes est redevable d'un sensible avancement; Paul Painlevé qui, pendant les dix années, environ de 1886 à 1896, auxquelles il a limité — ce qu'on peut être en droit de regretter — sa carrière de chercheur, a fait faire des progrès surprenants à la théorie analytique des équations différentielles.

Dans la génération suivant immédiatement la précédente, sont apparus des hommes qui ont su victorieusement maintenir le niveau où ceux qui viennent d'être nommés avaient fait monter le renom mathématique de notre pays, et, en tête de ceux-ci, Jacques Hadamard et Émile Borel (gendre de Paul Appell) qui, par des travaux d'une importance capitale, ont réussi, comme leurs prédécesseurs, à conquérir de bonne heure, une renommée mondiale. Mais la phalange massée autour d'eux n'est pas digne d'une moindre estime; en dehors de René Baire, aujourd'hui décédé, il convient de citer d'abord ceux qui, ainsi que les précédents, siègent dès maintenant à l'Institut, tous du plus rare mérite : Henri Lebesgue, Jules Drach, Élie Cartan, Gaston Julia enfin, d'une bien plus récente génération, que l'Académie des Sciences vient d'appeler à succéder à Painlevé.

A côté de ces noms déjà consacrés par les honneurs académiques, il est juste de retenir ceux de plusieurs autres mathématiciens, salués aussi comme des maîtres, et qui, déjà, ont accédé aux listes de présentation à l'Institut : MM. Ernest Vessiot, Paul Montel, René Garnier, Arnaud Denjoy, Paul Lévy, Maurice Fréchet.

Plusieurs de nos meilleurs analystes ont publié, par ailleurs, des traités généraux d'analyse, où sont abordées, sous la forme la plus savante et la plus rigoureuse, les théories les plus élevées à l'ordre du jour de la science; ces traités, également remarquables, se différencient les uns des autres par des caractères très divers; ils sont signés des noms de Camille Jordan, Émile Picard, Édouard Goursat, Georges Humbert, Jacques Hadamard, René Baire. Nulle part au monde n'existe en ce genre une plus riche littérature didactique.

Émile Borel dirige, de son côté, une collection de monographies sur la théorie des fonctions, confiées aux meilleurs

spécialistes et exactement tenues au courant des dernières acquisitions de la science.

***

Aux théories de l'analyse, on peut immédiatement rattacher l'application de grande envergure qui en a été faite, sous le nom de *calcul des probabilités*, aux problèmes relatifs à la supputation des chances. On en distingue les premières traces, dès le XVIIe siècle, chez deux de nos plus grands mathématiciens, Blaise Pascal et Pierre Fermat; c'est ensuite entre les mains de Laplace que cette théorie spéciale a pris toute son ampleur; aujourd'hui, en sus de ses applications classiques, elle sert de base à la *statistique mathématique* qui se trouve jouer maintenant un rôle de premier plan en plusieurs branches des sciences physiques.

Joseph Bertrand lui a imprimé un nouvel essor par ses leçons du Collège de France, publiées sous forme de volume en 1889, pleines d'aperçus ingénieux et subtils. Comme toutes les autres branches des mathématiques, celle-ci a largement bénéficié des contributions originales et profondes d'Henri Poincaré dont les leçons sur ce sujet, données à la Sorbonne, ont également été réunies en volume. Dans la nouvelle génération, Paul Lévy s'est particulièrement distingué dans cette voie; on lui doit un traité excellent, plein de choses nouvelles. Georges Darmois, de son côté, nous a donné, sur la statistique mathémathique un ouvrage de premier ordre. Mais la publication française contemporaine de la plus vaste envergure sur le calcul des probabilités est celle qui, dirigée par Émile Borel, est rédigée, avec lui, par une équipe de collaborateurs recrutés parmi les spécialistes les plus éprouvés de toutes les branches d'application de cette discipline spéciale.

III

PROGRÈS EN GÉOMÉTRIE

La géométrie, nous l'avons déjà dit, est redevable à l'analyse d'immenses progrès. Née de l'idée géniale de Descartes,

la *géométrie analytique*, qui s'est surtout développée au cours du XIXe siècle, a permis d'instituer des méthodes générales et systématiques applicables aux divers genres de problèmes que comporte l'étude si attrayante des propriétés des courbes et des surfaces.

Parmi ceux qui, à notre époque, ont le plus contribué à la mise au point de ces méthodes, il convient de citer particulièrement Edmond Laguerre et Gaston Darboux. Là, comme dans les autres branches à propos desquelles nous l'avons déjà cité, Laguerre s'est distingué par des qualités exceptionnelles d'originalité et d'invention. Gaston Darboux fait surtout figure d'admirable codificateur; ses *Principes de géométrie analytique* sont de beaucoup un des ouvrages les plus remarquables qui aient été écrits sur la matière; le rôle des imaginaires et de l'infini en géométrie y est lumineusement exposé.

La partie de cette science, dite plus spécialement *géométrie algébrique*, consacrée aux lignes et surfaces dont les équations sont algébriques, a retenu l'attention de plusieurs chercheurs éminents, au premier rang desquels, chez nous, Georges Halphen et Georges Humbert.

Les apports de Georges Halphen, d'une parfaite beauté, ont trait à la théorie des *caractéristiques* de Chasles qu'il a définitivement élucidée, ainsi qu'à des propriétés très cachées des courbes algébriques planes et gauches; en ce qui concerne celles-ci, la remarquable classification qu'il en a donnée semble avoir épuisé le sujet.

Avec une extraordinaire habileté et une rare finesse d'esprit, Georges Humbert a su faire usage, pour explorer le champ de la géométrie algébrique, des ressources de l'analyse la plus avancée, puisées en grande partie dans l'œuvre de Poincaré ou résultant de ses propres travaux.

L'étude des systèmes de droites dans l'espace, instaurée par Plücker, a donné naissance à la *géométrie réglée* qui a dû à notre compatriote Gabriel Kœnigs des développements d'une rare valeur.

Dans le domaine de la haute géométrie il convient encore de citer les profondes recherches d'Élie Cartan sur la théorie des groupes et la géométrie riemanienne.

***

Il s'en faut toutefois de beaucoup que les méthodes si puissantes de cette admirable discipline qu'est la géométrie analytique aient privé de tout intérêt la *géométrie synthétique* qui fait un appel plus direct à l'intuition et au raisonnement. Les immortels travaux de Poncelet et de Chasles, dans la première moitié du XIXe siècle, l'ont d'ailleurs dotée de nouveaux principes d'une extrême fécondité, groupés, dans ce qu'on appelle aujourd'hui la *géométrie projective*, partie essentielle de la *géométrie moderne*.

Au premier rang des continuateurs de ces deux grands maîtres, il nous faut, une fois de plus, citer Edmond Laguerre qui s'est montré de la plus rare habileté dans le maniement de ces nouvelles méthodes auxquelles il a ajouté, pour sa part, de précieux compléments.

Un jeune géomètre, trop tôt enlevé à la science, Ernest Duporcq, a marqué dans la même voie en publiant des *Principes de géométrie moderne* qui sont devenus rapidement classiques.

Un autre ouvrage, le *Traité de géométrie*, de Rouché et Comberousse, dont les multiples éditions ont suffisamment attesté le succès, a d'ailleurs très efficacement contribué à maintenir en France le goût de la géométrie synthétique et provoqué les efforts d'une multitude de chercheurs, parfois simples amateurs, qui y ont dépensé des trésors d'ingéniosité.

***

La *géométrie infinitésimale*, qui a pour objet l'étude des affections de forme des lignes et des surfaces, a dû à des Français nombre de ses plus belles conquêtes. Française, elle l'était, au reste, déjà par ses origines; c'est, en effet, des *Applications de l'analyse à la géométrie* de Monge que date son premier essor, fructueusement entretenu par plusieurs des disciples directs du maître et plus particulièrement par Charles Dupin. D'autres géomètres français venus à leur suite y ont apporté d'importantes contributions, notamment Gabriel Lamé, Joseph Bertrand, Ossian Bonnet, Alfred Serret, Edmond

Bour... Il est juste aussi de rappeler la part considérable aux progrès de cette science qu'a eue, en 1827, la publication des *Disquisitiones generales circa superficies curvas* de Gauss.

Dans la période que nous envisageons ici, nous rencontrons encore là des travaux de Laguerre où est spécialement indiqué le rôle que peut jouer l'emploi des imaginaires en cet ordre d'idées. Mais la fécondité d'un tel emploi en ce domaine a surtout été mise en lumière par les belles recherches d'Albert Ribaucour qui, grâce à des méthodes toutes personnelles, a réalisé d'admirables découvertes, particulièrement en ce qui concerne les *surfaces minima*; or, cet éminent géomètre ne s'est, en fait, occupé de mathématiques qu'au cours des quelques loisirs que lui laissait une carrière très active d'ingénieur des Ponts et Chaussées, dans laquelle il s'est aussi grandement distingué; rare exemple d'un simple amateur venant prendre rang parmi les maîtres les plus qualifiés de la science!

Toutefois, le nom qui domine, pour la France, ce vaste département de nos connaissances est, sans contredit, celui de Gaston Darboux qui, tout en y apportant pour sa part d'importantes contributions, s'est affirmé, en outre, comme un incomparable ordonnateur, ayant su, avec un art consommé, grouper rationnellement, mettre exactement au point, sensiblement développer, pousser jusqu'au bout de leurs conséquences toutes les acquisitions dues tant à l'ensemble des chercheurs qu'à lui-même, en ses *Leçons sur la théorie générale des surfaces* et sur *Les systèmes triples orthogonaux* qui constituent un véritable monument.

Divers géomètres se sont, à la suite de Darboux, engagés avec succès dans les voies qu'il a ouvertes, notamment MM. Guichard, Raffy, Gambier, Bouligand, René Lagrange, etc...

A ce chapitre de la science se rattache l'étude de la représentation plane des surfaces qui, lorsqu'il s'agit de l'ellipsoïde terrestre, donne naissance à la *cartographie mathématique*. Cette dernière étude se trouve poussée beaucoup plus loin qu'elle ne l'avait été jusqu'ici dans un grand traité dû à la collaboration de l'ingénieur en chef hydrographe Driencourt et du lieutenant-colonel d'artillerie coloniale Laborde, traité qui, indépendamment de sa grande valeur technique, offre, du point de vue mathématique, un intérêt de premier ordre.

***

La *cinématique*, étude des trajectoires, y compris la détermination des vitesses et accélérations, mais indépendamment de la considération des forces qui les font naître, se rattache à la mécanique par son objet, mais, par son essence, rentre plutôt, à vrai dire, dans le groupe de la géométrie. Gabriel Kœnigs, géomètre né, s'est éminemment distingué en ce genre d'étude où Raoul Bricard a, de son côté, produit de bien jolies choses.

En vue des besoins des ingénieurs, la détermination graphique des vitesses et accélérations a pris, entre les mains de Marbec, une forme non moins élégante que commode.

Lorsque, dans l'étude des trajectoires, on fait abstraction des vitesses et accélérations, on entre dans le domaine de la *géométrie cinématique* dont l'origine se retrouve dans certains travaux de Chasles, mais qui a dû principalement son développement, en même temps que son nom, à Amédée Mannheim. Avec une remarquable habileté, il a su très heureusement faire concourir cette discipline spéciale, où il était vite passé maître, à d'intéressantes recherches de géométrie infinitésimale. Il a réuni la plupart de ses ingénieux travaux dans cette voie en un grand ouvrage intitulé *Développements de géométrie cinématique*, publié en 1894.

***

Avant d'abandonner le terrain de la géométrie, je dirai quelques mots de certaines amples disciplines qui en dérivent, d'une grande utilité en de nombreuses techniques, et dont le type avait été donné, à l'aurore du XIXe siècle, par la *géométrie descriptive* de Monge, sensiblement développée depuis lors par ses successeurs dans la chaire de géométrie de l'École polytechnique, notamment par Hachette, Leroy et Maillard de La Gournerie.

La géométrie a encore fourni des solutions extrêmement élégantes et commodes de tous les problèmes qui se posent à l'occasion de l'équilibre des forces. Ces solutions peuvent être ramenées à un petit nombre de principes fondamentaux réunis

dans un corps de doctrine spécial, la *statique graphique*, dont l'idée s'était présentée originairement aux Français Lamé et Clapeyron, puis à Michon, Français lui aussi, mais dont l'organisation rationnelle a été, au milieu du XIXe siècle, l'œuvre du professeur Culmann, de l'École polytechnique de Zurich. La diffusion de cette nouvelle discipline en France a été due principalement à Maurice Lévy qui y a d'ailleurs apporté des contributions fort importantes et consacré un traité magistral dont l'édition définitive a paru de 1886 à 1888; cet ouvrage est sans doute le plus savant et le plus complet qui ait été écrit sur la matière. La statique graphique a également bénéficié chez nous des ingénieuses solutions qu'Eugène Rouché y a introduites avec l'art d'un géomètre consommé.

Enfin, la troisième des grandes disciplines que les besoins des applications pratiques ont fait maître dans le champ de la géométrie est la *nomographie* qui permet de suppléer aux calculs, plus ou moins longs et compliqués, que comportent les diverses techniques, au moyen de graphiques cotés (*abaques* ou *nomogrammes*) sur lesquels il suffit de faire de simples lectures. De l'aveu d'un des principaux instaurateurs de la statique graphique, Maurice Lévy, « la nomographie mérite de prendre place à côté de la géométrie descriptive et de la statique graphique ». On voudra sans doute bien permettre à celui qui écrit ces lignes de rappeler que ce nouveau corps de doctrine, fruit de son labeur personnel, d'abord ébauché dans une brochure publiée en 1891, a reçu sa pleine extension dans le grand *Traité de nomographie* dont la première édition a paru en 1899.

IV

PROGRÈS EN MÉCANIQUE RATIONNELLE

N'ayant ici en vue, ainsi que je l'ai expliqué plus haut, que la partie strictement mathématique de la mécanique, je laisserai de côté les développements considérables que cette science a reçus dans la période moderne en diverses directions où le rôle essentiel qu'y a joué le côté expérimental fait plutôt rentrer ces développements dans le cadre de la physique mathématique; tel est le cas de la mécanique des corps défor-

mables avec ses applications à la résistance des matériaux et à la stabilité des constructions, de la mécanique des fluides et de ses multiples conséquences en ce qui concerne l'aviation, etc... Il ne faut toutefois pas perdre de vue que ces diverses disciplines ont donné naissance à des travaux de haute analyse.

La mécanique rationnelle, telle qu'elle était sortie des mains de Lagrange, a dû, en France, dans la période contemporaine, de nouveaux accroissements à plusieurs savants éminents, les uns purs mathématiciens comme Paul Appell, Paul Painlevé, Jacques Hadamard, les autres envisageant plutôt la théorie du point de vue des ingénieurs, tels qu'Henri Résal, Henri Léauté, Léon Lecornu, Émile Jouguet. Plusieurs d'entre eux ont publié des traités magistraux où leurs travaux personnels s'insèrent au milieu d'un exposé d'ensemble, de caractère en quelque sorte encyclopédique, des théories de la mécanique rationnelle. Tel est le cas des ouvrages donnés par Henri Résal (1873 à 1889), Paul Appell (1893 à 1926), Léon Lecornu (1914 à 1918), Paul Painlevé (1930), qui ont, peut-on dire, fixé l'état de la science au moment de leur apparition, avec tendance plus accusée, chez le second et le quatrième de ces auteurs, à pousser aussi loin que possible les développements analytiques, chez le premier et le troisième, à incliner davantage vers les questions du ressort des ingénieurs. Plus particulièrement, le grand traité d'Appell fait, pour la mécanique, une sorte de pendant à celui de Darboux pour la géométrie infinitésimale.

Ici encore, bien entendu, la griffe du lion a encore été apposée par Henri Poincaré qui, entre autres, a fait heureusement intervenir en ce domaine la notion, inventée par lui, des *invariants intégraux*, dont, à leur tour, Gabriel Kœnigs et Élie Cartan ont su tirer un remarquable parti.

***

Au nombre des applications immédiates de la mécanique rationnelle, et qui se rattachent tout naturellement à son cadre, on peut nommer la *balistique extérieure*, qui traite du mouvement des projectiles dans l'air et la *mécanique céleste*

qui étudie les mouvements du système planétaire soumis à la loi de l'attraction newtonienne.

La balistique — dans sa partie théorique, la seule que nous envisagions ici — a dû, sans doute, ses plus grands progrès chez nous à Magnus de Sparre, ancien officier d'artillerie devenu professeur de mécanique à la Faculté catholique des sciences de Lyon, dont, en ce genre, les travaux, d'un caractère absolument primordial, ont ouvert la voie à de nombreux chercheurs.

Toute la science balistique, au point où elle est présentement parvenue, se trouve par ailleurs exposée avec une incontestable maitrise dans le grand ouvrage que lui a consacré l'ingénieur général d'artillerie navale Charbonnier, auteur lui-même de travaux originaux d'une valeur très appréciée.

***

La mécanique céleste soulève des questions d'une bien autre difficulté. Bien que sortie de la loi de Newton c'est surtout, en France, entre les mains de Laplace, qu'elle s'est définitivement organisée, à l'aube du XIXe siècle, pour rester depuis lors une science particulièrement française, grâce, pour une bonne part, à Le Verrier et à Delaunay.

Dans la période contemporaine, un nouvel essor lui a été imprimé par Félix Tisserand qui, en un traité magistral, publié de 1889 à 1896, l'a, peut-on dire, mise au point, eu égard aux progrès de l'analyse moderne. Cette publication a d'ailleurs exercé une influence des plus sensibles sur nombre de recherches ultérieures poursuivies dans cette voie, notamment par Octave Callandreau, Maurice Hamy, Henri Andoyer, Ernest Esclangon, etc...

Mais l'évènement capital, en cette région très élevée de la science, a été l'apparition des nouveautés qu'y a semées le génie d'Henri Poincaré, rendues publiques pour la première fois dans l'admirable mémoire avec lequel, en 1889, l'illustre géomètre a triomphé dans le grand tournoi mathématique mondial fondé par le roi Oscar II de Suède, amateur éclairé de ce genre de science. Poincaré a ensuite développé le sujet dans dans toute son ampleur en un magnifique ouvrage publié de

1892 à 1899, sous le titre de *Méthodes nouvelles de la mécanique céleste*, où il manie, avec une étourdissante habileté, divers outils analytiques de son invention, et, en particulier, ces invariants intégraux auxquels il a été fait allusion un peu plus haut. Sous une forme plus strictement didactique, il a également publié, de 1905 à 1910, ses *Leçons de mécanique céleste* de la Sorbonne, recueillies par plusieurs de ses auditeurs, et dans lesquelles se rencontre, entre bien d'autres choses surprenantes, la première solution mathématique complète du problème terriblement compliqué des marées.

Partout où il a passé dans l'immensité du firmament mathématique — et c'est autant dire dans toutes ses parties — Poincaré aura laissé une trace lumineuse dont s'éclaireront à tout jamais les générations de chercheurs à venir.

MAURICE D'OCAGNE,
de l'Académie des Sciences.

AU TEMPS DES AÉROPLANES

DE SANTOS-DUMONT A BLÉRIOT

I

PLUS LOURD OU PLUS LÉGER QUE L'AIR?

« Pourquoi t'obstines-tu à appeler les avions les plus lourds que l'air?
— De mon temps c'est comme cela qu'on les appelait. »

FRANCIS DE CROISSET
(Le Vol nuptial).

Au début de ce siècle le monde semblait à l'aurore d'une ère nouvelle : la conquête de l'air était entrée dans la phase des réalisations, ouvrant la porte à toutes les possibilités; les sceptiques eux-mêmes lisaient avec curiosité les échos de la presse qui soudain avaient révélé les noms de Santos-Dumont, Clément, Blériot, Farman, Voisin, Latham, Wilbur et Orville Wright...

Santos-Dumont... Déjà la marche du temps a estompé le souvenir de ce petit homme ardent, enthousiaste, inventif, qui a dépensé sa fortune et son énergie à la poursuite de son idéal : la conquête de l'air.

Brésilien par son père, Français par sa mère, il est pendant quinze ans une des personnalités en vue du Tout-Paris. Sa modestie n'a d'égale que son affabilité : comment ne pas l'aimer? Ses succès ne l'aveuglent pas, ses insuccès ne l'arrêtent jamais : comment ne pas l'admirer?

Sa taille est petite, sa silhouette mince, son tempérament

nerveux; son poids ne dépasse pas quarante-cinq kilos — le monde entier sait cela; les écoliers parlent de lui avec envie car, outre sa valeur comme constructeur de ballons dirigeables et d'aéroplanes et comme pilote de ses engins, son élégance et une certaine recherche dans la toilette lui ont donné un prestige énorme aux yeux de la jeunesse. Son nom exotique l'a également servi dans l'imagination populaire; mais Santos-Dumont, Sud-Américain riche, a conquis Paris sans tapage, car il est rempli de tact et de discrétion. Il a été immortalisé par l'image et par la caricature : généralement il porte un chapeau en paille de Panama aux bords tombants, un col très haut et une régate de couleurs vives.

Il est toujours sur la brèche, inlassablement, malgré bien des déboires. Il construit un engin après l'autre, exploitant son imagination féconde. Dès 1901 il a tenté de conquérir le prix Deutsch de la Meurthe, créé pour récompenser l'aéronaute qui doublera la Tour Eiffel et reviendra à son point de départ. Le 12 juillet, à bord de son ballon dirigeable n° 5[1] il a réussi un voyage « véritable », tournant autour de la Tour Eiffel. Il s'est posé dans les jardins du Trocadéro : moins de trente personnes assistaient à cet atterrissage non prévu; deux ou trois fiacres se sont arrêtés et aussi quelques cyclistes; le classique petit pâtissier portant son panier sur la tête est accouru, mais déjà l'aérostat est reparti.

Au moment où il allait rallier le parc de Saint-Cloud, d'où il avait pris son envol, un arrêt du moteur a obligé Santos à atterrir dans la propriété du baron Edmond de Rothschild, et le prix Deutsch lui a échappé cette fois. Dans une nouvelle tentative, son dirigeable se dégonfla et s'accrocha aux grands hôtels du Trocadéro, puis éclata soudain; mais le pilote, indemne, resté suspendu dans sa nacelle, put être hissé sur le toit à l'aide de son guide-rope.

Santos construisit le n° 6 avec lequel il eut alors un nouvel accident. Enfin, le 19 octobre, le succès couronna ses

1. Celui-ci est un cigare de 34 mètres de long, 550 mètres cubes, auquel est suspendue une « poutre » armée de 18 mètres construite en bambous. Vers l'avant de celle-ci : une nacelle de ballon sphérique, en osier, à une seule place, toute étroite, dans laquelle Santos-Dumont disparaît jusqu'à la taille. Au centre : un moteur de 4 cylindres à ailettes, de 16 chevaux. A l'arrière : une hélice constituée par deux tubes réunis par de la tôle — une hélice comme on n'en fait plus!...

efforts, il contourna la Tour Eiffel et revint à son point de départ, s'adjugeant le prix de 100 000 francs.

L'année sportive s'acheva par le banquet offert au vainqueur et présidé par le prince Roland Bonaparte : Santos y parut souriant, modeste, vêtu d'un habit noir impeccable : les débuts de la grande conquête étaient empreints d'élégance et l'aristocratie de l'air était en contact avec le Tout-Paris[1].

Quatre années ont passé. Avec des moyens plus puissants Zeppelin a construit ses dirigeables rigides et a fait oublier Santos-Dumont.

L'année 1906 débute par le record du kilomètre lancé : l'auto est toujours reine de la vitesse! Hémery, sur une 200 chevaux Darracq, atteint 175 kilomètres à l'heure[2].

Cet événement sportif est à peine publié que déjà l'on reparle de Santos-Dumont. On parle même beaucoup de lui : les journaux américains annoncent son départ en dirigeable pour le Pôle Nord! En réalité, il prépare un hélicoptère à deux hélices horizontales sustentatrices et une hélice propulsive. C'est avec cet appareil qu'il ambitionne pour le moment de gagner le prix destiné au premier aviateur qui bouclera le kilomètre fermé au moyen d'un « plus lourd que l'air ».

Cependant, dans le public comme dans les milieux techniques, la discussion reprend : plus lourd ou plus léger que l'air? C'est la grande question! Georges Le Roy écrit : « Zeppelin et son œuvre stérile... La suppression du vaste hangar où le Comte abrite ses *indirigeables* n'est qu'une question de jours! » On pourrait déjà se croire au lendemain du traité de Versailles[3].

1. Cette même année 1901 a connu le record du tour du monde établi par M. Gaston Stiegler, envoyé du journal, *Le Matin* en 64 jours, 4 heures, 30 minutes. Et M. Fournier, sur automobile Mors, a enlevé la course Paris-Berlin, 1 200 kilomètres, en 16 heures.

2. Son « bolide » — véritable type de *racer*, dit Charles Faroux — a un radiateur en « coupe-vent » : les deux plans obliques affectent la forme d'un livre entr'ouvert, debout, l'angle dressé à l'avant du châssis, mais aucun capot n'y fait suite... Au-dessus du moteur en V il y a un réservoir d'essence cylindrique avec une pointe conique vers l'avant. Dans les deux baquets, Hemery et son mécanicien, dont les bustes émergent de toute leur hauteur, se courbent pour supporter la pression du vent dont aucun pare-brise ne les protège. Et Charles Faroux conclut : « Devant une telle performance, tout commentaire est superflu. »

3. Par une clause de ce traité, le hangar du lac de Constance devait être démonté...

Zeppelin réplique : « Les journalistes sont là pour tout voir et ne rien comprendre... » Entre temps, l'Américain Ludlow se tue en faisant une ascension dans une espèce de cerf-volant remorqué par une auto. Santos-Dumont, renonçant à son hélicoptère dont les résultats n'ont pas été immédiats, construit son appareil 14 *bis*[1]. Le 4 septembre 1906, il réussit à s'élever à 1 mètre ou 1 m. 50 dans cet appareil, pour ne retomber sur le sol qu'à une centaine de mètres plus loin, prétendent certains.

Dans le numéro du 22 septembre de *La Vie au Grand Air* on lit : « Le 13 septembre, à 8 h. 40 du matin, un second essai fut tenté, exactement en sens inverse du premier. Dans cette tentative, après un parcours de 200 mètres environ, roulant sur le sol, l'appareil, monté par M. Santos-Dumont, se soulève nettement des trois roues, à une hauteur que les soussignés évaluent à 50 ou 70 centimètres, et cela sur un parcours de 4 à 7 mètres, avec une vitesse évaluée à 30 ou 35 kilomètres à l'heure ». A l'atterrissage l'aéroplane est endommagé et l'hélice est brisée. Toute la presse enregistre des commentaires pessimistes sur la stabilité des « plus lourds que l'air ».

Plus lourd ou plus léger que l'air? La discussion reprend de plus belle. Santos, lui, veut tout essayer, tout réaliser.

Pour la coupe Gordon Bennett des sphériques[2] de cette année, courue le 30 septembre, il a muni son ballon de deux hélices horizontales ascensionnelles, mues par un moteur de six chevaux. Ces hélices sont destinées à remplacer l'emploi du lest. A bout d'essence, tout le système peut être jeté par-dessus bord pour alléger l'aérostat!... Mais cet essai n'est pas particulièrement heureux.

1. C'est un biplan de 60 mètres carrés. Je me demande si, à cette époque, on n'additionnait par les surfaces verticales, tant le chiffre paraît énorme pour un aéroplane mû par un moteur de 50 chevaux — car il avait de nombreuses surfaces verticales; le 14 *bis* est en effet composé de six cellules Hargrave, disposées en deux groupes de trois, formant un dièdre. L'hélice est à l'arrière. A l'avant, au bout d'un long col de section rectangulaire entoilé, il y a une cellule articulée commandée par le pilote : elle ressemble à une tête de canard. Comparé aux avions modernes le 14 *bis* aurait, actuellement, l'air de voler à rebours, en marche arrière. Le pilote est perché au centre, dans son inséparable nacelle de ballon sphérique, mais il faut la petite taille de Santos pour arriver à pénétrer dans cette nacelle-là, tant elle est étroite.

2. Concours de distance pour ballons.

Le 23 octobre, poursuivant la série de ses expériences en plus lourd que l'air, sur la pelouse de Bagatelle, il réussit à s'élever de 3 mètres au-dessus du sol et à parcourir ainsi près de 50 mètres.

Son aéroplane n'a encore ni gauchissement, ni ailerons : sa stabilité latérale tient uniquement au dièdre de la voilure, mais les déformations de celle-ci ne peuvent être corrigées en vol. Le pilote ne peut davantage réagir contre les remous de l'air dont les effets sont encore mal connus. Sentant l'appareil s'incliner vers la gauche et « craignant de capoter », Santos arrête son moteur; l'aéroplane vient un peu durement en contact avec la pelouse, les deux roues se voilent et l'armature est légèrement détériorée.

Enfin, le 12 novembre, il réussit un vol de 220 mètres officiellement mesurés, en 21 secondes 1/5, à une hauteur de près de 10 mètres. Il y a peu de spectateurs à Bagatelle pour assister à ce triomphe : quelques hommes en chapeaux de soie, d'autres, venus à bicyclette, en casquette, coudoient des femmes élégantes en robe longue, à la taille mince serrée par un corset, qui portent les chapeaux compliqués de l'époque juchés sur leur chevelure volumineuse.

Le héros du jour, dans la nacelle d'osier du 14 *bis*, est nutête, en complet veston de coupe irréprochable, avec le mouchoir de batiste dépassant la poche, et le col très haut. Sa joie est grande, mais son sourire reste modeste, tandis que les commissaires de l'Aéro-Club éclatent d'orgueil.

Moins heureux que le pilote brésilien, MM. Blériot et Voisin, qui ont construit un biplan à queue en forme de cellule elliptique, voient leur appareil endommagé au contact d'un talus, alors qu'ils tentaient d'imiter Santos. Ce dernier construit, dès le début de 1907, un nouvel aéroplane[1]. Le 16 mars 1907, Delagrange vole une dizaine de mètres sur aéroplane *Voisin*. Ce même aéroplane, conduit par Voisin lui-même, franchit une distance de 60 mètres, entre 2 et 4 mètres de haut.

1. Il remplace la soie des plans par des feuilles de bois d'okumé, vernies, montées sur un squelette en tube d'acier haubanné par des cordes à piano. La voilure est réduite à 14 mètres carrés, les gouvernails sont à l'arrière où ils sont rattachés à l'extrémité d'une armature de bambou. Le moteur de 8 cylindres en V, placé au-dessous du plan supérieur, actionne une hélice en acier et aluminium. Le pilote est, cette fois, assis sur le plan inférieur, tout près du sol.

Le 27 avril, le monde aéronautique peut assister à un spectacle curieux : revenant à leurs premières amours, dix des personnalités les plus en vue du mouvement aéronautique, font une ascension en ballon, dans le sphérique géant l'*Aigle* tous les dix à la fois! L'enveloppe à 4 150 mètres cubes. Dans son énorme nacelle, on peut voir, réunis, Santos-Dumont, René Gasnier, François Parey, Ernest Zens, Alfred Leblanc, Georges Besançon, Étienne Giraud, Georges Le Brun, Paul Tissandier et le comte de Castillon de Saint-Victor. Ce dernier est, depuis 1900, recordman de distance en ballon, avec le comte Henri de la Vaulx : à deux ils ont parcouru 1 925 kilomètres, en 35 h. 45[1].

La Vaulx est un des grands pionniers de la conquête de l'air à laquelle il consacra toute sa vie (il fut tué au cours d'un vol aux États-Unis, le 18 avril 1930.) A cette époque, il est surtout connu comme aérostier, et sa nature ardente le pousse à faire du prosélytisme. Il a entraîné avec lui, en ballon libre, les princes Antoine, Louis et Pierre d'Orléans-Bragance, ce qui fait dire à madame la comtesse d'Eu, leur mère : « J'ai fait une imprudence, j'ai mis tous mes Eu dans le même panier. »

S. A. R. le prince Albert de Belgique veut aussi goûter au charme du sphérique. L'expédition est préparée dans le plus grand secret, afin d'éviter que le roi Léopold II n'en soit averti car il « n'aimerait pas cela »! Le 27 mai 1907, il s'élève du parc de l'Aéro-Club de France, à Saint-Cloud, dans le ballon la *Belgique* piloté par le comte Hadelin d'Oultremont, accompagné du duc de Brissac. Le ballon atterrit à 80 kilomètres de là, en Eure-et-Loir. Après l'atterrissage, le prince royal enlève sa veste et aide ses compagnons à replier l'enveloppe, à emballer le matériel. C'est lui qui, plus grand et plus fort que ses équipiers, hisse la lourde nacelle sur la charrette réquisitionnée pour porter le ballon à la gare. Malgré les précautions prises, la nouvelle de cette équipée parvient aux oreilles du roi Léopold de qui M. d'Oultremont reçoit, quelques jours après, une mercuriale sévère.

En juin, Santos-Dumont expérimente un nouvel aérostat,

1. Ce record ne sera battu qu'en 1912, par Émile Dubonnet qui parcourra 1954 kilomètres en 31 heures.

mixte cette fois. C'est un engin de faibles dimensions, espèce de moto ailée accrochée sous un ballon effilé. Il concilie les formules « plus lourd » et « plus léger que l'air » — mais l'appareil est abîmé au cours des essais.

L'imagination fertile de l'inventeur lui fait aussitôt concevoir une nouveauté; dès octobre, il essaie un hydroplane à hélice aérienne : c'est le dix-huitième appareil construit par le célèbre Brésilien.

En septembre, on a, pour la première fois, entendu parler de Blériot : le 17, sur sa *Libellule*, sans gouvernail de profondeur, il a réussi à s'envoler, mais l'appareil, qu'il ne peut contrôler, est monté en chandelle. Pour arrêter cet élan excessif, le pilote a coupé l'essence; l'aéroplane est redescendu brusquement, mais il s'est redressé à temps et a atterri brutalement 184 mètres après son décollage, ayant atteint 20 mètres de hauteur suivant les uns, 40 mètres suivant les autres. Blériot est sorti indemne des débris.

En octobre, le comte von Zeppelin, avec son *Zeppelin III*, « a montré l'excellence des gros cubes » affirme la presse qui déclarait sa faillite quelques mois plus tôt. Il a pu évoluer pendant sept heures, au-dessus du lac de Constance, à la vitesse de 50 kilomètres, avec onze passagers à son bord[1].

Cependant Henri Farman, sur un biplan construit par les frères Voisin, parvient, le 26 octobre, à Issy-les-Moulineaux, a atteindre « la distance fabuleuse de 771 mètres ». Il fait un bond qualifié de prodigieux, s'élève à 6 mètres et y plane — sans ondulations, disent les témoins. Son vol a duré 52 secondes. En octobre également, le monoplan Robert Esnault-Pelterie fait son apparition[2].

Novembre voit la première « Demoiselle » Santos-Dumont[3]; Santos en entreprend les essais à Issy-les-Moulineaux.

1. Le *Zeppelin III* a une longueur de 126 mètres pour un volume de 11 300 mètres cubes. Il est actionné par deux moteurs de 85 chevaux.

3. Il a été construit de toutes pièces par son inventeur, depuis le moteur de 7 cylindres en éventail jusqu'aux ailes couvertes de toile rouge. Esnault-Pelterie en fait lui-même l'essai, au Trou-Salé, entre Buc et Toussus.

3. C'est l'appareil n° 19 de l'infatigable créateur, construit en bambous et tubes de métal : trois roues de bicyclette, petites, minces et grêles, supportant une paire d'ailes formant un dièdre accentué; l'envergure ne dépasse pas 5 mètres. A l'avant, une hélice métallique à deux pales, larges comme deux rames, est actionnée par un moteur de 20 chevaux, à deux cylindres horizontaux

Le 23 novembre, le dirigeable *Patrie* construit par Henri Julliot, avec l'aide financière de Paul et Pierre Lebaudy, accomplit en 7 heures 5 les 238 kilomètres qui séparent Chalais-Meudon de Verdun. Le « plus léger que l'air » semble victorieux une fois de plus...

Quelques jours plus tard, le *Patrie* est victime d'une panne stupide : le pantalon du mécanicien est pris dans l'engrenage d'entraînement de la magnéto. Le ballon dérive jusqu'aux Souhesmes, à 15 kilomètres de Verdun. Là il est maintenu par les soldats, mais, le lendemain matin, une rafale l'emporte et le *Patrie*, enlevé par la tempête, se perd dans l'Atlantique : on ne retrouvera de lui que ses hélices arrachées, au point où il a touché une dernière fois la terre, en Irlande.

La presse écrit : « Les plus légers que l'air que leurs dimensions excessives rendent particulièrement vulnérables... »

II

MONOPLAN OU BIPLAN?

1908 est la grande année de la conquête du ciel par les ailes — c'est l'année du « plus lourd que l'air ».

Elle commence par le triomphe d'Henri Farman : le 13 janvier il gagne le prix Deutsch-Archdeacon, de cinquante mille francs, destiné au pilote du premier aéroplane qui accomplirait, en vol, un kilomètre en circuit fermé. C'est sur un *Voisin*, de 52 mètres carrés, à moteur *Antoinette* de 50 chevaux, qu'il réalise cet exploit, à Issy-les-Moulineaux, en une minute 28 secondes.

opposés, refroidis par chemise d'eau, avec un radiateur d'ailes couvrant un tiers de la surface interne de celles-ci : combien d'idées de cette époque ont été reprises dans la construction moderne!

Le pilote est assis sur des sangles, à quelques centimètres du sol, sous les ailes, entre deux plans de dérive hexagonaux donnant à l'ensemble un air de cerf-volant.

A l'arrière, au bout de trois bambous qui s'y rejoignent, un empennage cruciforme orientable est articulé sur une rotule : cet empennage assure à la fois la direction et la stabilité longitudinale. Aucun aileron n'est prévu pour assurer la stabilité transversale, l'inventeur comptant sur le dièdre de son appareil pour la lui donner automatiquement. Le tout ne pèse que 56 kilos.

Le 22 mars, il couvre 2 004 mètres pour le prix Michelin. Delagrange, sur le même biplan, porte bientôt ce record à 3 925 mètres[1].

Santos-Dumont avait d'abord réussi avec un biplan pousseur, ensuite avec un biplan tracteur, enfin avec sa *Demoiselle* monoplan... Quelle formule prévaudra? La discussion s'ouvre et le public prend parti bien plus âprement que les techniciens.

Une solution absolument différente se présente encore : c'est l'hélicoptère *Cornu* qui se soulève à 40 centimètres...

Sûrs de leurs possibilités, les oiseaux de France vont maintenant s'évader de leur nid et s'exhiber au delà des frontières : en mai, Henri Farman vole à Gand, emmenant un passager (Ernest Archdeacon) — à Rome Delagrange couvre 9 kilomètres devant le Roi et la Reine. Il vole encore 15 minutes, tandis qu'Esnault-Pelterie monte à 30 mètres.

Déjà René Quinton songe à l'avenir du vol sans moteur et fonde un prix pour le planeur qui volera cinq minutes sans descendre de plus de 50 mètres.

Un instant Zeppelin semble reprendre l'avance dans la lutte que le public simpliste s'imagine ouverte entre le plus lourd et le plus léger que l'air, et dans laquelle il ne veut qu'un seul vainqueur. Son dirigeable fait un raid magnifique de 700 kilomètres, mais, contraint d'atterrir à la suite d'une avarie, il est brisé par le vent et il prend feu.

Cet été-là, les frères Wrigth entrent en lice. Jusqu'à présent, leurs expériences, tenues secrètes et exécutées dans la lointaine Amérique, ont laissé le public français très sceptique. Enfin l'un d'eux, Wilbur, s'est décidé à traverser l'Océan et à voler devant le public de France — tout en essayant quelque temps de garder secrets les détails de son appareil dont il défend l'approche aux photographes. Son premier vol s'effec-

1. Leur appareil est biplan, du type que les partisans du monoplan appellent « cage à poules », à cause de l'aspect que lui donne le treillage de fils croisillonnés qui haubannent les cellules accolées de la voilure.

L'hélice n'est point à l'avant, comme dans tous les monoplans, mais derrière le pilote et son moteur, entre les quatre longerons qui soutiennent la cellule arrière : c'est ce qui fait qualifier ce type de « pousseur » — poussif dira plus tard mon camarade d'escadrille Abel De Neef — par opposition au « tracteur » dont l'hélice est tractrice.

tue le 8 août, au Mans, à l'hippodrome des Hunaudières.

Je ne puis mieux faire que de découper un paragraphe dans une gazette de l'époque, pour rappeler le revirement qui se produisit en faveur de cet Américain peu loquace dont les caricatures ont laissé une image typique : silhouette maigre, légèrement voûtée; traits anguleux sous une grande casquette; la main éternellement armée d'une clef à molette.

Voici l'article : « Après avoir été considéré longtemps comme un bluffeur par la majorité des sportsmen, M. Wilbur Wright vient de prouver à tous ses détracteurs combien trop parler nuit. En présence de Ernest Archdeacon, Louis Blériot, Léon Bollée, Ernest et Paul Zens, René et Pierre Gasnier, capitaine Sazerac de Forge, etc., Wright s'envola avec une aisance stupéfiante, un peu avant le crépuscule, au-dessus de la clairière semée de bruyères roses et entourée de pins mélancoliques. » Le revirement est tel que la presse va jusqu'à dire : « Il a sonné la diane de l'aviation française. »

Blériot lui-même écrit : « Nos appareils pourraient, en temps de guerre, en raison de leur plus grande vitesse, être utilisés pour le service des communications rapides, alors que celui des Wright ne pourrait être employé que pour celui des reconnaissances, en raison de sa vitesse inférieure à la nôtre... Quant à l'Allemagne, elle franchira la passe ingrate des essais, en traitant avec Wright. De cette façon, nos voisins profiteront utilement et immédiatement des avantages qu'offre cet appareil affecté dès demain, soyez-en convaincu, à l'armée. »

Il y a un mélange de clairvoyance et de naïveté dans cette prédiction comme dans la plupart des prédictions. Blériot croit à l'utilisation militaire de l'aviation, encore dans son enfance pourtant, mais il ne prévoit pas l'évolution tellement rapide des appareils dont jamais un modèle ne peut être considéré comme définitif[1].

1. Je crois vain de rappeler tous les détails de l'aéroplane Wright, biplan « pousseur » (à deux hélices) où le gouvernail de direction se trouve à l'arrière, tandis que deux longs patins recourbés maintiennent à l'avant le stabilisateur (gouvernail de profondeur) biplan lui-même : c'est sur ces patins qu'il atterrit car il n'a pas de roues : il est lancé sur un chariot indépendant qui court le long d'un rail de 20 mètres de long; au moment du départ, le chariot est tiré par un câble, avec renvoi par poulies, qu'entraîne un poids de 700 kilos, hissé préala-

Dès le premier vol, d'une durée de 1 minute 45 secondes, on a une impression de grande aisance. Peu de temps après Wright transporte son aéroplane au camp d'Auvours : pour cela il le fait remorquer, démonté, par une automobile — ce que la presse trouve d'un grand intérêt du point de vue militaire.

En septembre Wilbur (déjà on ne l'appelle plus qu'ainsi) vole à Auvours pendant 21 minutes, tandis que son frère Orville vole aux États-Unis 1 h. 15. Le record français appartient à Léon Delagrange avec 29 minutes.

En vue de contrôler le record de hauteur, on élève à Auvours une plate-forme de 25 mètres d'où les officiels pourront juger si l'aéroplane à passé au-dessus de la ligne de ballonnets constituant l'obstacle a franchir. Cependant Blériot reprend ses essais à Issy. Le 12 septembre, voulant virer court, il tombe lourdement; son aéroplane est complètement brisé, mais il est indemne. Orville Wright fait également une chute qui entraîne la mort de son passager, le lieutenant Selfridge.

Immédiatement, pour répondre à l'opinion publique trop encline aux réactions, Wilbur vole 1 heure 31 minutes 25 secondes 4/5, couvrant la distance officielle de 66 kilomètres en circuit. Il emmène successivement Paul Tissandier, 11 minutes, le comte de Lambert 7, et Franz Reichel 55 minutes.

Henri Farman s'installe au camp de Mourmelon, près de Châlons-sur-Marne, et, sur un biplan cellulaire de sa construction, bat le record de vitesse, avec 42 kilomètres en 43 minutes.

Le 10 octobre Wilbur vole plus d'une heure avec le même passager, M. Painlevé de l'Institut, qui provoque d'abord un faux départ : en voulant rattraper sa casquette, emportée par le vent, il touche la corde coupant l'allumage. M. Painlevé change de casquette et le voyage de 1 heure 9 minutes s'effectue.

Henri Farman gagne le premier le prix de la hauteur : il franchit l'obstacle de 25 mètres constitué par deux ballons,

blement au haut d'un pylône de 6 mètres. L'appareil est donc catapulté, et l'on souligne l'avantage de ce procédé au point de vue militaire...

Il y a une nouveauté plus grande encore : c'est le « gauchissement » : les deux plans peuvent être déformés par une commande à main, et ce système permet au pilote, en augmentant l'angle de la voilure d'un côté tandis qu'il le diminue de l'autre, de rétablir l'équilibre latéral lorsqu'il est compromis, ou d'incliner tout l'appareil au moment du virage.

tandis que le général Jourde, armé de son théodolite, calcule géométriquement la hauteur de 30 mètres atteinte par l'aéroplane.

Blériot, sur son monoplan, accomplit le premier voyage aérien : le 31 octobre il va de Toury à Artenay, éloignés de 14 kilomètres, et, après avoir été photographié par la foule d'opérateurs qui l'attendaient, il retourne à Toury. Cet exploit qui marque un succès pour le monoplan, ouvre à nouveau la discussion : monoplan ou biplan?

Aussitôt ce dernier prend sa revanche : Farman vole de Châlons à Reims soit 27 kilomètres en 17 minutes. Et Blériot, qui a un accident, songe momentanément à abandonner le monoplan pour le biplan : il voit dans celui-ci « le poids lourd de l'air », tandis que le monoplan restera « l'oiseau de l'avenir ». Le 13 novembre Wright monte à 75 mètres; le 18, à 110 : le biplan semble bien l'emporter.

Et 25 ans après, en 1933, cette discussion n'est pas close, la presse fournit à l'occasion des arguments aussi naïfs que ceux de 1908. Certes, le monoplan a gagné beaucoup de terrain, mais que de constructeurs sont restés fidèles au biplan!

D'autre part les *Zeppelin* volent toujours, presque seuls défenseurs de la formule du plus léger que l'air. Le ciel est vaste : il y a place pour les aéronefs les plus variés. Mais le grand public n'a pas changé : il aime entendre soulever les controverses en toute matière et se faire une opinion d'après son journal — *varium et mutabile...*

L'année aéronautique se termine à nouveau par un banquet : la Société d'Encouragement à l'Aviation fête sa fondation et invite les aviateurs, auxquels Wilbur Wright, sortant de sa solitude habituelle, tient à se joindre.

Au Grand Palais s'ouvre le premier *Salon* de l'Aéronautique... et des poids lourds. L'aérostat *Ville-de-Bordeaux*, gonflé à l'air, suspendu sous la grande nef, arrondit ses formes de gros boudin doré au-dessus des ailes de chauve-souris de l'*Avion* n° 3 de Clément Ader, auquel, depuis la révélation des frères Wright, la France attribue un bond de 300 mètres réussi au camp de Satory, le 14 octobre 1897, lors d'une expérience secrète — et le pays garde la priorité en matière de vol mécanique. Pour la circonstance, l'*Avion* d'Ader est sorti de la cave

du musée des Arts et Métiers — il avait déjà figuré à l'Exposition de 1900, mais passa inaperçu de cette même foule qui s'empresse autour de lui aujourd'hui et admire les détails de son moteur à vapeur et ses deux hélices aux quatre pales en forme de plumes.

On voit encore l'aéroplane *Rep* d'Esnault-Pelterie, la *Demoiselle* de Santos-Dumont, les *Voisin* de Henri Farman, et deux moteurs nouveaux : l'*Antoinette* employé par Farman, Blériot et Delagrange et le *Renault* 50 chevaux, huit cylindres en V, à refroidissement par ailettes et ventilateur.

L'exposition remporte un succès de curiosité considérable : le public parle aviation; les aviateurs sont admirés, chantés, caricaturés.

Des vocations s'affirment et bien des hommes jeunes et audacieux, qui ne pourraient construire leurs appareils, songent à acquérir ceux que les grands pionniers de l'air ont imaginés et réussi à faire voler.

Dès 1909, les frères Wright — car Orville a passé l'Atlantique pour rejoindre Wilbur — se sont installés à Pau où ils forment des élèves. Les premiers sont Tissandier, le comte de Lambert et le capitaine Lucas-Gérardville.

Les secrets de leur « flyer » ne sont dès lors plus ignorés, alors qu'ils les avaient jalousement gardés jusque-là[1].

L'émotion d'un élève, lâché seul pour la première fois, doit être assez grande : assis sur le bord du plan inférieur, les pieds dans le vide appuyés sur une simple barre de bois, voyant le sol sous ses talons, il est, lorsque retombe le poids hissé au haut du pylône, lancé brusquement en avant : presque aussitôt

1. La direction de leur machine dans les airs est obtenue d'une manière assez illogique : le pilote a deux leviers à main — leviers « de vol » dit-on à cette époque; il manœuvre l'un d'avant en arrière pour monter, et d'arrière en avant pour descendre, tandis que, de l'autre main, il manie l'autre levier; celui-ci se meut en tous sens : incliné à droite il fait incliner le biplan à droite, et inversement; poussé en avant il obtient le virage à gauche... tiré en arrière il le fait virer à droite...

Ces manœuvres qui ne sont pas toutes instinctives, d'autant plus qu'elles sont réparties entre les deux mains, doivent donner quelques difficultés à l'apprentissage. Ces difficultés sont encore augmentées du fait que l'élève et son moniteur sont assis côte à côte et que le levier de gauchissement et de direction, placé entre eux, est commun aux deux, tandis que celui de profondeur est double, à droite et à gauche : en changeant de place, la fonction de chaque main alterne.

il arrive au bout du rail de vingt mètres, où il lui faut voler.

Les Wright ont choisi Pau, parce que le climat y est propice, même pendant la saison d'hiver. Le pays, l'accueil qui leur est fait, la ville d'eaux avec ses promenades, tout enchante ces deux rudes travailleurs venus d'Amérique; ils apprennent à connaître la douceur de vivre sous le plus beau ciel de France. On peut les voir, ayant abandonné leur casquette et leur combinaison de toile, se promener en citadins — avec chapeaux melons — sur le boulevard des Pyrénées, accompagnés de leur sœur. Miss Wright, venue des États-Unis, n'a pas fait un arrêt suffisant à Paris pour y perdre sa marque d'origine; son visage s'orne d'un « pince-nez » qui n'est pas fait pour l'embellir, mais elle participe à la popularité familiale qui est immense.

Le roi Alphonse XIII vient de Saint-Sébastien, au volant de sa torpédo 120 HP, le front ceint d'un serre-tête en cuir souple, les lunettes d'auto rejetées en arrière. Sa Majesté daigne regretter qu'une promesse faite à la reine mère l'empêche de s'envoler avec les Wright. Édouard VII, qui est à Biarritz, vient également voir voler les deux frères.

Leur vol est très gracieux, leur « flyer » ayant la légèreté d'un planeur; il vole lentement, ondule légèrement et s'incline élégamment aux virages. Le bruit du moteur est faible; les hélices tournent à petite vitesse. L'atterrissage, l'appareil glissant sur les deux patins, est un plaisir dont les yeux ne se lassent pas.

Les curieux sont toujours nombreux, malgré l'éloignement du champ d'expériences, et nombreux sont les aides bénévoles qui s'offrent à soulever l'appareil sur son chariot, à le pousser en place sur son rail et à hisser le poids du pylône de lancement. Attelés à la même corde, on peut voir lord Balfour et lord Northcliffe, celui-ci enveloppé dans un manteau de fourrure tombant jusqu'aux talons. Ils sont aidés par des paysans au chapeau rond, en veste courte, et par des cyclistes en culottes bouffantes aux gros bas de laine roulés sous le genou.

Wilbur fait voler la comtesse de Lambert qui n'a pas abandonné pour cela son immense chapeau à la mode d'alors : il lui donne l'aspect d'un champignon géant; elle l'a enveloppé d'un voile de mousseline noué sous le menton, Pour la mainte-

nir, malgré le courant d'air, elle a enroulé une corde autour de sa jupe longue.

Peu après, Tissandier et Lambert sont « lâchés ». Et bientôt, les Wright partent pour Rome, leur laissant le vieux « flyer » sur lequel vingt nouveaux élèves doivent être éduqués par eux. En avril Blériot vole à Buc, et Santos à Saint-Cyr. En mai le capitaine Burgeat fait connaître l'*Antoinette VI* : c'est un monoplan très élégant de formes, dessiné par M. Levavasseur. De son côté, le baron de Caters, belge, a adopté le biplan cellulaire de Henri Farman, tandis que celui-ci a construit pour lui-même un nouveau biplan simplifié[1].

Soixante mille spectateurs se rendent à Juvisy pour l'inauguration du premier aérodrome, dans l'espoir d'assister à la première manifestation aérienne organisée. Cette foule est déçue malgré quelques petits vols de Delagrange et, perdant patience, manifeste son mécontentement, franchit les barrières et envahit les terrains. Foule cruelle et exigeante, capable, dans son ignorance, de vouloir la mort de ceux qu'elle désirait acclamer s'ils ne satisfont pas sa curiosité.

Latham, qui a fait ses débuts en aéronautique en traversant la Manche en ballon, le jeune et prestigieux Latham, disputant à Santos-Dumont son renom d'élégance, vole 1 heure 7 minutes sur l'*Antoinette*.

Blériot vole à Toury, et toute la ville pavoise; elle le fête, lui offre un banquet et des discours. Mais il brise son hélice et doit rentrer à Issy. Là, dans son nouveau monoplan, dont le fuselage n'est toujours pas entoilé, il réussit à emmener à la fois deux passagers : Santos-Dumont et M. Fournier.

Le 3 juillet, il survole Douai à 30 mètres et parcourt 47 kilomètres dans son monoplan XII, au-dessus de l'aérodrome de La Brayelle. Le feu ayant pris dans le carter, il coupe et atterrit sans autre dégât que ses souliers brûlés. Dès le lendemain il vole à Juvisy et gagne le prix de madame Archdeacon.

A la mi-juillet l'attention générale se porte sur le prix du *Daily Mail*, créé pour récompenser le premier aviateur qui

1. Non cellulaire, mais toujours précédé d'un stabilisateur avant, porté au bout de deux longs patins recourbés, et suivi de la queue cellulaire de son appareil précédent. A l'arrêt ses grands ailerons carrés pendent en bouts d'ailes et ils ne se relèvent que sous le souffle du vent, lorsque l'aéroplane prend sa course.

traversera la Manche sur un « plus lourd que l'air ». Latham, grand favori, semble devoir l'emporter : son *Antoinette* est à Sandgate où Levavasseur met la dernière main au montage de l'hélice et au réglage du moteur.

La foule s'y porte en masse et se presse dans le petit café de l'hôtel de la Plage. Latham reste invisible au fond de son hangar et, comme il est peu connu, chacun fait à sa façon un portrait de l'homme du jour : tantôt c'est un petit jeune homme frêle et craintif, tantôt un colosse à barbe lorsqu'on prend Levavasseur pour Latham. Et les potins vont bon train; les prédictions aussi.

Figurez-vous une falaise à pic, de 25 à 30 mètres — au pied, la plage de sable et de galets couverte à marée haute — puis la Manche. Au haut de cette falaise, modeste et entêté, Latham contemple la mer. Comme Wright, il se dérobe à l'assaut des photographes. En face, de l'autre côté du détroit, Douvres, au fond du port, interrompt d'une tache sombre la ligne blanche au liséré de gazon vert de la falaise crayeuse.

32 kilomètres environ séparent les deux terres, rien que 32 kilomètres de mer grise. Bien qu'on ait organisé le sauvetage éventuel de l'aéroplane qui va se risquer au-dessus de l'eau, on frémit en songeant au temps qui serait nécessaire pour sauver l'aviateur faisant le plongeon.

Le contre-torpilleur le *Harpon* a été commandé pour le convoyer, mais Latham fera 70 à 80 kilomètres à l'heure... Par précaution, la carcasse de son appareil est recouverte de kapok. En tout cas Latham n'hésitera pas, mais d'autres concurrents se préparent également : au Touquet, Seymour achève un biplan inconnu; à Wissant, on monte le hangar du *Wright* que doit piloter le comte de Lambert; l'aéroplane est dans sa caisse, en gare de Marquise.

On n'a pas encore parlé de Blériot comme concurrent, mais s'il arrivait inopinément, montait son appareil en deux heures ainsi qu'il a coutume de le faire et s'il s'élançait au-dessus de la mer?

Le 13 juillet l'*Antoinette* fait un vol d'essai. Enfin le 19 par un beau jour, le télégraphe et le téléphone lancent aux quatre coins du monde la nouvelle : Latham est parti! Pendant l'heure qui suit, c'est l'anxiété profonde, surtout dans la

foule accourue de toutes parts à Sandgate — dans des autos à galeries sur le toit, dans de hautes torpédos, dans des charrettes villageoises ou à bicyclette : à bicyclette surtout. Les femmes ont d'immenses chapeaux de paille, avec une garniture abondante, zoologique ou florale, parfois potagère, le tout enveloppé dans un voile passé sous le menton et noué sur la nuque pour que la coiffure ne chavire pas sous la brise du large qui règne sur cette plaine élevée. Les hommes ont des casquettes cyclistes ou marines, des panamas et des canotiers.

L'aéroplane *Antoinette* a été sorti dès trois heures et demie du matin et la nouvelle en fut aussitôt diffusée. Pendant qu'arrivaient les pèlerins, de la direction de Calais, ou de Boulogne, ou de Saint-Omer encore, l'appareil a été roulé au sommet de la falaise de Blanc-Nez, à cinq cents mètres du vide. Alors on vit au large, sous son panache de fumée, le *Harpon* montant la garde, prêt à s'élancer au signal du timonier juché sur le toit de l'usine de Sandgate.

A 6 h. 45, l'aéroplane s'est élancé... Quand il n'a plus été visible, la foule a entouré le poste de T. S. F., attendant des nouvelles de Douvres. Maintenant elle est silencieuse, car une heure a passé et Douvres répète, à intervalles réguliers : « Nous ne voyons rien venir. » Et tous les échos redisent : « Il n'est pas arrivé. »

Le moteur s'est arrêté à dix milles en mer et, de 200 mètres de haut peut-être, l'appareil est descendu en vol plané pour se poser tranquillement à la surface de l'eau. Latham s'est assis sur le dossier de son siège, afin de ne pas se mouiller les pieds, car l'eau est entrée dans le long fuselage et l'appareil flotte, à demi submergé. Alors Latham a allumé la cigarette légendaire. C'est ainsi qu'il fut aperçu, vingt minutes plus tard, par l'équipage du *Harpon* qui le repêcha. Son aéroplane sera sauvé et ramené à la côte par le remorqueur *Calaisien*.

Aussitôt la nouvelle connue, c'est un grand soulagement, malgré la désillusion de l'insuccès. Les théoriciens de l'hôtel de la Plage échafaudent les hypothèses les plus diverses sur les causes de l'arrêt du moteur et accusent même l'air salin d'avoir nui à la carburation.

Cependant Blériot vole d'Étampes à Orléans, et Paulhan de Douai à Arras. Mais le 21 juillet Blériot arrive aux Barra-

ques[1] et monte son aéroplane. Il attend un temps favorable et, le dimanche 25, à 4 h. 4 du matin, il s'envole... A 5 h. 13, après avoir dû chercher un passage dans la falaise qu'il n'arrivait pas à survoler, il se pose au nord du Château de Douvres, dans une anfractuosité de la côte.

Blériot a remporté le prix du *Daily Mail*, mais Latham, pour le geste — Latham qui s'était préparé à courir encore le risque de l'aventure — Latham fait un nouvel essai malheureux, échouant à un mille de la côte anglaise.

Le 29 août s'ouvre la grande semaine de Champagne; toute l'élite de cette phalange nouvelle est à Bétheny : Robert Esnault-Pelterie, Paul Tissandier, Gobron, Roger Sommer, le comte de Lambert, Glenn Curtiss, Latham, Santos-Dumont, Delagrange, Louis Bréguet, Louis Blériot, Bunau-Varilla, Henri Rougier, Henri Farman, Schreck, Legagneux, Paulhan et Eugène Lefèbvre qui sera la première victime de l'aviation en France, car il se tuera à Juvisy le 7 septembre. Le public, accouru toujours plus nombreux, peut constater que monoplans et biplans font « jeu égal ».

Puis vient le meeting de Brescia au mois de septembre : Gabriele d'Annunzio y vole avec Curtiss et avec Calderara. Le grand poète écrit : « C'est au delà de toutes les limites de la volupté. La poésie n'a plus pour moi le même charme sensuel depuis que j'ai goûté l'ivresse de l'aviation. D'en haut les choses prennent une étrangeté de rêve. » — Et l'on volait peut-être à deux cents mètres à cette époque...

Le 25 septembre le capitaine Ferber se tue à Boulogne-sur-Mer. En octobre a lieu le premier meeting de Berlin : Latham y remporte un triomphe, tandis que Blériot y est malchanceux et doit se débattre avec les mercantis qui ont organisé cette entreprise.

Paris ouvre les portes du premier salon réservé uniquement à l'aéronautique qui occupe, cette fois, à elle seule, le hall immense du Grand Palais. Deux ballons sphériques et deux fusiformes sont suspendus dans la nef, l'*Avion* d'Ader y est de nouveau exposé; autour de lui on peut admirer un nombre réellement étonnant d'aéroplanes et de moteurs d'aviation qui remplissent les *stands*. Nombreux sont ceux qui n'ont pas

1. A 3 kilomètres ouest de Calais.

encore volé et qui ne voleront jamais. Et ceux qui réussiront à quitter la terre et à soulever l'enthousiasme des foules, figureront bientôt au musée de l'aéronautique. Ils figureront encore en 1933 à l'exposition des souvenirs de l'aviation française, et le public, voyant ces assemblages souvent naïfs, s'étonnera que des hommes aient pu voler sur de telles machines. Réalisera-t-il, ce public, ce qu'il a fallu pourtant de prescience, d'imagination et d'audace pour leur réalisation qui a ouvert la voie du progrès, comme toujours l'ouvriront ceux qui créeront des formules nouvelles, tandis que ceux qui suivront celles-là mêmes deviendront les organisateurs de la routine.

WILLY COPPENS DE HOUTHULST

GLOIRES LITTÉRAIRES EN ESPAGNE

Certains Français se demandent quel caractère revêt en Espagne la gloire littéraire et jusqu'où s'y étendent les grandes réputations d'écrivains. Il est naturel qu'on se pose une pareille question, car pour nous la gloire et la littérature se confondent : il semble qu'il ne puisse y avoir de gloire que littéraire et que la littérature ne puisse conduire qu'à la gloire. Tout ceci soit dit un peu en gros, étant bien entendu que ces simplifications aident pourtant à comprendre les réalités, quand bien même elles ne leur correspondraient pas exactement. C'est aussi une simplification de ce genre, mais qui a longtemps répondu à une certaine réalité que ce mot d'un écrivain romantique que, depuis, toute la jeunesse intellectuelle espagnole avait pris pour devise, le mot de Larra : « Écrire à Madrid, c'est pleurer. » Au contraire, et toujours sur le plan des simplifications, on sait tout ce que l'on pourrait dire du rôle social et mondain de l'écrivain français, de son prestige, de ce jeu dans lequel il est perpétuellement mêlé avec les idées communes de la société, soit qu'il s'accorde avec elles selon un malentendu plus ou moins avoué, soit qu'il leur oppose sa résistance. Mais on peut dire que jusqu'à ces dernières années, — sauf de rares exceptions, je pense aux grands romanciers Pérez Galdos et Blasco Ibañez, et encore ces deux génies populaires et anticléricaux s'opposaient-ils à l'image courante et officielle de l'Espagne, — sauf donc de rares excep-

tions toute la vie intellectuelle de l'Espagne s'est déroulée en dehors du public espagnol.

Et cependant les écrivains parlaient beaucoup de gloire. La gloire, c'est le thème favori d'Unamuno; c'est pour lui, le mot secret du *Quichotte*, la gloire étant ce que don Quichotte, et aussi son prototype Ignace de Loyola, et même leur humble disciple à tous deux, l'admirable Sancho Pança, poursuivaient avec tant d'avidité, la gloire et l'éternité. Cette même soif de la gloire, je la retrouve chez l'architecte catalan modern-style Antoni Gaudi, l'un des plus beaux génies de la latinité, lorsqu'il prononce cette parole si latine, si méditerranéenne : *Els ulls són el sentit de la Glória*, « Les yeux sont le sens de la gloire », la gloire étant prise ici au sens qu'elle a, dans les langues hispaniques, de *paradis*. Parole admirable et qui va bien à la bouche d'un créateur dont le nom même signifie jouissance et béatitude. Pour ce Catalan et ce plasticien, la mort ne peut clore les yeux de l'homme; au contraire, de celui-ci ce sont les yeux, fleur suprême de la poussée terrestre, qui subsisteront, qui accompliront enfin l'éternité, la contemplation éternelle. Et Unamuno a bien souvent répété que la gloire qu'il souhaite, qu'il exige, ce n'est pas la platonicienne immortalité de l'âme, mais la paulinienne et très réelle et très concrète résurrection de la chair.

Mais qu'est-ce qu'Unamuno entendait par cette soif frénétique d'une gloire organique et visible? Surtout, quelle détresse cachait-il par là, détresse dont on peut lire l'aveu dans les confidences qu'il arrache à Don Quichotte, lorsque le faisant venir tout près de lui et lui parlant tout bas, il lui fait confesser sa pauvreté, la monotonie de son existence recluse, sa timidité envers Aldonza Lorenzo, la villageoise du Toboso : « Allons, viens plus près de moi, mon Don Quichotte et dis-le-moi à l'oreille du cœur : lorsque la gloire t'exaltait, n'as-tu pas soupiré dans tes entrailles pour cet inavoué amour de ta maturité? Et ne l'aurais-tu pas donnée toute, la gloire, rien que pour un regard de tendresse de ton Aldonza Lorenzo? Si elle, pauvre hidalgo, si elle se fût aperçue de ton amour et que, toute émue, elle te fût venue, les bras ouverts et entr'ouverte la bouche, t'appelant des yeux, et se fût rendue à toi, et eût triomphé de ta grandiose retenue, en te disant : « Je t'ai deviné,

viens et ne souffre plus », aurais-tu continué de chercher l'immortalité du nom et du renom[1]? » Pour Unamuno comme pour Don Quichotte une figure aussi désespérée de la gloire ne pouvait compenser qu'un isolement non moins désespéré. On peut mal se représenter en France, où la littérature est tellement identifiée à la vie sociale, l'état restreint et provincial de la littérature espagnole depuis Larra, disons simplement depuis le réveil de 98, jusqu'aux années qui ont précédé la révolution[2], état d'autant plus douloureux pour les écrivains que ce même réveil de 98 leur avait donné la conscience que c'étaient eux qui représentaient l'Espagne, qui l'exprimaient, qui la disaient, et non les formes, purement superficielles, où s'épuisait la vie politique et civile du pays. Le divorce entre ces deux activités, l'activité littéraire et l'activité politique apparut particulièrement vif pendant la dictature de Primo de Rivera. Unamuno était alors exilé, Blasco Ibañez conspirait en France, les intellectuels se voyaient rejetés vers leurs petites revues et leurs discussions de café. Une indifférence totale pour ses destinées historiques endormait la nation. Et cependant jusqu'à ce moment les moyens d'expression n'avaient pas manqué aux écrivains, et surtout le plus puissant de tous : la presse. La presse espagnole est assurément l'une des meilleures et des mieux tenues de l'Europe, et les écrivains, jusqu'aux plus subtils et aux plus profonds, y ont leur place. C'est grâce à elle qu'a triomphé dans la littérature actuelle ce genre littéraire si espagnol : l'essai. La plus grande part de l'œuvre d'Unamuno, d'Ortega y Gasset, d'Eugénio d'Ors, de Ramon Pérez de Ayala, d'Azorin, de Maeztu, d'Azaña, — mais il faudrait nommer toute la littérature espagnole, — est faite d'articles de journaux. Ce sont encore des articles, des articles tendant au poème, au poème quotidien et fugace, que les fantaisies de Ramon Gómez de la Serna. C'est ainsi que, par un singulier paradoxe, une littérature secrète, confinée, sans action, sans portée, sans succès avait à sa disposition le véhicule le plus vaste et le plus vulgaire. Et n'oublions pas que ce même Larra,

1. Miguel de Unamuno : *Vida de Don Quijote y Sancho*, 1re partie, chap. XII et XIII.

2. Sur la génération de 1898, voir *la Littérature espagnole contemporaine*, par M. Gómez de Baquero. *Revue de Paris* du 15 décembre 1926, p. 844 et sqq.

le romantique dont la jeunesse intellectuelle avait fait le symbole de son désespoir national, avait été lui aussi un journaliste, un écrivain de mœurs, intimement mêlé à la vie publique de Madrid.

Il y avait contradiction entre l'étouffement des intellectuels et d'autre part, leur sentiment de la gloire, la conscience qu'ils avaient de représenter la tradition profonde de l'Espagne, d'en connaître les valeurs et les réalités, l'impatience où ils étaient de trouver des échos à une voix qu'ils savaient pouvoir être si sonore et si ample. L'intellectuel espagnol se trouvait partagé entre ce que l'on n'a jamais cessé d'appeler en Espagne le Problème National, — c'est-à-dire, en somme, le sentiment inquiet que les choses vont mal, — et l'aspiration impérialiste, c'est-à-dire le sentiment que les choses pourraient aller mieux et que l'individu espagnol pourrait participer à une vaste création collective. L'Espagnol vit dans la virtualité de dimensions immenses. Il sent qu'il pourrait s'étendre, qu'il dispose d'un temps et d'un espace à combler. Ce sentiment apparaît dans le caractère démesuré de son art, les dimensions de l'Escurial, les énormes déformations de Picasso, le contraste entre certains aspects incohérents et retardataires de ses mœurs et les gratte-ciel de Madrid. Pour en revenir aux écrivains, on comprendra aisément le malaise où les plongeaient leur isolement, leurs petits tirages, la surdité à quoi se heurtaient leurs livres, tout cela en contradiction avec le vaste champ d'action que leur offraient la presse, la réalité espagnole et enfin la présence, toute proche, toute chaude, de l'Amérique.

On sait que les nouvelles générations s'efforcèrent d'accepter joyeusement un destin si aigre et, pour parler le langage des métaphysiciens, de lutter contre leur « conscience malheureuse ». Un jeune poète déclara refuser « cette fatalité d'être Espagnol » et il est certain que, toute tournée qu'elle ait été vers elle-même et en dépit de son caractère de chapelle close, l'activité de la poésie pure en Espagne s'est déroulée, durant ces dernières années, dans une atmosphère de gaîté et d'amitié véritablement optimiste. De même l'Université a-t-elle été pour les jeunes intellectuels une occasion merveilleuse de travail fécond et d'activité. Il existe aujourd'hui un type de l'intellectuel espagnol, libre, énergique, sportif et lucide, qui

est un des types les plus accomplis de la jeunesse européenne moderne. Au reste le divorce entre la vie intellectuelle et la vie civile s'est vu brusquement comblé et la révolution du 14 avril a consacré les noces des écrivains et de la politique. L'œuvre souterraine de la génération de 98 portait enfin ses fruits. L'Espagne nouvelle se reconnaissait dans son passé obscur et se reconnaissait dans ses meilleurs esprits.

Il y a beaucoup de déceptions et beaucoup d'incertitude dans la situation actuelle de l'Espagne, mais ce qu'on peut y distinguer, c'est que la vie intellectuelle y est sortie de l'ère fantomatique pour s'incarner en des réalités immédiates. Elle produit des réactions, elle touche à des évidences. Certains se plaignent que la littérature y ait perdu de son caractère désintéressé. Cependant la jeune école poétique poursuit son œuvre, et, ces jours-ci encore, l'un de ses meilleures représentants, Pedro Salinas, produisait un recueil de vers, *La Voz a ti debida*, qui est l'un des plus beaux livres d'amour qu'ait jamais produits le lyrisme amoureux depuis le romantisme européen. Sans doute les discussions de cercles et d'athénées, l'agitation des gazettes, tous les sous-produits de la politique et cette particulière acidité, morose et bilieuse, qu'engendre toute polémique espagnole, tout cela empoisonne la vie littéraire. De même l'envahissement de la politique par les intellectuels n'a pas toujours donné d'heureux résultats. On s'en doute sans qu'il soit besoin d'insister. Mais après tant d'années de « conscience malheureuse » et de séparation du monde, il pouvait y avoir pour la littérature quelque chose de réconfortant à se replonger dans le monde, à se fondre avec l'histoire, à rejoindre enfin un peuple qu'elle avait su si bien interpréter et qu'il s'agissait à présent, d'accompagner et, selon la formule célèbre, de transformer. Est-il si exact, d'ailleurs, que la littérature pure soit désertée au profit de la politique? Ernesto Gimenez Caballero, qui avait fondé et qui dirigeait la *Gaceta Literaria*, laquelle était quelque chose comme nos *Nouvelles Littéraires*, se trouve aujourd'hui seul à rédiger son journal, qu'il a intitulé le *Robinson literario*. Mais d'autre part, je le répète, la poésie la plus désintéressée continue de fleurir avec les Salinas, les Guillen, les Aleixandre, les Garcia Lorca. Et, par ailleurs, comment la littérature ne pro-

fiterait-elle pas de cette issue, de cette portée sensible, de cette efficacité accordées à ses intentions, à ses significations? En réalité jamais la vie morale de l'Espagne n'a été plus riche, ni plus intense qu'à présent. Et peut-être pourrait-on la résumer ainsi : les littérateurs s'occupent moins de littérature, mais l'Espagne s'occupe plus des littérateurs.

De cette vie morale on pourrait tenter de dresser un tableau rapide, sans oublier, avant tout, un mort illustre et le seul écrivain qui, avant la révolution, avait connu la gloire, et la gloire la plus retentissante, une gloire mondiale : Blasco Ibañez. Le retour des cendres de Blasco a consacré cette forme de gloire, marqué la reconnaissance de l'Espagne envers les précurseurs de sa rentrée dans l'histoire. Ce qu'elle a vu en Blasco, ç'a été justement l'homme qui, grâce à une heureuse constellation, avait, lui, atteint et comblé les dimensions possibles de l'Espagne, rejoint avec éclat l'entière réalité espagnole. Nous ne devons pas considérer ici seulement les romans de Blasco Ibañez, mais la valeur représentative de l'homme et cette plus-value morale que le fait et la volonté d'être Espagnol et l'inquiétude de l'Espagne ajoutent toujours à la valeur purement esthétique d'une œuvre littéraire espagnole. Et peut-être est-ce là le vrai sens de la gloire pour un écrivain espagnol : c'est d'atteindre non point l'honneur dû à la perfection et au talent, mais cet objet secret, cette réalité profonde qu'est l'Espagne, tantôt cachée et muette comme au temps douloureux de la génération de 98, tantôt surgie au jour et prête à s'exprimer très haut comme depuis la révolution.

Le dialogue de la littérature et de l'Espagne s'était, pour les écrivains de 98, tenu dans l'ombre. C'est dans l'ombre qu'Unamuno avait retrouvé la gloire espagnole, reconnu ses pairs et ses frères, Don Quichotte, saint Ignace. Au contraire, Blasco avait mesuré toute l'étendue du génie espagnol au milieu du plus retentissant succès et avec les chances les plus complètes. Il avait été celui qui donne à l'Espagne sa définition, son acception les plus larges, et le monde avait accepté cette définition. Il avait été le représentant heureux de l'impérialisme spirituel espagnol, de la fraternité ibérique, et ce que l'on vient de fêter en lui, c'est l'image du héros latin, le patriote sans patrie comme Homère, mais à qui sept villes peuvent avoir

donné le jour, si ces sept villes parlent des langues voisines et se font une même conception de l'homme. On a fêté en lui l'aventurier méditerranéen, qui plante la vigne et l'olivier, le révélateur de l'Átlantique, bref ce type humain qui, dans l'histoire du monde ibérique se répète, plus ou moins génialement, mais toujours dans le même sens, avec Colomb, Camoens, Bolivar, ou Ruben Dario.

Au contraire, un Unamuno a symbolisé la lente et ingrate carrière de ces écrivains de 98 qui, avec Azorin, Antonio Machado, Baroja, Valle-Inclan, ont eu tant de peine à se faire reconnaître d'un peuple dont ils étaient le plus exact miroir, à leur faire admettre une Espagne essentielle et sans publicité, l'Espagne réduite à sa stricte expression, celle des villages de Castille, celle des vérités obscurcies, des vieux maîtres méconnus : Cervantes, Gracian, le Greco. Il a fallu que la tragédie parvînt à son comble, à son morne comble, avec le coup d'état de Primo de Rivera, pour qu'Unamuno fît enfin entendre avec quelle angoisse il avait vécu cette tragédie. Et c'est alors que se produisit le grand retournement et que la figure d'Unamuno prit son aspect symbolique. Sans doute Unamuno ne rejoint-il pas véritablement l'activité politique. Il est trop grand, trop original et trop capricieux pour cela. Mais perpétuel opposant, il garde son aspect de prophète qu'on écoute peu, mais qu'on ne peut s'empêcher d'entendre, et s'il se taisait il manquerait à l'Espagne le meilleur et le plus pur d'elle-même.

Mais la révélation de cette union soudaine entre la politique et les lettres a été Manuel Azaña. C'est en cet homme singulier, aujourd'hui à l'écart des affaires, mais qui peut prochainement y revenir avec une autorité accrue, que la taciturne génération de 98 a enfin rattrapé son retard et fait connaître ses aptitudes à la maîtrise de l'Espagne. Arrêtons-nous un peu à lui : il le mérite. Aussi bien est-ce un curieux sujet de méditation que la carrière de ce publiciste obscur, dont le génie s'épuisait en une existence plus discrète encore que celle de tous les écrivains de sa génération et qui s'est trouvé porté, à cinquante ans, au pouvoir. Ce destin donne une saveur profonde à certains de ses écrits, à certains passages de son essai sur la politique militaire française où apparaît déjà sa force de réflexion historique, mais surtout à sa pièce de théâtre, la *Couronne*,

toute pleine, par avance, de la sombre et âpre poésie morale que peuvent inspirer à un cœur ambitieux les vicissitudes de la politique.

Manuel Azaña, né à Alcala de Henares, élevé chez des moines à l'Escurial, est un pur Castillan, et Gimenez Caballero, qui a écrit sur lui un livre d'une grande pénétration psychologique, — véritable traité du politique espagnol, — a vu en lui un descendant de ces *Comuneros* qui, au prix de leurs têtes, défendirent contre Charles-Quint, prince étranger, les instincts de la Castille et les revendications du peuple. Cette révolte, qui fut à la fois une jacquerie et un mouvement national, est un des événements les plus caractéristiques de l'histoire d'Espagne, et l'esprit qu'elle manifeste continue de souffler. C'est lui, assurément, qui inspire Azaña, cette volonté farouche que, brusquement révélé à la publicité, cet homme silencieux contenu, massif, a mise dans ses actes. C'est lui aussi qui inspire son jacobinisme sarcastique et abrupt et rejoint tout ce qu'Azaña doit à la culture française. Car, traduit sous une forme essentiellement espagnole, populairement espagnole, Azaña a toujours représenté en Espagne un certain humanisme démocratique inspiré de la France et au nom duquel il a, durant la guerre, mené campagne, à côté de Valle-Inclán et d'Unamuno, dans ses périodiques, *España* et la *Pluma*, contre les « troglodytes », c'est-à-dire les germanophiles. En quoi il s'est toujours opposé à la germanophilie nietzschéenne et anarchisante de Baroja ou à la germanophilie érudite et dynamique des disciples d'Ortega y Gasset et de ceux qu'on appelle les Espagnols de Marbourg.

L'esprit de la Castille, il apparaît aussi dans son œuvre, et dans ce livre de souvenirs d'enfance, un des joyaux de la prose espagnole : *Le jardin des frères*. Livre singulier, dont la traduction exigerait un grand écrivain, car il est écrit dans la langue la plus difficile, la plus brève, la plus « baroque » qu'on ait employée en Espagne depuis le conceptisme. Toute l'ombre et toute la glace de l'Escurial y écrasent le lecteur, et toute l'implacable et absurde éducation qui était imposée aux jeunes Espagnols d'autrefois et leur faisait des âmes si désertiques et si amères. Ce livre court et dense, et qu'on ne peut lire que lentement à cause des lourdes merveilles qui, à tout

moment, y arrêtent l'esprit, explique mieux que toute considération sociale ou politique, cet état de violence dans lequel tant d'Espagnols ont refoulé leur jeunesse, leur maturité, parfois même leur vie entière et qui aboutit aujourd'hui à de confuses explosions.

Y aurait-il donc du vrai dans le célèbre discours prononcé par Ortega y Gasset, quelques mois après la révolution, le 6 décembre 1931 : « Pourquoi nous a-t-on fait une république triste et aigre?... » Et cependant, il est hors de doute que l'inquiétude intérieure de l'Espagne, si elle est plus profonde que jamais, si elle est la marque d'une crise de plus en plus angoissante, n'en atteste pas moins également une intensité de sentiments, une conscience des réalités, une passion et un goût de vivre qui, pour l'Espagne, sont tout autant de choses nouvelles ou qui avaient été de longtemps oubliées. L'aigreur et la tristesse sont sans doute inséparables du génie espagnol, mais on voit aussi éclater dans la vie morale espagnole actuelle une juvénilité et un sens collectif tout à fait frappants : le *Jugendbewegung*, — absolument contraire, dans son esprit, aux mouvements analogues de l'Allemagne et de l'Italie actuelles, — qui entraîne vers les villages les étudiants des *Misiones pedagogicas* et fait sortir les jeunes gens des villes pour les emmener dans la sierra, procure une impression allègre et réconfortante et nous assure que quelque chose, en Espagne, est en train de changer.

Pour achever le tableau des diverses orientations de cette Espagne nouvelle, orientations qui prennent, par conséquent, un aspect de plus en plus tranché et décisif, il ne faut pas oublier tels autres leaders de la tribune politico-littéraire, un Salvador de Madariaga, par exemple, qui apporte aujourd'hui à l'Espagne toute son expérience européenne et dont on connaît bien à Paris les pétillants essais de psychologie ethnique comparée. Puis, en allant vers les plus jeunes générations, il faut citer le mouvement catholique, — d'un catholicisme qui, naturellement, ne saurait manquer de friser l'hérésie, — créé autour de José Bergamin, dialecticien mystique et conceptiste, et fondateur de la revue *Cruz y Raya*; le mouvement fasciste ou fascistisant que s'efforce de développer Gimenez Caballero, l'essayiste déjà nommé, esprit brillant, original, spéculatif

et sur qui Berlin et Rome exercent un grand attrait. Mais en dépit de cet attrait, si opposé pour moi à la polarité naturelle de l'Espagne, Gimenez Caballero n'en a pas moins, par éclairs, des vues profondes sur l'authentique réalité espagnole, et il faudrait traduire en français tout ou partie de tels de ses livres, en particulier son *Génie de l'Espagne*, ne serait-ce que pour faire connaître au public français les réactions que notre culture et notre politique peuvent provoquer chez un jeune Espagnol intelligent, vif et animé du plus prodigieux et du plus fantasque esprit de contradiction. Il ne sert de rien de chanter des duos avec les quelques étrangers complaisants et officieux qui veulent bien nous assurer que la France est la reine des nations : mais rien ne devrait nous intéresser comme les propos de nos ennemis ou, en tout cas, de ceux qui ne font pas spécialement profession d'aimer la France. Enfin le communisme s'est acquis la sympathie violente d'un très grand nombre de jeunes écrivains et artistes, parmi lesquels le romancier Arconada, auteur de ce livre vigoureux et élémentaires : *Les Pauvres contre les Riches*, et un authentique poète, l'andalou Rafael Alberti, tempérament frémissant, souple, multiple et dont le lyrisme, toujours en éveil, a réussi quelques chefs-d'œuvre, tantôt dans la note savante et moderne, tantôt dans la note populaire.

En somme, la littérature espagnole se voit stimulée depuis quelques années par un entrain nouveau. Elle se retrouve à sa place, elle éveille des énergies et se sent elle-même sollicitée par des réactions et des appels. Ne serait-ce pas ce sentiment qui aurait amené Azorin, l'un des plus mélancoliques et des plus secrets maîtres de 98, à placer ses derniers livres sous le titre général de *Nuevas Obras* comme s'il s'agissait pour lui d'un rajeunissement et d'une renaissance? L'auteur de la *Paresse*, l'impressionniste microscopique et désolé, l'observateur des petites minutes ensoleillées et ensommeillées de la vie provinciale et du temps à jamais perdu applique aujourd'hui sa méthode à des réalités de plus en plus vivantes, de plus en plus humaines, de plus en plus incorporées et substantielles. Une sorte de joie stoïque et fière, de charité universelle, d'élan cosmique anime sa méditation, lui confère des vertus salutaires et roboratives. Avec ces œuvres nouvelles

d'Azorin, la solitude espagnole se peuple, l'ascèse des générations aînées trouve son effet, s'épanouit en bénéfices concrets et magnifiques. Mais cette transformation n'est qu'un témoignage, entre tant d'autres, du grand courant d'air qui réveille actuellement l'Espagne, secoue sa morosité, y oppose des passions qui, enfin, se font connaître et se donnent des noms. Il semble que le vase clos se soit brisé et que le débat commence à se faire public. Quelles formes prendra ce débat? Il est difficile de le prévoir. Tout ce que l'on peut faire, c'est, d'une façon générale, admirer cette conscience que le monde intellectuel espagnol garde de la réalité profonde qu'il représente et signifie, le contact où il se maintient avec les circonstances historiques. L'Espagne est toujours présente, et en ce moment elle l'est avec une intensité particulièrement frémissante, avec ses besoins populaires insatisfaits, son inquiétude, sa division, sa vie physique, son exigeante, sa massive et charnelle matérialité, sa soif et sa faim tragique, cette faim dont il est si souvent question dans sa littérature picaresque et qui n'est pas seulement un thème littéraire, et ce goût de gloire terrestre, ce désir de survivre qui peut se ramener avant tout à un désir de vivre.

JEAN CASSOU

LE TRANSFERT DES HALLES

Le marché des Halles de Paris éclate sous une poussée de vie trop intense. Conçu sous Napoléon Ier, son plan a été réalisé cinquante ans après, lorsque la capitale ne comptait qu'un million d'habitants et que l'on ne visait que la création d'un marché local.

Aujourd'hui, les Halles jouent un triple rôle. Marché consommateur, elles approvisionnent directement les sept millions d'habitants de la région parisienne dont les limites s'accroissent sans cesse avec le perfectionnement des moyens de transport. Marché répartiteur, elles sont le régulateur en France du prix des denrées alimentaires et effectuent des réexpéditions dans les départements et à l'étranger. Marché international, elles reçoivent les viandes congelées de l'Argentine, les primeurs du Maroc, les fruits tropicaux des Antilles, les poulets frigorifiés de la Chine, les saumons de l'Amour, les raisins du Chili...

C'est le plus grand marché d'Europe, c'est aussi le plus mal agencé...

Son principal défaut, c'est l'exiguïté.

Lorsqu'en 1851 on commença la construction des Halles, le plan de l'architecte Baltard prévoyait douze pavillons; on n'en édifia que dix. Si l'œuvre accomplie ne mérite que des éloges du point de vue architectural, si les questions d'éclairage et d'aération ont été résolues d'une façon très remarquable, il faut convenir que l'on n'a étudié ni le raccord du marché aux moyens de transport, ni l'aménagement des

locaux pour la manipulation économique des marchandises, ni le « management » des marchandises dans les locaux que l'on édifiait.

Les bâtiments s'avérèrent tout de suite trop étroits. C'est, en 1868, que furent terminés les derniers pavillons et, dès 1874, Zola, dans *le Ventre de Paris*, nous montre les Halles étouffant dans leur ceinture de fonte. Aussi, en 1885, le Conseil municipal décida-t-il la construction des deux pavillons oubliés... Cette décision fut renouvelée en 1930, mais, en 1934 — quarante-neuf ans après — la première pierre des constructions supplétives n'est pas encore posée.

Nous avons donc, aujourd'hui, à notre disposition, les installations édifiées il y a quatre-vingts ans. Alors qu'une compagnie de chemin de fer américaine, « la Pennsylvania », offre, dans sa gare de New-York, aux expéditeurs de son seul réseau, une halle de *quatre hectares* flanquée de huit salles de ventes aux enchères, la Ville de Paris met à la disposition des innombrables producteurs de la France et de ses colonies des bâtiments dont la surface utilisable a moins de *deux hectares et demi*. Et, tous les commerces doivent s'y agglutiner : gros, demi-gros et détail. Et, les objets les plus divers y sont débités, depuis la triperie jusqu'aux fleurs coupées en passant par les couronnes funéraires...

La marchandise est ainsi obligée de sortir du marché qui éclate et de s'étaler aux alentours sur quatre hectares de trottoirs...; on la vend sous la pluie, dans la boue, au milieu du va-et-vient des passants...

Les asperges, les groseilles, les framboises envahissent les rues Turbigo, Rambuteau, Montorgueil; les raisins font l'ornement des rues du Pont-Neuf et des Halles; la rue Mondétour donne asile au cresson; le marché au détail s'étend de l'église Saint-Eustache à la rue de Rivoli. Jusqu'à dix heures du matin, ces voies, dont quelques-unes sont réservées l'après-midi au commerce de luxe, sont souillées par des détritus, encombrées par des paniers... Et, le flot des arrivages grandit sans cesse, la tache s'étend chaque année... On voit le moment où les carottes se débiteront devant l'Hôtel de Ville et les artichauts devant le Palais de Justice... Aujourd'hui, déjà, les salades sont exposées devant le Musée du Louvre... Il

est inutile d'insister sur les conditions déplorables dans lesquelles fonctionne ce marché en plein air : absence de tout abri même par les pires intempéries; exiguïté des emplacements; étalage sur le sol visqueux des denrées destinées à êtres mangées crues...

Même désordre dans la circulation, quoique Haussmann ait prévu autour des Halles cinq hectares de rues ou de places, ce qui était beaucoup pour l'époque. Si les trottoirs sont encombrés par les marchandises, les rues sont embouteillées par les véhicules, soit que ceux-ci apportent des gares ou de la région parisienne l'énorme tonnage qui arrive chaque nuit, soit que, de cent kilomètres à la ronde, ils viennent chercher des provisions. Des moyens de transport de toutes sortes, de toutes formes, de toutes vitesses, convergent en même temps vers le même point, se mêlent, se heurtent, se bousculent... Il en résulte un encombrement indescriptible... Dès onze heures du soir les déchargements commencent et la file des camions, des voitures à chevaux, des charrettes à bras, est si grande qu'il faut parfois deux heures pour faire cinq cents mètres et que certains véhicules n'ont terminé leurs opérations qu'à six heures du matin. Lorsque le marché fonctionne, pour loger plus commodément les milliers d'automobiles qui viennent au ravitaillement on engage leur avant sur le trottoir. On peut voir ainsi, rangés en bataille devant la Belle-Jardinière ou la Samaritaine, des centaines de véhicules dont le moteur frôle les passants, le Pont-Neuf commence à être transformé en garage et l'époque est proche où la gangrène gagnera la rive gauche.

Naturellement, les transports en commun sont bannis pendant toute la durée du désordre des rues les plus encombrées.

Les transactions terminées, il faut enlever les détritus, la paille, les papiers, les souillures de toutes sortes qui déshonorent les rues qui vont être consacrées maintenant aux commerces de luxe. Pour cela on a recours aux camions automobiles et à des wagonnets, sortes de bennes roulantes qui sont placées pendant la nuit sur tous les points du carreau forain. Ces wagonnets réunis en des convois qui sont remorqués par des tracteurs, acheminent rapidement tous les débris vers les centres de ramassage. Puis, les arroseuses et

les balayeuses entrent en action. Pendant ce temps, les voitures des acheteurs, qui encombraient les trottoirs, sont parties. Vers dix heures du matin rue de Rivoli, rue du Louvre et rue du Pont-Neuf, vers midi sur les voies attenantes aux Halles tout est débarrassé et l'on ne trouve plus trace du spectacle extraordinaire que le quartier présentait dans les premières heures de la matinée.

Mais, quelles que soient la diligence et l'habileté du Service de Nettoiement de la Ville de Paris — auquel il faut rendre un hommage mérité — outre le scandale qu'il y a à voir vendre des salades devant le Musée du Louvre, on ne peut nier ni les odeurs que dégagent en été les tas de détritus, ni les flots de poussières malsaines que soulèvent leur enlèvement et il faut convenir que cet état de choses est vraiment indigne de la capitale « la plus élégante du monde ».

Le désordre est donc grand dans la rue; il n'est pas moindre dans les échanges.

Pendant longtemps le marché des Halles est resté dans ses pavillons; toutes les transactions alors étaient faites par des mandataires, fonctionnaires qui payaient leurs charges et étaient nommés par la Préfecture de la Seine après avoir été proposés par la Préfecture de Police et agréés par le Tribunal de Commerce. Ces mandataires devaient verser un cautionnement, il leur était interdit de spéculer en achetant pour leur propre compte, ils étaient obligés d'adresser le jour même à leurs clients le produit des transactions, on établissait sur leurs opérations un contrôle et des sanctions. Producteurs et consommateurs avaient donc des garanties et le marché était régi par la loi. Depuis trente ans, tous les commerces sont sortis, peu à peu, des pavillons devenus insuffisants et se sont installés dans les immeubles voisins. Il n'est guère, aujourd'hui, dans le quartier, de rez-de-chaussée qui n'ait été transformé en magasin de vente avec resserre en sous-sol, entrepôts et bureaux aux étages. Rues et trottoirs sont transformés en locaux d'exposition et de vente. Mais, qui procède à ces ventes? Ce sont les commissionnaires, c'est-à-dire les propriétaires des établissements ainsi créés. Ils se désignent eux-mêmes à la confiance des expéditeurs et l'on n'exige d'eux ni condition de nationalité, ni casier judiciaire...;

la liberté la plus complète leur est laissée, qu'il s'agisse d'achats fermes, de consignation, de vente à la commission. Aucune disposition légale ne permet de contrôler leurs arrivages, de surveiller leurs stocks, de vérifier leurs paiements. L'administration les ignore. Seules les maisons traitant des produits carnés sont soumises par elle à l'inspection vétérinaire. Or, ce marché... libre fait les deux tiers des affaires....

Quatre milliards de transactions sont donc traitées, *sans l'établissement d'une facture*, par des intermédiaires dont la grande majorité est sans doute d'une parfaite moralité, mais, à qui, pour l'exercice d'une profession particulièrement délicate, on ne réclame même pas la production d'un casier judiciaire...

Que devient dans cette carence complète de l'action administrative la loi du 11 juillet 1896, sur l'organisation des Halles, que M. Méline avait fait voter pour protéger l'agriculture?

On emploie pour la vente des produits de la terre trois méthodes.

En Espagne, pays de grande natalité, chaque famille délègue sur les marchés qu'elle vise à approvisionner, un de ses enfants qui sera chargé d'écouler les denrées de la collectivité. Il en recevra, souvent, à la fois, de Valence, d'Oran, de Casablanca.

L'Amérique et l'Italie groupent leurs producteurs en d'innombrables associations locales qui se fédèrent en coopératives de gros et ce sont ces puissants groupements, qui, sur chaque place, vendront directement les marchandises ou en surveilleront étroitement le débit.

En France, on agit à la bonne franquette... les producteurs de Cavaillon, de Guyotville, ou de Fédhala, adressent, de milliers de kilomètres de distance, leurs produits à des inconnus qui sont chargés de les écouler au mieux...

Nous faisons donc à la moralité des intermédiaires une grande confiance.

N'est-il pas cependant désirable que l'administration exerce sur leurs opérations quelque surveillance et que la loi exige pour l'exercice d'une profession aussi délicate quelques références?

Ce développement du marché libre n'est pas non plus sans

inconvénient pour la Ville de Paris qui est frustrée de ses perceptions, les maisons fonctionnant autour des Halles profitant de tous les avantages du marché sans en assumer aucune charge.

Mais, le marché officiel, qui fonctionne sous les pavillons, dont les transactions ont atteint, en 1933, deux milliards trois cents millions de francs et dont le statut juridique nous a paru satisfaisant, comment fonctionne-t-il du point de vue technique? Fort mal.

L'apport des marchandises est mal organisé car il y a absence de liaison avec les réseaux de chemins de fer; on estime à soixante-dix millions de francs les frais de camionnage que les expéditeurs supportent de ce fait chaque année, somme à laquelle il faut ajouter les avaries d'emballage et les dépréciations de marchandises. Les pavillons sont d'un accès peu facile, ils ne comportent pas de quais qui permettraient le déchargement à l'arrivée et le chargement à la sortie, d'où la nécessité de transporter les colis à dos d'homme; on n'utilise pas à l'intérieur la traction mécanique; le matériel de levage et de pesée est réduit au minimum... Cette mauvaise organisation augmente considérablement les frais généraux des expéditeurs. Elle a, malheureusement, un défaut encore plus grave, c'est de rendre les réexpéditions très difficiles. Prenons un exemple. Un bateau arrivant du Maroc débarque fréquemment 100 000 colis de tomates; 60 000 prendront le chemin de Paris et, comme l'arrivage sera trop important, cinq à six mille billots seront invendus. Si le chemin de fer était soudé au marché ces marchandises partiraient immédiatement pour les villes de province susceptibles de les recevoir. Aujourd'hui, elles sont mises en resserre et, si l'arrivage du lendemain est trop considérable, elles seront perdues.

Autre inconvénient de l'absence de liaison entre les Halles et les voies ferrées : le développement des ventes en gare. Des marchandises restant sur wagons sont, dans les dépendances mêmes des compagnies de chemins de fer, l'objet de transactions de la part de propriétaires ou de simples représentants marrons au profit d'acheteurs venus de la province ou de la banlieue. Il s'est institué ainsi dans ces endroits

ouverts au public de véritables marchés qui ne sont pas contrôlés et ne donnent lieu à aucune perception.

Le fonctionnement des Halles est donc très défectueux; peut-on perfectionner l'installation existante ou faut-il déplacer le marché?

En 1930, le Préfet de la Seine a saisi le Conseil municipal d'un projet d'agrandissement des Halles qui comprenait trois étapes. Dans la première, on édifiait autour de la Chambre de Commerce les deux demi-pavillons conçus par Baltard. Dans la seconde, on élevait deux autres pavillons, à l'est des Halles, entre la rue Pierre-Lescot et la rue Saint-Denis. Enfin, dans la dernière, franchissant le boulevard Sébastopol, on jetait par terre l'îlot insalubre limité par les rues Quincampois, Aubry-le-Boucher, Saint-Merri, du Renard, Beaubourg, Rambuteau. On prenait ainsi possession d'un terrain de 22 500 mètres carrés sur lequel on élevait une vaste Halle destinée à abriter tous les vendeurs du marché en plein air.

La première partie de ce projet, seule, a trouvé grâce devant l'Assemblée municipale. Celle-ci s'est refusée à envisager tout transfert des Halles de l'autre côté du boulevard Sébastopol. Cette voie, a-t-on dit, a pour la circulation parisienne une importance très grande puisqu'elle fait communiquer la gare de l'Est avec la rive gauche en traversant les grands boulevards; le fait de placer un marché sur son côté-est déterminerait entre les Halles et ce nouveau lieu de transactions de telles allées et venues dans le sens transversal que l'on ne pourrait plus utiliser le boulevard dans le sens longitudinal.

L'assemblée a donc voté la construction des pavillons 1 et 2, dont l'établissement avait été prévu en 1851, et avait été décidé une première fois en... 1885.

Pour apprécier la valeur de cette réforme il faut se reporter aux paroles par lesquelles M. Massard, président de la commission, engageait ses collègues à la voter : « Je ne vous demande pas, disait-il, d'adopter avec un grand enthousiasme cette proposition, car elle laisse la question absolument en l'état. Elle ne résoud ni le problème de l'évacuation des ordures, ni celui du transport des denrées, ni celui de l'accroissement du périmètre, ni celui de la circulation... »

Et cependant, l'opération qui va coûter plus de cent mil-

lions a été décidée à la quasi-unanimité... Pourquoi? C'est que c'est une solution d'attente. Elle a plu aux amis du *statu quo* qui font valoir que la surface couverte du marché va être ainsi augmentée d'un cinquième; elle a été adoptée par les partisans du transfert qui voient dans ces deux pavillons le futur asile du marché de distribution qui succédera aux Halles actuelles. Devant être équipé à la moderne, ces bâtiments constitueront pour ce quartier qui contient tant de restaurants et de gros consommateurs, un superbe marché de détail et, accolés à la Bourse de Commerce, ils dégageront le vaste quadrilatère de neuf hectares sur lequel sont édifiées les Halles d'aujourd'hui.

Mais, le seul remède efficace c'est le déplacement d'un marché devenu trop étroit, qui est placé dans un endroit d'accès difficile.

Ce remède chacun l'aperçoit, mais chacun répète avec M. Massard, président au Conseil municipal de la Commission compétente : « C'est une solution idéale puisqu'elle n'est pas possible. »

Le transfert des Halles est-il donc impossible?

Si la ville déplaçait son marché, nous dit-on tout d'abord, elle aurait de ruineuses indemnités à verser. Ceci mériterait d'être démontré. Il arrive fréquemment, en effet, qu'une usine employant de nombreux ouvriers se crée dans une banlieue déserte. Pour alimenter et fournir de toutes choses les travailleurs qu'elle emploie une quantité de petits commerces s'ouvrent à ses portes. Si, dans la suite, cette usine se déplace ou ferme ses ateliers, doit-elle des compensations aux débitants qu'elle a attirés dans son sillage? La Ville de Paris qui ne supprimera pas son marché mais en modifiera simplement les fonctions, ne peut être responsable vis-à-vis de tous les voisins du changement survenu. Dans quelle ville étrangère a-t-on vu instaurer une semblable jurisprudence? Est-ce à Rome? Est-ce à Hambourg? Est-ce à Milan? Est-ce à Leipzig?

La construction et l'équipement d'un marché exploité à la moderne, son raccordement à la voie ferrée et à la voie fluviale, les travaux de voirie et les immenses garages nécessaires aux voitures, coûteront, dit-on encore, une somme considérable : trois ou quatre cents millions. Peut-être. Mais,

la Ville de Paris est propriétaire, sur l'emplacement actuel des Halles, de dix hectares et ces terrains ont une valeur très élevée. Après avoir établi un marché moderne dans les pavillons que l'on va édifier, après avoir créé un square qui mettra une note de verdure, il lui restera des espaces importants dont l'amodiation couvrira en partie les frais du nouvel établissement. Puis, quelles économies la concentration des échanges dans un lieu fermé, relié à la Seine, permettra-t-elle de réaliser dans le Service de Nettoiement qui a, tous les jours, quatre hectares de trottoirs à débarrasser et plusieurs centaines de tonnes de résidus à évacuer par camions.

Enfin, a objecté l'ancien Préfet de la Seine, le marché officiel ne fait que le tiers des transactions, les deux autres tiers sont traités par le marché libre; or, les dirigeants de ce marché ont déclaré formellement que si l'on déplaçait les Halles ils resteraient sur leurs emplacements actuels, ne risque-t-on pas d'avoir ainsi deux lieux de transactions et, si l'hypothèse se réalisait, que ce soit le marché libre qui soit le mieux achalandé?

Nous répondrons à ce haut fonctionnaire que le marché libre n'existe que par la tolérance de l'administration. Installé dans des boutiques exiguës à l'extrême, il vit dans la rue. C'est sur le trottoir et souvent sur la chaussée qu'il installe ses magasins d'exposition et de vente et, lorsqu'il fait beau, ses tables à écrire. Que l'on supporte ceci aujourd'hui, c'est bien; mais si, dans un effort de propreté, la Ville de Paris transférait le centre des échanges alimentaires à un autre endroit, il serait vraiment loisible à ses représentants de défendre aux riverains de transformer en sentines les rues du quartier que l'on a voulu nettoyer. Le jour où cette interdiction lui sera faite le marché libre ne pourra plus fonctionner sur ses emplacements actuels.

Voici pour la ville, mais les particuliers, quels seront pour eux les effets du changement?

Tout d'abord pour le personnel. Il est bien évident qu'il trouvera un emploi dans la nouvelle installation et, comme son labeur exige que son habitat soit placé à côté de son lieu de travail, on édifiera à son usage des immeubles confortables, dans lesquels il sera beaucoup mieux logé que dans les très

vieilles maisons qu'il occupe souvent aujourd'hui. D'autre part, le marché nouveau, équipé à la moderne, avec quais de débarquement, moyens de transports et de déchargement mécaniques, ménagera beaucoup plus sa santé et ses forces. Le personnel ne peut donc que bénéficier du transfert.

Les maisons de commission du marché libre auront naturellement leur place sur le nouveau lieu d'échange, soit qu'on les laisse fonctionner comme aujourd'hui, soit — ce qui paraît indispensable — qu'on réglemente leur activité. Dans ce cas, beaucoup de commissionnaires actuels deviendraient mandataires sur le nouveau marché. Enfin, le changement ne devant pas être effectué brusquement mais, au contraire, *après un long préavis*, les maisons qui fonctionnent aujourd'hui auraient toute latitude pour ne pas renouveler les baux des locaux qu'elles occupent.

Les commerçants au détail, très nombreux, qui se sont installés dans les rues près des Halles seront évidemment plus touchés, mais, répétons-le, il subsistera sur l'emplacement actuel un marché très important qui sera le véritable marché central de Paris, le nouveau lieu d'échanges devant être un centre de distribution.

Si l'on va au fond des choses les propriétaires seront donc les principales victimes du changement. Mais, n'y a-t-il pas des précédents à leur mésaventure? Le Palais-Royal, jadis si brillant, n'a-t-il pas été quitté par les bijoutiers pour la rue de la Paix? Celle-ci n'est-elle pas, peu à peu, désertée pour les Champs-Élysées? Les libraires-éditeurs, autrefois groupés boulevard Saint-Germain, ne sont-ils pas partis à Montrouge? Le marché Saint-Honoré, jadis si achalandé, n'est-il pas aujourd'hui abandonné? Une ville peut-elle, pour des considérations de ce genre abdiquer son droit au perfectionnement, à l'organisation, à la propreté? Et, ne faut-il pas admettre que les placements immobiliers — comme les autres — ont leurs aléas, bons ou mauvais?

On peut donc déplacer les Halles, examinons les différents projets mis à jour.

M. Bechmann a proposé de créer sur les fortifications désaffectées, aux endroits de pénétration des voies ferrées, cinq Halles distinctes qui débiteraient des produits diffé-

rents. Mais, il ne semble pas que l'on puisse envisager la création de marchés spéciaux offrant l'un la marée, l'autre la boucherie... Les collectivités et les restaurateurs, qui composent le gros des acheteurs, veulent en effet trouver réunis les objets qu'ils viennent chercher; ils n'admettront jamais de prendre la viande à un endroit, puis de faire quelques kilomètres pour aller chercher le poisson et enfin de courir après le beurre et les fleurs... Il faut respecter leur commodité qui s'accorde sur ce point avec les nécessités de la circulation.

M. Sellier a développé devant le Conseil municipal un autre projet qui paraît fort intéressant. L'approvisionnement de Paris en denrées, a-t-il fait observer, se fait de plus en plus par camions et voitures; d'autre part, c'est aussi par la route que, dans un rayon de cent kilomètres, viennent faire leurs achats les consommateurs des départements limitrophes. Mais, les véhicules qui viennent au ravitaillement ayant les plus grandes difficultés à parvenir aux Halles, s'arrêtent fréquemment, soit aux marchés de la banlieue comme Ivry, soit à des établissements périphériques comme le marché Saint-Quentin, boulevard Magenta. Pour faciliter aux cultivateurs leurs apports, aux acheteurs leurs approvisionnements, il faudrait créer, à l'entrée de Paris, deux grands marchés francs qui seraient exonérés des droits d'octroi. L'un, placé sur la rive droite à proximité des abattoirs de la Villette, desservirait quatre millions de consommateurs; l'autre, édifié dans les dépendances des abattoirs de Vaugirard, offrirait ses produits aux habitants de la rive gauche qui sont plus de trois millions. Ces deux endroits sont reliés déjà à la voie ferrée. Il serait possible de dégager, dans leurs abords immédiats, les emplacements nécessaires avec le minimum de frais. Placés à proximité du grand boulevard de quarante mètres qui va ceinturer Paris, en bordure de la zone qui va être expropriée, il serait loisible d'agencer les voies d'accès et de garage avec toute la largeur de vue nécessaire. On ne toucherait ni aux Halles ni à leur statut, on se bornerait à les mettre en concurrence avec deux marchés agencés à la moderne, d'accès facile, qui seraient dispensés des droits d'octroi... et on laisserait faire le temps...

Ce projet est séduisant. La façon dont il règle la désaffectation des Halles est ingénieuse, c'est certainement le moyen qui soulèverait le moins de résistance, les lieux choisis ne sont pas désignés au hasard, ils sont déjà animés par un courant économique important; l'opération pourrait être faite au meilleur compte. Enfin, du point de vue de la circulation, il y aurait un avantage certain à ce que les producteurs et les acheteurs habitant du même côté de Paris, puissent accéder au lieu d'échanges sans traverser ou contourner la capitale.

Les producteurs algériens ont proposé — ce qui se rapproche beaucoup du projet Bechmann, — d'imiter le système américain qui installe un lieu d'échanges au terminus de chaque réseau : le marché-gare. Celui-ci comprend :

1° Une halle destinée à l'exposition des marchandises vendues ou livrées par lots de détail. La halle « du Produce Terminal » de la Pennsylvania, à New-York, reçoit le contenu de sept cents wagons;

2° Des quais pour les marchandises livrées ou vendues par wagons complets;

3° Des locaux commerciaux, bureaux particuliers, postes, banques;

4° Des salles de vente aux enchères. Le « Produce Terminal » de la Pennsylvania en possède huit;

5° Un frigorifique.

Ainsi, le transport des denrées à travers Paris et son corollaire inévitable, l'embouteillage du centre de la capitale, seraient supprimés, les producteurs économiseraient les frais de camionnage, les réexpéditions sur la province et l'étranger seraient assurées avec le maximum de facilité, mais il n'y aurait plus un marché national mais cinq marchés de réseaux. Ces lieux d'échanges n'offriraient même plus aux acheteurs l'avantage de trouver réunies les marchandises qu'ils viennent chercher. Le marché-gare du P. L. M., par exemple, déborderait de fruits, de légumes, de fleurs, mais il serait privé de marée. Et, celui de la compagnie de l'Est?

De même, si le projet Sellier était adopté, il n'y aurait plus « le marché de Paris » mais trois marchés à Paris; or, ce qui constitue l'avantage primordial des Halles, ce qui fait leur

attirance, c'est leur unité, c'est la valeur que prennent leurs cours qui constituent des mercuriales pour toute la France. Il ne faut pas renoncer à cette situation. C'est grâce à elle que Paris est devenu le premier marché alimentaire d'Europe, bien que dans son ensemble le marché anglais soit plus important que le marché français.

A notre avis, il faut donc conserver un marché unique mais le placer dans un endroit où il puisse fonctionner normalement. Il faut malheureusement pour cela pouvoir disposer de cinquante ou soixante hectares en bordure de la Seine et cela restreint singulièrement le choix de l'emplacement.

Il faut, en effet, envisager la création d'un centre répartiteur qui devra assurer au plus fort de la saison, le déchargement d'une centaine de trains par jour. Or, pour recevoir un train il faut un quai ayant 400 mètres de long sur 30 mètres de large, soit 12 000 mètres carrés. Et, pour éviter les manutentions, il faut assurer aux marchandises le déchargement direct dans chaque pavillon. Ce centre répartiteur devra, en outre, permettre de grouper en un point toutes les opérations d'octroi, tous les dédouanements ou manutentions de marchandises. Il renfermera également les abattoirs. Relié à la Seine, il recevra par bateau les marchandises pondéreuses et évacuera aux moindres frais le tonnage énorme d'eaux usées, de détritus... toutes les issues du formidable marché qui alimentera sept millions de consommateurs. Étant donné le rôle de plus en plus important des transports sur route, il comportera, enfin, d'immenses garages.

Choisira-t-on cette solution idéale ou une autre plus modeste? En tout cas la situation est déplorable et elle s'aggrave d'année en année. De 1893 à 1933, les apports sont passés dans les pavillons, pour la viande : de 47 000 tonnes à 97 000 tonnes; pour le poisson : de 31 000 tonnes à 71 000 tonnes; pour les fromages : de 7 000 tonnes à 20 000 tonnes; pour les fruits et légumes : de 12 000 tonnes à 149 000 tonnes!... On recevait, en 1913, 1 400 000 colis de fleurs, en 1933, plus de deux millions... Or, le marché officiel, seul endroit contrôlé, ne fait que le tiers des transactions.

Même accroissement pour la circulation. La Préfecture de Police ne recense que les voitures apportant les produits

de la région parisienne sur le carreau; elle laisse en dehors de ses observations les innombrables véhicules qui amènent des gares aux Halles le contenu des quatre-vingt-dix trains d'approvisionnement journaliers. Pour le carreau seul elle note : en 1913, 167 000; en 1930, 827 000; en 1933, 905 000 véhicules!... Or, le camion portant plusieurs tonnes se substitue de plus en plus à l'humble charrette d'autrefois.

Comme les bâtiments des Halles ne doivent être agrandis que d'un cinquième, comme les voies d'accès ne doivent pas être modifiées, il faut reconnaître que nous allons à une situation inextricable, à un gâchis complet.

Et, la chose est d'autant plus scandaleuse, la constatation d'autant plus irritante, que l'affaire ne souffre que d'un excès de prospérité.

Nous avons la chance que le plus puissant marché de produits alimentaires d'Europe se soit développé chez nous et nous n'avons pas la volonté de l'organiser. L'entreprise pourtant pourrait payer. Si l'Allemagne ou l'Italie avaient cette carte dans leur jeu, avec quelle ardeur la joueraient-elles?

Un des premiers actes de l'administration de Mussolini n'a-t-il pas été de réunir tous les marchés disséminés dans Rome en un lieu de transactions unique, qu'il a placé en dehors des Sept Collines, à l'endroit qu'il a jugé favorable? Et, s'est-il soucié des récriminations inévitables que devait susciter un pareil changement?

A côté de cette énergie et de cette décision nous ne trouvons chez nous que timidité et faiblesse.

Un de nos édiles parisiens, M. Ambroise Rendu, a fait à la Société des Agriculteurs une communication sur « l'approvisionnement de Paris » extrêmement intéressante et documentée; il a dénoncé avec vigueur la scandaleuse inorganisation du marché des Halles, mais, comment a-t-il conclu?

« Jamais, a-t-il dit, le Conseil municipal ne prendra la décision d'un déplacement des Halles centrales... Le Parlement, poussé par l'opinion publique et les réclamations des producteurs prendra-t-il un jour une décision devant laquelle recule le Conseil municipal? J'en doute, *l'heure n'est pas aux décisions viriles et aux responsabilités courageusement assumées.* »

Il propose donc comme remède : l'action persévérante des coopératives de production, des mandataires, des compagnies de chemins de fer, pour multiplier les ventes directes et diminuer ainsi les arrivages aux Halles... N'osant pas réformer le marché l'administrateur souhaite son appauvrissement..

Ce n'est pas du tout ce que nous voulons ; nous désirons, au contraire, conserver au grand marché national de produits alimentaires son éclat et son rayonnement.

Au moment où la France traverse une crise économique aussi grave que celle qui l'atteint aujourd'hui, on ne peut vraiment pas dire que l'heure n'est pas aux responsabilités courageusement assumées. Demandons donc au Parlement, avec la plus haute autorité agricole, l'Assemblée des présidents des Chambres d'agriculture, d'instituer comme il l'a fait, il y a trente-huit ans, un large débat dans lequel toutes les solutions seront envisagées.

La discussion ne relève pas du Conseil municipal de Paris, c'est une question nationale.

Le marché des Halles, dont les transactions dépassent sept milliards de francs, est, après la Bourse des Valeurs et la Bourse de Commerce de Paris la plus puissante manifestation de l'économie française, on ne peut le laisser fonctionner dans un pareil désordre.

ANDRÉ COLLIEZ

LE THÉÂTRE

LA CRISE

Voici plusieurs années déjà que, dans l'intervalle des saisons, nous parlons d'elle ici même. Sur ses causes, tout est dit. En attendant, elle s'aggrave.

Il nous a fallu, ces derniers temps, enregistrer de nouveaux signes néfastes.

Louis Jouvet a quitté la Comédie des Champs-Élysées. C'est déplorable. Il est possible que ce départ ne soit pas une conséquence directe de la crise, qu'il ait d'autres causes : un bail qui expirait et qui n'a pas été renouvelé. Ce sont là des raisons matérielles que je n'ai pas à examiner. Je me place uniquement au point de vue de l'esprit. On me concédera bien, j'espère, que ce point de vue, même au théâtre, a encore son importance? C'est pourquoi je dis qu'il est déplorable que Jouvet ait abandonné la Comédie des Champs-Élysées, comme il est déplorable que René Rocher ait été contraint de quitter le Théâtre Antoine.

Quand un directeur visant à d'autres fins que les fins strictement commerciales, a, pendant près de quinze ans, dépensé son talent, usé ses forces, à monter des spectacles d'une certaine qualité, parmi lesquels il en fut de supérieurement originaux, qui marquent dans l'histoire de l'art dramatique, quand il a suscité ou soutenu d'excellents auteurs, formé ou maintenu dans sa cohésion une compagnie d'acteurs, fait appel à des décorateurs nouveaux, bref, donné à son théâtre,

sous le triple rapport du répertoire, de l'interprétation et de la mise en scène, une couleur, un style qui le distinguent de la banalité des entreprises ordinaires de spectacles, c'est presque toujours le moment où paraissent les hommes d'affaires, et parfois les huissiers, ceux-là avec leurs clauses, ceux-ci avec leurs sommations, devant lesquelles il n'y a qu'à s'incliner — et partir.

Sans doute, les contrats sont les contrats, et les dettes sont les dettes, je n'entends point dire que les droits des propriétaires doivent être méconnus, que les intérêts de ceux qui ont à pâtir des déficits d'un théâtre doivent être sacrifiés. Mais peut-être la loi — qui, dans l'application, doit rester la loi — n'est-elle pas juste dans son texte, ou est-elle incomplète, donc injuste par omission, lorsqu'elle néglige d'envisager la situation particulière qui est ici en cause : à savoir les droits acquis par un effort artistique soutenu, des années durant, dans un même lieu, les rapports étroits qui se sont établis entre les éléments spirituels de cet effort et l'atmosphère d'une salle, entre le caractère des œuvres représentées et les dimensions de ce qui fut leur cadre commun, entre l'âme enfin et la matière. Il est possible qu'un effort d'art ne confère pas toujours à l'immeuble qui en fut le siège une plus-value qui soit pour le propriétaire une source de profit lors de nouvelles tractations, mais il est certain qu'un directeur, de l'espèce dont nous parlons, obligé de céder la place dans ces conditions cruelles, subit un dommage considérable. Et si l'on admet que tout effort d'art collabore à la culture d'une nation, à son rayonnement dans le monde, c'est l'intérêt général qui est ici lésé, le dommage s'étend à nous tous.

***

Il est vrai que, pour obvier à de pareils inconvénients, il faudrait un État qui eût quelque souci des arts. Nous ne prétendons pas que l'État français n'en a aucun souci. Il y a même chez nous, un ministère, et, parfois, un sous-secrétariat d'État spécial, dont la mission est de veiller sur les destins des Beaux-arts. Mais il est non moins évident que, dans les préoccupations ministérielles, lesquelles ne reflètent que la

pensée des parlementaires, le Théâtre n'occupe que peu de place. Encore cette place est-elle souvent décriée. Et cela même serait supportable, le Théâtre s'accommoderait du mépris dans lequel il est tenu de la part des pouvoirs publics, si ceux-ci ne se souvenaient qu'il existe pour l'accabler d'impôts.

Sur la condition du Théâtre en France, M. Louis Jouvet a publié récemment dans *le Temps*[1] un feuilleton intitulé *le Théâtre affaire d'État*. Il y prend prétexte d'une représentation grotesque de *Jules César* à Orange, laquelle avait déjà fait l'objet d'un article vengeur — c'est-à-dire simplement juste — de M. André Rousseaux, paru dans *le Figaro*[2]. Des mots tels que « chienlit » sont venus sous sa plume. Je ne pense pas qu'ils soient trop forts, et il faut féliciter le grave journal *le Temps*, qui les accueillit, d'avoir compris que ces violences de langage, au reste constamment amusantes chez M. Jouvet, n'avaient d'autre but que la défense d'un ordre de choses très élevé.

Mais la verve de M. Jouvet l'entraîne par la suite à des déclarations plus discutables, qui, lancées sur un ton goguenard, ne pouvaient manquer de lui attirer quelques ripostes. Il examine à tour de rôle les trois groupements qui, en France, représentent officiellement l'art dramatique : la Société des auteurs, l'Union des artistes et l'Association des directeurs. La Société des auteurs, dit-il, n'est qu'une société de perception. L'Union des artistes ne songe qu'à sauvegarder les intérêts matériels de ses adhérents. Enfin, à l'Association des directeurs, M. Jouvet reproche d'être « un peu molle ». Ce qui signifie, dans l'esprit de M. Jouvet, qu'elle se bornerait à discuter de broutilles : billets à prix réduits, questions des agences ou des ouvreuses, etc., sans jamais envisager les intérêts professionnels véritables.

L'Association des directeurs, que préside avec beaucoup de tact et d'autorité M. Max Maurey, n'a pas tardé à protester contre cette affirmation inattendue de l'un de ses membres les plus méritants et les plus sympathiques. Car les mérites de M. Louis Jouvet demeurent en dehors de la discussion, et,

1. 6 août 1934.
2. *Le scandale d'Orange.*

dans le débat lui-même, ses attaques gardent un caractère de foucades joyeuses qui leur ôte tout venin.

L'Union des artistes n'a pas bougé, croyons-nous. Peut-être s'est-elle souvenue que ce directeur qui lui marque tant de dédain, était aussi un comédien, un ancien camarade. Elle en aura conclu qu'il entrait quelque part de jeu scénique dans ses coups de boutoir, ses coups de batte plutôt.

Reste la Société des auteurs et compositeurs dramatiques. Son président, M. Henry Kistemaeckers, a adressé au journal *le Temps*[1] une réponse très digne. Il s'élève d'abord contre la fausse idée que la Société des auteurs ne serait « qu'une société de perception ». Mais il se garde bien de nier que la perception des droits d'auteurs ne soit, en effet, l'un de ses buts. Seulement, il observe que cela même, qu'on représente volontiers comme une fonction un peu basse, correspond en réalité à une notion très juste des intérêts supérieurs que la Société a pris charge de protéger. On s'étonne que M. Jouvet, qui n'est pas sans avoir connu pour lui-même la pression des nécessités matérielles, méconnaisse l'esprit dans lequel chacun sait que Beaumarchais assignait cette tâche à la Société lorsqu'il la fonda. « Il estimait, rappelle avec pertinence M. Kistemaeckers, que certains directeurs négligeraient peut-être d'envoyer à domicile ce qu'ils doivent à leurs auteurs et qu'il serait assez efficace d'assurer ces redevances au contrôle du théâtre. »

A ce sujet, nous noterons comme un fait nouveau et regrettable la mauvaise humeur manifestée par certains directeurs à l'égard des droits d'auteurs. L'excuse des directeurs, c'est qu'ils sont écrasés de taxes, qui rendent souvent leur exploitation difficile, sinon impossible. Ils crient bien contre l'État, responsable de cette situation absurde. Mais, comme l'État reste sourd à leurs lamentations, il était naturel que, dans leur mécontentement, ils en vinssent à penser que les auteurs, eux aussi, abusaient. Tous les directeurs n'ayant pas l'honnêteté de M. Jouvet, il est heureux que les auteurs soient défendus, c'est le rôle qu'assume la Société, et, loin d'être une déchéance, c'est un honneur pour elle de l'assumer. En fin de compte, la production dramatique bénéficie de cette vigi-

1. 3 septembre 1934 : *Le rôle de la Société des auteurs.*

lance. Comme le dit très bien M. Kistemaeckers, les auteurs doivent se nourrir, s'ils veulent alimenter la scène. Ce que l'on peut, au contraire, déplorer, c'est que la Société des auteurs ne soit pas mieux armée pour empêcher des combibaisons comme on en voit encore.

Cela dit, le Président de la Société des auteurs, n'a pas de peine à montrer que, si la Société est « perceptrice », là ne se borne point son activité.

Cette réponse ayant été communiquée à M Jouvet, celui-ci s'est contenté de lui tirer son chapeau. C'est un peu trop désinvolte. « Les vacances sont finies », dit-il. Entendez : « Je retourne aux choses sérieuses, au vrai travail, qui est celui de la scène, le mien! » Alors quoi! cet article, malgré son titre si grave, n'était donc qu'un divertissement d'été? Mais, des « papiers », sur des sujets analogues, nous, critiques, journalistes, nous en écrivons tous les jours, et, pour nous, ce n'est pas jeu ni même devoir de vacances, mais devoir de toute l'année.

On n'en veut pas à M. Jouvet. Les nasardes qu'il distribue inconsidérément à droite et à gauche prouvent que l'âpreté de la lutte n'a en rien diminué son allant. Voilà ce qu'il y a de plaisant dans tout cela : ce ressort, cette détente du jarret, ces pirouettes. M. Kistemaeckers l'a compris : d'où le ton modéré et, en somme, très gentil de sa riposte.

Maintenant, que l'on aille au fond des choses, et l'on s'apercevra que, si les organismes incriminés par M. Jouvet ne font pas davantage pour la défense et l'illustration du Théâtre, c'est qu'ils se heurtent constamment à plus fort qu'eux : à l'État. Je suis sûr que leurs Présidents et les membres de leurs Comités sont les premiers à déplorer souvent cette impuissance corporative, de sorte que la prise à partie de M. Jouvet aboutit à leur reprocher bizarrement de n'avoir pas des pouvoirs plus étendus. Tantôt il raisonne comme si ces associations particulières étaient de taille à dicter leurs volontés au gouvernement, tantôt, devant ce qui lui semble leur carence, il se tourne vers l'État. Mais alors il oublie que l'État français méprise le Théâtre. A moins qu'un dictateur ou un monarque, amateur de théâtre ou soucieux de la condition du Théâtre en France, ne gouverne un jour

ce pays, c'est tout l'esprit public qu'il faudrait réformer pour que change la situation présente. Comment donc s'y prendre, puisque tout se ramène chez nous à des questions électorales? Agir sur les élus? Mais les élus ne songent qu'à donner satisfaction à leurs électeurs. Agir sur les électeurs? Imaginez un peu cela! Persuader le corps électoral, au milieu des préoccupations qui l'assaillent et des passions qui l'agitent, que le Théâtre est un ordre de grandeur, qu'il a sa dignité, qui mérite d'être maintenue ou relevée! Oh! parbleu, s'il ne s'agissait que de dresser un « plan », ce serait encore commode! En cet été 1934, les individus, les groupes, tout le monde, sur tous les sujets, a dressé des « plans ». Mais, les projets une fois établis, reste à les faire adopter. L'été penche vers sa fin, et voici qu'approche le moment de demander avec le poète, mais dans un sentiment d'appréhension hélas! moins vague : *Automne, automne, que me veux-tu?...*

Les suggestions de M. Jouvet lui-même, encore que bien modestes tout à coup, ne me semblent pas très heureuses. En effet, que propose-t-il? Simplement, que, à l'occasion de l'Exposition de 1937, on organise un concours entre les directeurs. Une commission serait chargée d'affecter des crédits aux projets qu'elle estimerait les plus intéressants. Une commission! je n'aime pas beaucoup ce mot. Comment M. Jouvet ne voit-il pas que ce sont tous les vices du système actuel qu'il introduit dans son projet avec cette « commission »?

Au surplus, quel que soit le régime d'un pays, je ne pense pas que le Théâtre ait beaucoup à gagner à la protection de l'État, si celui-ci y met pour condition qu'il exercera également sa tutelle, ou même un simple droit de regard, sur la composition des programmes. Louis XIV laissait plus de liberté à Molière. Ne soyons pas dupes de ce qui se passe actuellement en U. R. S. S. Les mises en scène, à elles seules, ne prouvent rien. C'est dans vingt ans, lorsqu'on s'enquerra des œuvres que les auteurs russes ont portées à la scène depuis la révolution, que l'on pourra juger de ce que le Théâtre est devenu sous le régime nouveau. Ce qui serait à souhaiter, c'est qu'aux directeurs qui ont fait leurs preuves par la qualité de leurs spectacles, l'État accordât des crédits, des subventions, qu'il les secourût lorsqu'ils sont en difficulté, mais, sans

instituer entre eux des concours, qui bientôt équivaudraient à imprimer des directions à la production artistique.

***

Laissons ces polémiques. Les faits sont les suivants : M. Jouvet, la saison prochaine, donnera ses représentations au théâtre de l'Athénée. M. René Rocher, que le sort injuste a furieusement malmené, en dépit des remarquables qualités dont il fit preuve au cours de sa direction du Théâtre Antoine (notamment dans l'organisation de ses matinées classiques), va tenter la chance une nouvelle fois au Vieux-Colombier.

Et les Pitoëff? ont-ils trouvé un théâtre? Voilà plusieurs années, déjà, qu'ils errent d'une salle à l'autre, sans parvenir à se fixer. Cette situation aussi est lamentable. Les Pitoëff aujourd'hui sont des nôtres. Nous leur devons des soirées inoubliables. Comment pourrions-nous songer sans émotion au dur combat qu'ils doivent soutenir?

Au Théâtre Montparnasse, Baty a eu plus de chance. Je ne dis point cela pour le diminuer, car le préjugé contre le succès, si fréquent autrefois dans les milieux littéraires, m'a toujours paru stupide, et ce serait un autre genre de folie que d'attacher *a priori* une valeur d'art prééminente aux entreprises qui sont commercialement en difficulté. Baty est un de ceux qui osent, qui courent des risques. Nous faisons des vœux pour que la fortune lui soit fidèle.

A l'Atelier, Dullin tient toujours, au prix d'efforts inouïs. Sa situation personnelle a grandi, au cours des récentes années, mais la situation financière de son entreprise ne laisse pas d'être instable.

Cependant, c'est de l'Atelier que nous parvint, au commencement de l'été, une nouvelle qui combla d'aise tous les amis du Théâtre. Jacques Copeau allait prendre de nouveau la direction d'une troupe, monter des spectacles choisis par lui, et cela à l'Atelier même. On a parlé d'association avec Dullin. Le mot n'est pas tout à fait exact. Chacun, dans l'affaire, garde son entière liberté, établit son programme, engage ses acteurs. Artistiquement, commercialement, les deux entre-

prises demeurent distinctes. Mais elles se partageront la saison, occuperont le théâtre à tour de rôle.

Il y a dans cette entente quelque chose de noble et de pathétique. Il est beau que Jacques Copeau, qui mérite d'être considéré comme l'iniateur des recherches nouvelles, poursuivies depuis vingt ans, au Théâtre, dans plusieurs domaines : soumission plus exacte du jeu au texte, formation du comédien, etc. il est beau que ce maître, après être resté trop longtemps éloigné de la scène, trouve, à son retour, accueil chez un de ses anciens comédiens, devenu un maître comme lui.

Jacques Copeau ouvrira la saison, à l'Atelier, avec *Comme il vous plaira*. Ainsi renoue-t-il, sous l'invocation de Shakespeare, avec les espérances de cette lointaine et féconde saison 1913-1914, alors que, sur la scène toute neuve du Vieux-Colombier, il nous donna, de *la Nuit des Rois*, une image où le chef-d'œuvre ancien, délivré des poussières du temps et de la convention, faisait éclater aux yeux sa jeunesse éternelle.

Mais *les Quinze*, où sont-ils? Que deviennent-ils? La dernière fois que j'ai vu leur directeur, Michel Saint-Denis, il projetait de se retirer, avec sa compagnie, à Aix-en-Provence, pour y préparer des spectacles qu'il viendrait donner à Paris, en des salles louées pour la circonstance, ou qu'il porterait en Angleterre, si Paris n'en voulait point. Il faut avouer que la dureté des temps contraint parfois ceux qui ne veulent rien abdiquer de leur idéal artistique, à des combinaisons singulières.

« LE PHYSIQUE AU THÉATRE »

L'art du comédien est généralement ignoré, mais en France, peut-être, encore plus qu'ailleurs. Tous ceux qui ont tant soit peu fréquenté dans ces lieux nullement frivoles, tout ensemble sérieux et gais, que l'on nomme les coulisses d'un théâtre, connaissent les questions saugrenues, que posent aux artistes, pendant les entr'actes, les amis ou les inconnus qui viennent dans leurs loges les féliciter. Dans ce tumulte mondain, tout factice, la folie des points d'exclamation n'a d'égale que l'absurdité des points d'interrogation. C'est à peine

croyable, mais, à Paris même, et dans certains milieux qui cependant passent pour éclairés, on trouve encore des personnes qui font compliment aux comédiens de leur « mémoire », ou bien qui, les ayant vus verser des larmes sur la scène, leur disent : « C'est formidable! comment faites-vous? »

Cette ignorance générale a pour cause, outre l'incompréhension du public, l'extrême rareté des ouvrages consacrés, chez nous, au « métier » du comédien, à la technique de l'interprétation. C'est pourquoi je considère comme très précieux un petit livre récemment paru, lequel n'examine, il est vrai, qu'un côté de ce vaste sujet, mais avec tant de précision, d'ingéniosité et de pertinence, qu'il faut souhaiter que l'auteur, M. Pierre Abraham, poursuive ses études en d'autres parties du même domaine inexploré[1].

L'ouvrage est illustré de nombreuses gravures (portraits d'artistes de tous les pays et de tous les temps, reproductions photographiques de masques divers : masques antiques, masques et costumes de la *Commedia dell'Arte*, masques de l'époque Renaissance, masques polynésiens, planches représentant des crânes, des documents iconographiques de toute provenance, des schémas linéaires, etc.). Ces illustrations, quelque vif que soit leur attrait, ne sont point là pour le seul amusement des yeux : elles ont une valeur instructive, démonstrative; elles sont disposées de telle sorte que ce qui est dit est aussitôt prouvé par l'image; le texte explicatif est renforcé par quelque chose de plus fort encore que le raisonnement : l'évidence. Ainsi la méthode suivie, qui est originale, mérite déjà d'être louée.

Mais c'est sur l'idée centrale de l'essai que je voudrais insister. Elle est profonde et grosse de conséquences. Peut-être l'auteur, dans ses déductions, apporte-t-il, parfois, quelque excès de rigueur, encore qu'il ait la bonne grâce de sourire lui-même, à l'occasion, de sa propre logique. N'importe! il y a là des lois qu'on ne peut nier.

M. Pierre Abraham soutient qu'il existe pour chacune des grandes familles de personnages tragiques ou comiques ce qu'il nomme une *pérennité du type physique*. « Nous rions,

1. *Le physique au théâtre*, par Pierre Abraham (*Masques*, Cahiers d'art dramatique, publiés sous la direction de Gaston Baty, aux Éditions Coutan-Lambert).

nous pleurons, dit-il, aux mêmes aspects physiques devant lesquels riaient ou pleuraient les Grecs. »

A l'appui de cette assertion, il juxtapose un masque tragique emprunté à une peinture murale d'Herculanum et une des dernières photographies de Sarah Bernhardt; une terre cuite de Corneto représentant le masque du parasite et une photographie de Grock; l'image d'un acteur de l'ancienne comédie satyrique, tel qu'il figure sur les vases grecs, et l'image de gros Guillaume, tel que le personnage était grimé et vêtu dans les farces de l'Hôtel de Bourgogne. Ailleurs, il confrontera la figure masquée de Jodelet avec tel personnage également masqué de la comédie antique; le masque de Covielle d'après une gravure du XVIe siècle, avec des masques de la Nouvelle-Guinée et de l'île d'Urville.

Par ces rapprochements de documents empruntés à des époques si différentes et à des lieux si éloignés, M. Pierre Abraham entend nous démontrer — et faire éclater à nos yeux — que l'hypothèse d'une relation traditionnelle entre des représentations diverses de types analogues, soit tragiques, soit comiques, est insoutenable. C'est à tort que nous raisonnons comme s'il existait un lien de filiation ininterrompu, une mystérieuse transmission orale, sans solution de continuité, depuis le théâtre antique jusqu'à nous; de même qu'on ne peut supposer des influences, des communications de nature historique, un enchaînement de doctrines et de leçons, entre la Comédie italienne et les spectacles en honneur chez les sauvages d'Océanie. Donc, les motifs des correspondances qu'on remarque entre les types scéniques, ne doivent pas être cherchés dans l'histoire du Théâtre à travers les âges et les peuples, mais dans quelque chose d'éternel, de toujours vivant, de constant, qui est la physiologie humaine. Si un clown du XXe siècle, par exemple, retrouve, comme on dit, l'apparence d'un comique grec, ce n'est pas parce que le formulaire du type qu'il représente est parvenu jusqu'à lui, obscurément et à son insu, à travers toute la lignée des grimes, c'est parce que le comique d'aujourd'hui, et le spectateur (l'action de l'un étant liée aux réactions de l'autre) éprouvent les mêmes besoins physiologiques, ou esthético-physiologiques (si j'ose dire), que dans l'an-

tiquité, et, par suite, « réinventent, recréent des types identiques ».

Ce principe une fois admis, M. Pierre Abraham, qui possède une culture scientifique et me paraît très informé sur les rapports de la morphologie et de la physiologie, est parti à la recherche des principaux types scéniques correspondant aux principaux tempéraments morphologiques. Il n'a pas borné son enquête au classement des documents iconographiques; il l'a poursuivie, durant quatre années, dans les cliniques et les hôpitaux. S'appuyant sur les travaux d'un médecin lyonnais, Claude Sigaud (1862-1921) et de ses disciples, les docteurs Mac-Auliffe et Thooris[1], il nous explique que la forme de l'homme est régie par la prédominance, dans l'organisme, de l'un des quatre appareils suivants : l'appareil respiratoire, l'appareil digestif, l'appareil musculaire et l'appareil nerveux. C'est l'appareil prédominant qui imprime son caractère à toute l'activité physique de l'homme. Par suite, les quatre tempéraments morphologiques sont : le tempérament respiratoire, le tempérament digestif, le tempérament musculaire et le tempérament cérébral. L'auteur énumère ensuite les signes distinctifs des différents types, et, toujours fidèle à sa méthode, il illustre son exposé didactique de schémas et de documents photographiques.

A cette classification par types constitutionnels, et se combinant avec elle, M. Pierre Abraham en a joint une autre qui lui est propre, laquelle comprend deux types : les *concaves* et les *convexes*. Il y a des respiratoires concaves et des respiratoires convexes, des digestifs concaves et des digestifs convexes, etc. L'expression peut prêter à sourire, et il n'est pas défendu de la prendre *cum grano salis*, mais elle n'en correspond pas moins à une réalité certaine.

Ce sont ces notions d'anthropologie que M. Pierre Abraham a transportées dans le domaine du Théâtre. Il les retrouve, fixées, systématisées dans les différents masques du Théâtre antique, dans les personnages stylisés de la Comédie italienne, enfin dans tous les aspects variés de l'interprétation théâtrale, depuis le Moyen âge jusqu'à nos jours.

1. Voir : *les Tempéraments*, par le docteur Mac-Auliffe (*N. R. F.*, 1926) et *la Vie par le Stade*, du docteur Thooris (Amédée Legrand, 1924).

Cependant, il est des personnages qui échappent à cette classification, refusent de se laisser emprisonner dans le cadre trop étroit des caractéristiques physiques. Ces personnages-là soulèvent les plus difficiles problèmes d'interprétation; et, comme leur ampleur admet des interprétations diverses, ils exposent aussi, bien souvent, les acteurs qui se risquent à les incarner aux plus regrettables erreurs. Parmi les personnages de ce genre, M. Abraham cite Hamlet, Alceste, Arnolphe, Lorenzaccio. J'ajouterai Tartufe, me souvenant de l'interprétation étrange qu'a donnée de ce rôle, il n'y a pas longtemps, un grand comédien danois, dont nous avons parlé ici même. En somme, les acteurs de génie auraient seuls le droit d'aborder — à leurs risques et périls — les personnages « morphologiquement vacants », car, selon un mot de Max Reinhardt, « toutes les règles tombent devant le miracle du génie ». « Mais, il y a peu de génies et beaucoup de théâtre. » Entendez par là qu'il n'est pas recommandé aux comédiens qui n'ont que du talent de s'aventurer en dehors des limites que leur assigne leur type physique.

Les directeurs chargés de recruter une troupe ne peuvent se détacher des considérations de « types ». Une bonne distribution des rôles en dépend. Ce qu'on nomme les « emplois » n'est rien d'autre qu'une classification qui, en dépit d'un ordre parfois factice ou démodé, correspond aux mêmes préoccupations.

Sans doute, le maquillage est un expédient qui peut soit accentuer, soit corriger les traits du comédien, suivant qu'il a avantage à les pousser dans le sens de son propre type ou à les modifier pour les accommoder à un rôle. Mais, quelles que soient les transformations auxquelles l'art du grime peut atteindre, nous croyons, avec M. Abraham, qu'il n'est pas bon que la nature du personnage et le tempérament du comédien soient par trop dissemblables.

M. Abraham, dans son étude, ne parle presque pas du cinéma. Joan Crawford est la seule vedette de l'écran dont il donne le portrait, à titre de témoignage. Mais tout ce qui est dit, dans cet ouvrage si riche d'aperçus, s'applique *a fortiori* au ciména. Au cinéma, plus encore qu'au théâtre, la considération du type physique est essentielle. Je dirai même qu'elle peut

suppléer à tout — même au talent. C'est elle que les « producers » ont principalement en vue, non sans raison, puisqu'ils s'adressent à un public populaire qui veut des images simples, exactement définies, immédiatement compréhensibles. Plus encore qu'au théâtre, c'est au cinéma que se vérifie la loi ainsi formulée par M. Pierre Abraham : « Le personnage doit être, sans ambiguïté possible, compris et accueilli par tous les rangs du public pour ce qu'il va être. Et cela, avant qu'il ait ouvert la bouche, dès son premier geste, au premier aspect de sa physionomie et de son maintien. »

FRANÇOIS PORCHÉ

P.-S. — Avec le regret de ne pouvoir les analyser ici faute de place, je signale à mes lecteurs quatre thèses importantes récemment parues sur des sujets de théâtre :

La vie et l'œuvre de François de Curel, par E. Pronier (Éditions de la Nouvelle Revue critique).

Jules Lemaître et le Théâtre, par Germaine Durrière (Boivin et Cie, éditeurs).

Georges de Porto-Riche, sa vie, son œuvre, par Hendrik Brugmans (Librairie E. Droz).

La réaction idéaliste au Théâtre depuis 1890, par Dorothy Knowles (Librairie E. Droz).

L'HISTOIRE

Le rôle de l'Ile-de-France en France. — Les Vendéennes. — Le Brigandage sous la Révolution. — Une vue de l'histoire du Canada.

La difficulté, quand on écrit une histoire provinciale, c'est de ne pas trop verser dans l'histoire générale, tout en gardant avec elle le contact. C'est encore plus difficile quand il s'agit de l'Ile-de-France : *Histoire de l'Ile-de-France*, par M. Pierre Bernus, dans la Collection des « Vieilles Provinces de France » (Boivin).

L'Ile-de-France n'est pas une province française, elle est la cellule autour de laquelle s'est formée la France. Son histoire serait tout naturellement le résumé de l'histoire de France, comme elle est elle-même, suivant le mot de Michelet « non pas un pays mais le résumé d'un pays ». L'Ile-de-France est le berceau de la dynastie capétienne, celle qui a vraiment bâti en neuf siècles notre édifice national, resté à peu de chose près tel qu'à la chute de l'ancien régime, — avec la Sarre et Landau en moins, la Savoie et Nice en plus. Si M. Bernus s'était astreint à retracer de bout en bout l'histoire de l'Ile-de-France, il se serait condamné à faire, au moins depuis Hugues Capet, un schéma de notre histoire nationale, rappelant les réductions pour piano d'une partition d'orchestre. Ce n'est pas ce qu'il a voulu, et ce n'est pas ce qu'on attendait d'un ancien chartiste, spécialiste du Moyen Age par définition, mais singulièrement modernisé par l'étude quotidienne de la politique étrangère d'aujourd'hui.

M. Bernus a évité un autre écueil : il n'a pas fait une histoire de Paris. Paris est à la fois le chef-lieu de l'Ile-de-France et la capitale de la France. S'il tenait ici toute la place qu'il serait facile et même apparemment logique de lui donner, il n'en resterait guère pour la province. Or, c'est la province, c'est l'Ile-de-France qu'il faut connaître. Elle l'est beaucoup moins qu'on pourrait le croire. Elle est dans l'ombre de Paris, elle disparaît dans son rayonnement comme les petites planètes trop rapprochées du soleil. Le grand tourisme l'ignore, les Parisiens eux-mêmes la traversent en coup de vent et bien peu savent où elle finit. Un bon candidat à Saint-Cyr dessinera convenablement une carte de Bretagne ou de Normandie, celle de l'Ile-de-France que donne M. Bernus sera pour presque tout le monde une révélation.

Il y a une excuse. L'Ile-de-France ne répond à rien sur le terrain. Elle est le fond de la cuvette du Bassin parisien, à cheval sur la Seine. Elle prolonge au nord et au sud ses tentacules, elle est au contraire étranglée vers l'est à la hauteur de Meaux, qui est en Champagne. Mais cela, c'est l'Ile-de-France officielle et artificielle. L'Ile-de-France réelle, celle qui méritait le nom d'île, était beaucoup plus petite. Elle était bornée par la Seine, la Marne, l'Oise, et deux affluents infimes de l'Oise (la Thève) et de la Marne (la Beuvronne). Le souvenir de cette Ile-de-France en miniature subsiste encore dans le nom de quatre communes, Bonneuil, Châtenay, Mériel et Roissy, dites « en France ». Il y en avait bien d'autres jadis. Une trentaine (Longnon dit trente-trois) ont renoncé à ce déterminatif parce que personne n'en comprenait plus le sens. L'Ile-de-France actuelle, c'est le gouvernement militaire dont les limites en gros remontent au xve siècle.

M. Bernus nous promène à travers le passé de l'Ile-de-France, un peu à la façon du regretté André Hallays, avec plus de méthode, mais avec une égale conscience, une critique aussi sûre, un goût aussi éclairé. Plagiant un mot célèbre, on peut dire que tout Français a deux petites patries : sa province à lui et l'Ile-de-France qui est à tous. Elle est notre centre, d'ailleurs un peu excentrique, trop rapproché de la frontière du nord et du nord-est, par suite de circonstances où la nature des choses n'est pour rien. Cette espèce de domaine commun, de parc national, M. Bernus en connaît tous les

secrets. Le choix de ses illustrations est très personnel. On n'y voit pas figurer ce qui traîne partout : l'Arc de Triomphe, le château de Versailles, Notre-Dame brillent par leur absence. En revanche, telle église de village, telle ferme caractéristique, telle gravure populaire sont mises en vue. Le bon guide, le guide au sens supérieur du mot, n'est pas celui qui vous accable de lieux communs, mais celui qui vous tire la manche pour faire remarquer ce qui ne se remarque pas en passant, encore moins en courant.

Tel chapitre de vingt pages sur l'art et la vie intellectuelle à l'époque de saint Louis donne, sur les origines et le développement du gothique, des aperçus nourris de choses vues, vues à l'époque où l'humble bicyclette allongeait les jambes du flâneur sans l'empêcher de flâner. On est émerveillé en fermant ce livre de voir que ces horizons familiers et sans prétention sont si pleins de passé, si riches en souvenirs et en monuments. M. Bernus met à l'honneur nos vieilles campagnes de l'Ile-de-France, espérons qu'il va aussi les mettre à la mode.

***

Le paysan vendéen est comme les autres, il ne regrette pas l'ancien régime. Quand il emploie ce terme, c'est dans un sens local. « Nous voulons l'ancien régime », crient les femmes de l'île d'Yeu. Il s'agit pour elles des anciennes coutumes religieuses, du temps où il n'y avait pas de curé « intrus », incapable de donner des absolutions valables. Les Vendéens ne se battent pas pour ramener la dîme et les droits seigneuriaux, ils sont même particulièrement jaloux de leur indépendance. Le général Lamarque, qui les connaît bien pour les avoir combattus, écrit d'eux : « Ils acceptaient d'être dirigés, mais sans qu'on eût l'air de leur imposer sa volonté; l'apparence du commandement les révolte... Nul pays n'est plus propre à devenir une république. » Les députés vendéens du Tiers aux États Généraux sont de bons jacobins. La Réveillère-Lepeaux, le plus connu, est un disciple de Rousseau, singulièrement anticlérical, le futur protecteur des Théophilanthropes. Les députés du Clergé sont pour la plupart des curés favorables à la Révolution, ils seront les premiers à se rallier au Tiers pour former l'Assemblée Nationale. Les nobles sont du pays, y vivent

en contact familier avec leurs métayers, les biens du clergé trouvent parmi eux des acquéreurs de marque comme Bonchamp, d'Elbée, Colbert, chez qui Stofflet était garde-chasse.

Ce n'est pas la question monarchique, c'est bien la question religieuse, et elle seule, qui soulèvera la Vendée. Au pire moment des répressions, le 18 mars 1794, le comité révolutionnaire d'Angers reproche à une accusée d'avoir crié : « Vive le Roi » et lui demande si elle le ferait encore. Elle répond : « Je crierais : Vive la Religion; à l'égard du roi, je ne me soucie pas qu'il y en ait ou non. » Tout le monde est comme elle. C'est ce qui ressort une fois de plus d'une étude fort intéressante, *Les Vendéennes* (Perrin) de M. Emile Gabory, archiviste merveilleusement documenté sur le sujet et sur la région. Il en est à son neuvième volume sur la guerre de Vendée.

Michelet, dans sa vision romantique de la Révolution, découvre la femme partout. « Femme et prêtre, dit-il, c'est là toute la Vendée, la guerre civile. Notez que sans la femme, les prêtres n'auraient rien pu. » C'est dans le même sens que Victor Hugo met en antithèse « son père, vieux soldat, sa mère, vendéenne ». Il l'écrit en 1830 à l'heure où le christianisme et la royauté exercent sur lui une médiévale attraction, dans le sillage de Chateaubriand. Une mère vendéenne faisait bien dans un tableau généalogique. En réalité, Sophie Trébuchet, lorsqu'elle épouse en 1796 le brillant capitaine Hugo, n'avait rien de la Vendéenne légendaire. Elle ne l'est ni de naissance ni d'esprit. Elle est née à Nantes, son père est capitaine au long cours, sa mère est fille d'un procureur au présidial, futur membre du Tribunal révolutionnaire; elle a une belle-sœur qui a été la maîtresse de Carrier, le conventionnel de terrible mémoire. Elle-même, élevée par une tante d'opinions avancées, n'a rien de contre-révolutionnaire. Son mariage est et reste purement civil. L'aîné des enfants sera baptisé à Nancy sur l'insistance de sa grand-mère maternelle, par un prêtre constitutionnel, mais rien ne prouve que les deux autres l'aient été. Pour Victor Hugo, né à Besançon, on n'en a retrouvé nul indice, bien qu'il l'ait un jour affirmé.

Sans doute, il y a des Vendéennes plus authentiques, mais leur rôle a été exagéré, peut-être tout simplement parce qu'elles ont beaucoup écrit. Celles qui ont survécu à tant d'événements tragiques ont éprouvé, une fois la bourrasque

passée, la tentation de publier leurs souvenirs, d'autant plus précieux que les héros dont elles rappellent les hauts faits avaient à peu près tous disparu. Et comme ces souvenirs ont eu beaucoup de succès, ils ont, sans que leurs auteurs l'aient voulu ni cherché, tendu à exagérer le rôle des femmes dans cette épopée obscure. Les mémoires de la marquise de La Rochejaquelein, d'abord marquise de Lescure, ont ouvert la voie; ils parlent surtout du haut Poitou où ses deux maris ont combattu. La collaboration de M. de Barante, alors sous-préfet de Bressuire, leur a porté bonheur. Ceux de la baronne de Candé dépeignent en traits effrayants la retraite de Granville, pire peut-être que celle de Russie, car tous les chefs y ont péri. Ceux de la marquise de Bonchamp ont pour but de rendre hommage à la magnanimité de son mari, qui du reste le mérite. Ils sont réticents en ce qui la touche elle-même. Madame de Sapinaud, la comtesse de la Bouëre, mademoiselle de Boishéraud, madame Turpin de Crissé abondent en menus détails qui en disent long sur l'état des esprits et des mœurs, sur le régime des prisons. Nous avons même des mémoires de paysannes illettrées, témoignages incultes et ingénus du mouvement paysan, qui ont l'avantage d'être plus spontanés, de n'avoir pas été revus, corrigés, parfois rédigés par des gens de lettres, comme Barante pour madame de La Rochejaquelein, madame de Genlis pour la marquise de Bonchamp, M. de Beauchamp pour madame de Crissé. On trouvera sur tout cela l'essentiel dans un appendice du volume de M. Gabory.

Au total, les femmes vendéennes ont poussé à la résistance morale contre la constitution civile du clergé. Elle n'y comprennent pas grand'chose ou pour mieux dire n'y comprennent qu'une chose, c'est que les prêtres assermentés sont de mauvais prêtres, des intrus avec lesquels il ne faut avoir aucun rapport. A part cela, elles ne bougent pas. Les femmes des émigrés n'ont pas envie de les suivre; elles gardent le foyer, cherchent à sauvegarder le patrimoine, elles ne partagent pas les illusions de ceux qui attendent de l'étranger une restauration. « Vous voulez savoir ce que font nos émigrés », écrit à madame de la Roche Saint-André sa sœur, religieuse, qui a passé la frontière. « Ils mangent de l'argent et le très grand nombre en a peu. » Quand commence l'insurrection armée, chacune essaye de retenir les siens. La femme de Cathelineau veut le

retenir à son pétrin. C'est le cri du cœur de la mère de famille. On les voit ensuite conseiller l'obéissance à la grande levée militaire; elles se rendent compte de l'impossibilité de résister matériellement aux forces de la Convention; leur instinct de la conservation leur conseille la résignation en tout ce qui n'intéresse pas directement la foi et la pratique religieuse.

Quant à combattre elles-mêmes, elles n'y songent pas. Les « amazones » de Charette sont une exception, et d'ailleurs les jupons qui l'entourent n'ont pour la plupart rien de très guerrier. Dans la débandade, dans le péril commun, des Vendéennes ont fait le coup de feu ou le coup de sabre, mais par accident. Les héroïnes véritables, qui servent en habits d'homme, ce sont quelques femmes du peuple comme Renée Bodereau qui venge son père, qu'on appelle Langevin parce qu'elle sert dans la cavalerie de Stofflet sous le nom de son frère Hyacinthe, trop difficile à retenir. Elle deviendra capitaine, survivra à des blessures sans nombre, tâtera des cachots du Mont Saint-Michel sous l'Empire et ne mourra que sous la Restauration, ce qui explique qu'elle ait eu le temps, elle aussi, d'écrire ses mémoires.

***

Le brigandage était une plaie de l'ancien régime. La rigueur des châtiments n'y faisait rien. On châtiait terriblement les criminels qui étaient pris, mais beaucoup ne l'étaient pas et tous espéraient ne pas l'être. L'armée du crime se recrutait sans cesse, et plus facilement que celle du roi, sans compter que celle-ci, par le congédiement en temps de paix, par la désertion en temps de guerre et même en tout temps, alimentait beaucoup celle-là. Les contrebandiers sur toutes les frontières, les faux sauniers à la frontière des diverses zones de gabelle, grossissaient aussi l'effectif des coupeurs de bourses et des voleurs de grand chemin. Quelle aubaine quand les passions politiques désorganisent la justice et la maréchaussée, et donnent en outre aux malfaiteurs de droit commun une apparence d'honorabilité puisqu'ils deviennent, comme on dirait aujourd'hui, des objecteurs de conscience!

Sur tout cela M. Marcel Marion vient de publier un volume, *le Brigandage sous la Révolution* (Plon), qui mérite le succès

qu'il ne manquera pas d'avoir. Les amateurs de faits-divers y trouveront satisfaction pour leur curiosité. Plusieurs chapitres avaient déjà paru dans de grandes revues, un notamment dans la *Revue de Paris*; les journaux populaires auraient pu les publier en feuilleton.

Il faut lire ce petit volume. Il explique mieux que toutes les considérations savantes les causes de l'impopularité du Directoire et de la popularité du Premier Consul. La France, au début de la Révolution, avait répondu aux appels pour la défense du sol national. Il y avait eu des insoumis et des embusqués, l'enthousiasme des autres y avait suppléé. Mais, une fois le danger d'invasion conjuré, quand les armées qui manquent de tout ont sous les yeux les commissaires de la Convention et les généraux de carrefour qui ne manquent de rien et qui mènent la haute vie, la désertion sévit comme sous l'ancien régime. Des volontaires authentiques de 91 et de 92 reprennent le chemin de leur village, ou plutôt des bois avoisinants. Il nous est facile de les flétrir, il l'était moins de les retenir. Quand la loi sur la conscription à la fin du Directoire, la loi Jourdan du 19 fructidor an VI (5 septembre 1798), crée le service obligatoire que n'avait pas connu l'ancienne France, la désertion prend des proportions inouïes.

L'armée des Alpes, par exemple, s'effrite irrésistiblement. « Notre pauvre armée, écrit le commissaire du gouvernement (le préfet d'alors), est dans le plus affreux dénuement et tombe en dissolution : des pelotons de 5 à 600 homme à la fois s'en détachent pour aller chercher du pain à l'intérieur, et la nuée des commissaires des guerres, des employés de tout genre et des généraux des différents grades présentent par l'éclat de leur luxe un spectacle qui contraste de la manière la plus affligeante avec la nudité du pauvre soldat » (17 frimaire an VIII, 8 décembre 1799). A la même date (11 frimaire), le commissaire des Basses-Alpes écrit la même chose que son collègue de Nice : « On dirait que l'armée entière fuit par colonnes... Ces déserteurs ne sont pas seulement des conscrits; il y a de vieux soldats qui ont fait les guerres de la liberté. » Quand on les reprend, on ne sait qu'en faire. Le commissaire du Var a sur les bras deux bandes de 200 et de 400 hommes, qui « se sont conduits avec honneur ». Il propose de les envoyer aux îles Sainte-Marguerite parce que leur renvoi à l'armée

y aggraverait la crise des subsistances. Ceux qui reprochent à Bonaparte l'esprit matériel de sa proclamation à l'armée d'Italie ne se rendent pas compte que c'était le seul langage qu'elle pût entendre.

Il était inévitable que la plupart de ces déserteurs, doublés de tous les insoumis, fussent de la graine de brigands. Le commissaire du département de l'Escaut le constate dans un rapport de thermidor an VII (juillet 1798). Le ministre de la Guerre le sait mieux que personne. A la même époque, en germinal, il évalue à 77 500 le nombre des conscrits partis pour rejoindre leur corps et à 36 723 ceux qui y sont arrivés. Pas même la moitié. Dans le Loiret, pas même le tiers. Et combien déserteront ensuite! La misère de l'armée tient au papier. Dès 1792, Rochambeau[1] demandait à l'Assemblée législative de payer les troupes en argent (séance du 27 janvier). On les paie en assignats qui, en 1796, valent cinq sous pour cent francs quand on veut bien les accepter, ce qui n'arrive pas souvent quand on est sorti des villes. Les gendarmes, payés en même monnaie de singe, meurent de faim, leurs chevaux aussi. Comment demander un zèle dévorant à des gens qui n'ont rien à dévorer? Les prisons ne sont plus gardées. Les prisonniers y restent parce qu'ils y sont tant bien que mal nourris. Des bourreaux refusent de faire leur office parce qu'ils y sont de leur poche à chaque exécution. Le Directoire propose qu'on les mette en prison, où ils seront nourris et où on les réquisitionnera en cas de besoin. Ceci n'est pas de l'opérette, c'est dans un message du Directoire aux Cinq-Cents (cinquième jour complémentaire de l'an V, 21 septembre 1798).

Dans ces conditions d'insécurité, le pays se soucie peu de politique mais beaucoup d'ordre et de police. Le ralliement universel au Consulat tient beaucoup plus au rétablissement de l'autorité qu'à la victoire de Marengo. « On mourait de faim au chant des *Te Deum* », dit Voltaire à propos de la fin de Louis XIV. On ne chantait pas le *Te Deum* à la fin du Directoire, mais on mourait de faim à la ville et de peur au village. On n'osait pas circuler. La diligence était arrêtée et rançonnée à Villejuif. Brumaire n'a pas amené tout de suite la fin du brigandage, mais il a donné l'espoir qu'on allait s'en

1. *Rochambeau*, par M. Jean-Edmond Weelen (Plon).

occuper. « C'est beaucoup, mon fils », répondait un bon moine à qui on disait que Renan croyait en Dieu le père.

***

Pendant longtemps, pendant plus d'un siècle, les Français, ont ignoré que le Canada perdu par la France était resté français, grâce à ses admirables paysans. On ne l'ignore plus aujourd'hui; les relations intellectuelles et morales entre le vieux pays et la Nouvelle-France ont été renouées, et, en ce moment même, on célèbre au Canada le quatrième centenaire de la prise de possession de la vallée du Saint-Laurent par Jacques Cartier sous François Ier. Cette commémoration a même ceci de remarquable et de grandement honorable pour tous que les Canadiens anglais ne s'en désintéressent pas et s'associent à leurs compatriotes d'origine différente dont ils reconnaissent, non seulement le rôle dans le passé, mais l'heureuse action dans le rôle présent du grand dominion, la « Puissance du Canada », devenu un véritable État, maître de ses destinées, et qui n'a plus réellement de commun avec l'Angleterre que la personne du souverain.

Jacques Cartier n'a pas découvert le Canada, pas plus que Christophe Colomb n'a positivement découvert l'Amérique. Les grandes découvertes ne se font pas d'une façon aussi nette, à date officielle. Il y a toujours quelqu'un qui est déjà venu, comme, en matière scientifique, il y a quelqu'un qui a déjà eu l'idée avant celui qui en tire ce qu'elle contient. L'élégant volume que publie fort à propos M. Firmin Roz sur l'*Histoire du Canada* (Paul Hartmann) n'a pas la prétention d'apporter beaucoup de nouveau, encore que l'auteur soit un des spécialistes les plus avertis des choses d'Amérique. Il se contente, et ce n'est pas peu, de nous donner une « vue générale », — le titre même l'indique —, d'un sujet vaste quoique bien délimité. Il ne s'agit pas de généralités littéraires. Les idées générales sont tout aussi précises que les autres, elles n'ont même de valeur qu'à cette condition. L'idée générale en histoire, c'est la ligne en dessin : M. Firmin Roz est un historien qui dessine bien.

Si Jacques Cartier n'a pas découvert le Canada, pourquoi lui en fait-on honneur? Parce que c'est sa découverte qui a compté, qui a duré, qui a créé. Avant lui les Cabot avaient reconnu

ces parages, et, avant les Cabot, les Scandinaves les avaient fréquentés. Nous connaissons les voyages des Cabot parce qu'ils sont officiels, du moins les premiers, ceux de Jean Cabot, Giovanni Cabotto, Génois au service de l'Angleterre (1497 et 1498). Son fils, Sébastien, en fait un troisième en 1502, à son compte privé. Mais rien n'en résulta. Tout le monde, depuis Christophe Colomb, se précipitait vers les nouveaux pays. De 1493 à 1500, on connaît au moins une trentaine d'expéditions. Et combien y en-a-t-il eu en outre de clandestines? Les gens n'étaient pas bavards pour toutes sortes de raisons. D'abord il est inutile d'indiquer aux autres les bons coins. On allait beaucoup à Terre-Neuve. Les Bretons surtout fréquentaient l'île des morues, mais ne s'en vantaient pas. Nous le savons par des recoupements. Un document fait allusion à une dîme que les pêcheurs de Bréhat et de Paimpol déclarent payer, depuis soixante ans, à l'abbaye de Beauport sur les poissons pêchés « tant en Bretagne qu'en Islande et Terre-Neuve ». Ce document est daté de 1514, il suppose donc que les pêcheurs vont à Terre-Neuve au moins depuis 1454. Ces pêcheurs de morues étaient muets comme des carpes. Une autre raison de se taire, c'est la ligne de démarcation du pape (1493) qui fixait le méridien partageant entre les Espagnols et les Portugais les terres découvertes ou à découvrir. Un peu de mystère était prudent si l'on voulait éviter les difficultés, les formalités, les réclamations d'une part des bénéfices. On avait tout intérêt à se taire, il n'y avait pas de Société de Géographie. Malgré tout, les gens du métier savaient à quoi s'en tenir. Un explorateur espagnol, partant pour Terre-Neuve (1511), emmène deux pilotes bretons.

Jacques Cartier, lui, est du pays, il est de Saint-Malo. François Ier avait déjà envoyé par là un des pilotes du fameux Jean Ango, le Florentin Verazzano. Il avait reconnu en 1524 le littoral du cap Hatteras à Terre-Neuve, en quête du passage imaginaire, universellement cherché, le passage vers le Cathay, vers l'Asie. Ne l'ayant pas trouvé, et pour cause, il récidiva sans plus de succès trois ans plus tard, et fut dévoré par les anthropophages, du côté de la Colombie actuelle, au cours d'une troisième tentative. Jacques Cartier poursuit la même chimère. En outre il est chargé par le roi d'« aller à certaines îles et pays où l'on dit qu'il doit s'y trouver grande quantité

d'or ». Il entre dans le golfe du Saint-Laurent, qui n'avait pas encore de nom, et débarque dans la baie de Gaspé, où il prend solennellement possession du pays (24 juillet 1534), en dressant une croix de trente pieds avec écusson fleurdelisé et une inscription : « Vive le roy de France. » Un chef indigène, drapé d'une peau d'ours, assiste, sans y comprendre grand chose, à cette cérémonie, et Jacques Cartier lui montre la croix et le ciel, premier acte de la propagande chrétienne dans le pays depuis la disparition de l'ancien évêché du Groenland. Jacques Cartier aperçoit plus loin un estuaire grandiose qui lui paraît le passage cherché, et auquel il donne, suivant l'usage d'alors, le nom du saint du jour (Saint-Laurent répond au 10 août), mais il n'ose s'y aventurer en saison si avancée, avec vent et courant contraires, et rentre en France exceptionnellement vite (15 août-6 septembre).

Il revient l'année suivante, relève Anticosti qu'il appelle Assomption (15 août), remonte avec ses trois bateaux jusqu'au village indigène de Stadaconé (en huron) ou Québec (en algonquin), ce qui veut dire : passage resserré. Il y laisse deux de ses embarcations et remonte avec la plus petite jusqu'à la hauteur qu'il appelle Montroyal, ou mieux Montréal, prononciation de l'époque. Il passe l'hiver à l'embouchure de la rivière Saint-Charles (appelée alors Sainte-Croix) qui se jette dans le fleuve près de Québec. On y a retrouvé en 1843 la carcasse envasée d'un de ses bateaux. Il rentre en France en 1536. Le Canada français était fondé. Le récit de son expédition fut publié un peu plus tard avec grand succès.

Un troisième voyage (1541) est un essai de réaliser l'occupation théorique. On devait envoyer des colons de divers métiers, avec leurs instruments de travail et leurs animaux domestiques, sans oublier des missionnaires, et on ramènerait des indigènes pour les convertir et les renvoyer convertir les autres. Cartier était capitaine général et maître pilote; le chef de la colonie est un gentilhomme picard Roberval. C'est à ce moment que Charles-Quint, au nom de la ligne de démarcation, exprime ses plaintes à François Ier qui fait à son envoyé la fameuse réponse : « Je voudrais bien voir la clause du testament d'Adam qui m'exclut du partage du monde. » La tentative était glorieuse, le résultat ne le fut pas. Cartier partit avant Roberval et revint presque aussitôt

sans qu'on voie bien pourquoi. On a dit qu'il rapportait quelques barils d'or et des pierres précieuses, et qu'il avait hâte de les mettre en lieu sûr. On ajoute même que les indigènes lui avaient donné du cuivre pour de l'or et du mica pour du diamant. Ce qui est certain, c'est qu'il croisa Roberval à Terre-Neuve, refusa de rebrousser chemin pour l'accompagner et leva l'ancre pendant la nuit. Il vint pourtant le rapatrier avec les débris de son expédition l'année suivante.

Roberval avait échoué, mais il faut bien avouer que les colons qu'il avait amenés étaient pour la plupart tirés des prisons, ce qui explique peut-être qu'il n'ait pas pu en faire grand'chose. Ceux qui vinrent avec Champlain soixante ans plus tard étaient de meilleure qualité. Aussi ont-ils mieux fait. La population d'un pays nouveau est forcément un peu mêlée. A un gouverneur qui s'en plaint un peu trop vivement ou un peu trop naïvement Colbert répondra au nom du roi : « Vous pouvez être bien persuadé que des gens bien établis dans mon royaume ne prendront jamais la résolution d'aller habiter dans les Iles, en sorte qu'il ne faut pas attendre d'eux la même conduite et le même règlement de mœurs que dans mon royaume, ni même apporter la même sévérité à punir leurs dérèglements. » La remarque était juste et le conseil était sage. Tout de même quand il y a trop de mauvaise graine, elle étouffe la bonne. C'est le contraire qui s'est produit parce que le travail des champs est moralisateur, que la population s'est surtout accrue par l'excédent des naissances, et que l'admirable curé canadien a été l'âme de la paroisse paysanne où il a maintenu la religion, la langue et le souvenir de l'ancienne patrie, même en ne l'aimant pas toujours ou en la comprenant mal sous sa forme moderne.

A. ALBERT-PETIT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

L'extrême rareté des transactions a encore été, ces temps derniers, la caractéristique foncière de la Bourse de Paris. Ce ne sont plus seulement les capitaux de placement qui s'abstiennent systématiquement d'intervenir sur le marché financier. La spéculation professionnelle, elle-même déçue par les échecs répétés que les événements lui ont infligés, se tient résolument sur la réserve. Il faut bien dire aussi que l'organisation de notre Bourse est telle qu'aucune initiative n'y peut normalement provenir des intermédiaires officiels. On attend, chez nous, passivement les chalands sans qu'il soit possible, ni même permis, de tenter de les intéresser. Bien mieux lorsque, sur le marché, une opinion est émise, c'est pour discréditer, de parti pris, les éventualités favorables.

Ainsi, à l'heure présente, alors que notre Billet de Banque est représenté, dans les caves de l'institut d'émission par un stock d'or égal et même un peu supérieur à son montant nominal, une campagne se développe dans l'opinion publique — à la suite de discussions théoriques — en faveur d'une nouvelle dévaluation de la monnaie. La conséquence est que les capitaux s'écartent de nos fonds publics et que l'on nuit ainsi au crédit de l'État juste au moment où les dispositions gouvernementales ont réalimenté la trésorerie et font prévoir une nouvelle et sensible compression des dépenses budgétaires.

Pour nous sortir du marasme boursier assez paradoxal où nous nous enlisons de plus en plus — paradoxe évident quand on tient compte du volume considérable des capitaux considérés comme thésaurisés — il faudra, encore une fois, que ce soit l'étranger qui, avec le recul lui permettant de mieux juger notre situation en éliminant les misères inévitables que nous avons tendance à grossir, vienne s'employer chez nous et détermine une hausse après laquelle nos propres capitaux courront ensuite en tohu-bohu. On a déjà fait remarquer, maintes fois, que le cours de nos Rentes n'est nullement en rapport avec celui de nombreuses Rentes étrangères moins productives et peut-être moins solides.

Les 150 milliards de Rentes qui sont inscrites au marché à terme ne donnent lieu, présentement, qu'à 2 ou 3 dizaines de millions de transactions quotidiennes. C'est une proportion infime. Quant à nos grandes valeurs industrielles, elles ne sont,

la plupart du temps, cotées chaque jour que pour la forme, parce qu'il faut bien, quand même, essayer de leur mettre un cours, ne serait-ce que pour sauver la face.

Cette situation lamentable changera certainement quelque jour. Le changement viendra peut-être lentement ou peut-être brusquement. Dans l'un ou l'autre cas, que le sort futur décidera, il est certain que les capitaux de placement ayant pris depuis longtemps l'habitude de l'inaction seront longs à se mettre en mouvement. Ils ne viendront à la Bourse que quand les cours se seront notablement élevés. Ils paieront ainsi plus cher ce qu'ils pourraient se procurer aujourd'hui, à bon compte. Pourquoi pratiquent-ils ainsi avec les valeurs mobilières exactement à l'encontre de ce qu'ils font ou feraient avec toute autre marchandise? C'est sans doute parce qu'ils ont de longue date l'habitude de considérer la valeur mobilière comme une marchandise de jeu. C'est une erreur qui est à l'origine de bien des déconvenues.

On le constate encore avec les Mines d'or que nous avons si souvent signalées ici et qui forment la seule partie de la Bourse convenablement achalandée et n'ayant pas causé de déception depuis deux ans. Bien que l'industrie aurifère soit l'une des plus stables que l'on puisse actuellement trouver dans le monde entier, les valeurs de Mines malgré la stabilité et l'importance de leur rendement sont demeurées aux yeux de la foule des titres de pure spéculation. Aussi, quand leur mouvement de hausse a pris, il y a deux ans un caractère très accentué, comme irrésistible, bien peu de capitaux ont-ils osé s'y intéresser. Ce n'est que quand les vieilles mines ont eu déjà fait, sur le marché, des progrès importants que l'on a osé renoncer à cette abstention. Bien qu'ayant alors payé cher, les capitalistes ont néanmoins réalisé d'appréciables profits. Et aujourd'hui que ces vieilles Mines ont atteint des niveaux qui ne peuvent plus guère s'élever raisonnablement, ils ne se décident pas à modifier leur placement, alors que déjà le courant s'oriente vers les entreprises plus jeunes. C'est toujours la même hésitation et la même erreur de tactique qui ne cesse de démontrer combien l'expérience est vaine sur le terrain financier.

A Londres le marché a été plus hésitant ces temps derniers en raison des variations déconcertantes du Dollar et des grèves aux États-Unis. Ce ne sera, sans aucun doute, qu'une perturbation passagère.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillée concernant cette chronique, doit être adressée directement à son rédacteur, M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris (8e).